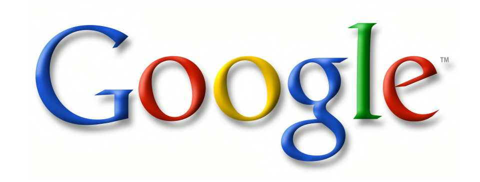
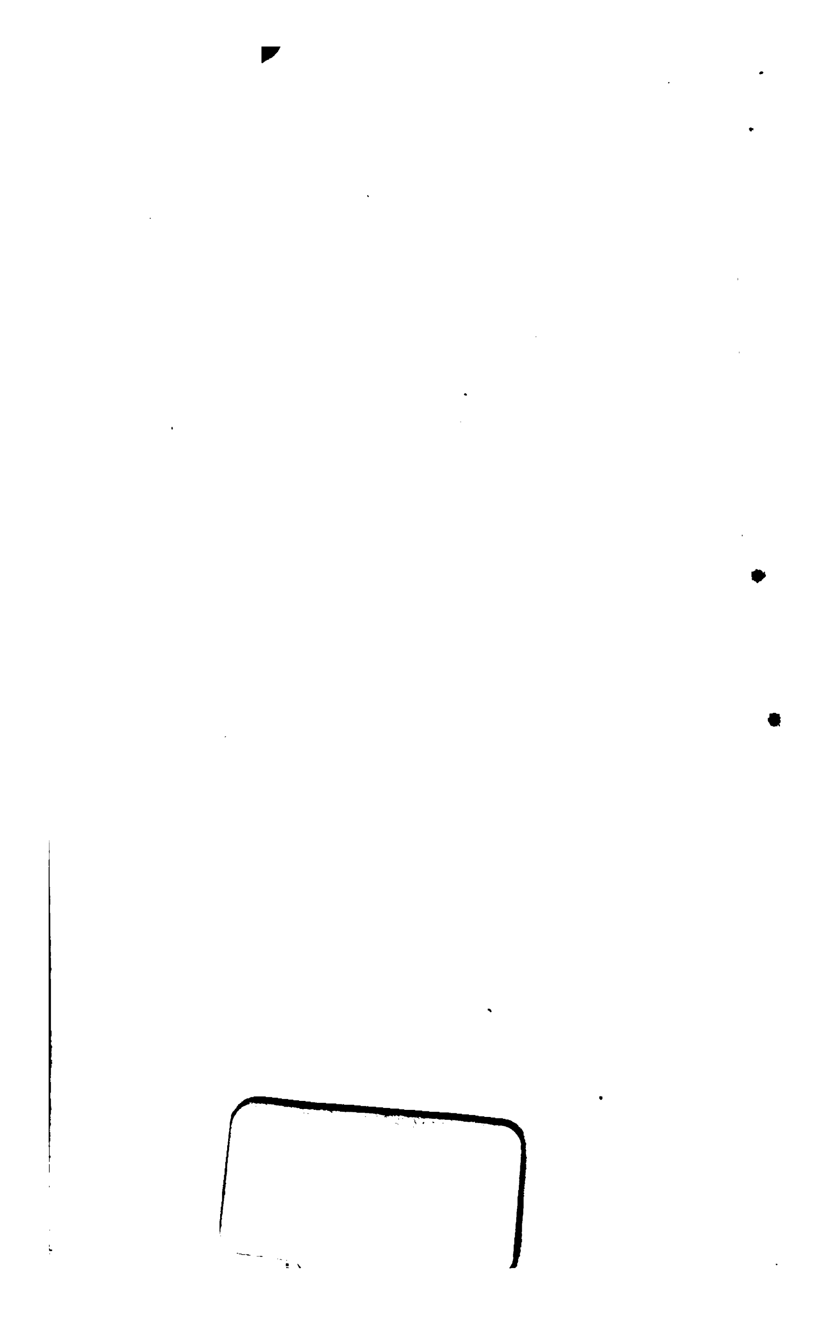




# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

†

# OEUVRES

# COMPLETES

# DE

# VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

Suite de l'année 1766-1767.

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

### LETTRE PREMIERE.

### A M. DAMILAVILLE.

Aux eaux de Rolle, 11 d'auguste.

J'AI reçu, mon cher ami, votre lettre du 5. 1766.
Je vous envoie les principaux extraits des lettres de *Jean-Jacques*, dont l'original est au dépôt des affaires étrangères. Vous y verrez que *J. J.*, domestique du comte de *Montaigu*, était bien éloigné d'être secrétaire d'ambassade : il ne parlait pas alors avec tant de dignité qu'aujourd'hui.

Vous trouverez dans la *Gazette de France*, n°. 249, la justice que lui rendirent les médiateurs de Genève, en le traitant de calomniateur atroce. Tant de témoignages joints au tour qu'il a joué à messieurs *Diderot*, *Tronchin*, *Hume*, *d'Alembert* et tant d'autres, sa piété lorsqu'il eut le bonheur de communier de la main d'un *Montmolin*, sa noble promesse d'écrire

1766. contre M. *Helvétius*, toutes ces actions honnêtes lui assurent sans doute une réputation digne de lui.

Le bruit qui a couru si ridiculement que je voulais me transplanter, à mon âge, n'est fondé que sur les cinq cents livres que le roi de Prusse m'a envoyées pour les *Sirven*, et sur l'offre qu'il leur a faite de leur donner un asile dans ses Etats. Pour moi, je ne vois pas pourquoi je quitterais mes retraites suisses, dont je me trouve si bien depuis douze années.

M. *Boursier*, votre ami, nous est venu voir aux eaux où nous sommes toujours; il s'en retourne à Genève, et il vous prie de lui adresser dans cette ville, en droiture et à son propre nom, les instructions que vous voudrez bien lui faire parvenir touchant sa manufacture. On ne lui a rien mandé touchant monsieur *Tonpla* (*), et il doute fort que ce hollandais veuille s'intéresser dans ce nouveau commerce. Il y aurait pourtant de très-grands avantages: mais on voit les choses de loin, sous des points de vue si différens, qu'il est bien difficile de se concilier. Au reste, je m'entends si peu à ces sortes d'affaires que je n'entre dans aucuns détails, de peur de dire des sottises. Il faut que chacun s'en tienne à son

(*) M. *Platon* ou M. *Diderot*.

métier ; le mien eſt de cultiver en paix les belles-lettres et l'amitié : ce ſont les ſeules conſolations de ma vieilleſſe et de mes maladies. 1766.

J'ai lu le mémoire de l'homme éloquent dont on plaint le malheur. Il ne paraît pas qu'il ait voulu adoucir ſes ennemis. S'il y a quelque choſe de nouveau ſur cette affaire, vous me ferez un extrême plaiſir de m'en inſtruire.

Vous m'avez mis du baume dans le ſang, en me diſant que M. de *Beaumont* travaillait pour les *Sirven*. Puiſſe mon baume ne point s'aigrir !

Adieu ; mon ame embraſſe la vôtre.

## LETTRE II.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguſte.

Il eſt vrai, mes divins anges, que j'ai été ſaiſi de l'indignation la plus vive, et en même temps la plus durable ; mais je n'ai point pris le parti qu'on ſuppoſe. J'en ſerais très-capable, ſi j'étais plus jeune et plus vigoureux ; mais il eſt difficile de ſe tranſplanter à mon âge, et dans l'état de langueur où je ſuis. J'attendrai, ſous les arbres que j'ai plantés, le moment

1766. où je n'entendrai plus parler des horreurs qui font préférer les ours de nos montagnes à des singes et à des tigres déguisés en hommes.

Ce qui a fait courir le bruit dont vous avez la bonté de me parler, c'est que le roi de Prusse m'ayant mandé qu'il donnerait aux *Sirven* un asile dans ses Etats, je lui ai fait un petit compliment; je lui ai dit que je voudrais les y conduire moi-même, et il a pris apparemment mon compliment pour une envie de voyager.

Vous avez probablement lu sa préface de l'*Abrégé de l'Histoire de l'Eglise*; c'est une terrible préface. Les livres dans ce goût pleuvent de tous les côtés de l'Europe : l'Italie même s'en mêle; cela ira loin. Il est assez aisé d'empêcher la raison de naître; mais, quand une fois elle est née, il n'est pas au pouvoir humain de la faire mourir. Pour moi, je ne lui donnerai point de lait; je la vois forte et drue; elle parviendra à l'âge de maturité sans que je la nourrisse.

J'ignore encore si on imprimera les roués; ils ne sont bons qu'à donner de l'horreur de ces anciens Romains dont nous fesons tant de cas; les notes achèvent de peindre la nature humaine dans toute son exécrable turpitude. Mes anges, plus la nature humaine, abandonnée à elle-même ou à la superstition,

inspire des idées triſtes et fait bondir le cœur, plus j'aime cette nature humaine, quand je vois des ames comme les vôtres. Vous me faites aimer un peu la vie. 1766.

Je vous ſupplie de dire à M. le marquis de *Chauvelin* combien je lui ſuis tendrement attaché.

Pourriez-vous avoir la bonté de me dire quelle impreſſion le mémoire de M. de *la Chalotais* a fait dans Paris ?

## LETTRE III.

## A M. DAMILAVILLE.

18 d'auguſte.

Ils en ont menti, les vilains Velches ; ils en ont menti, les aſſaſſins en robe. Je peux vous le dire en ſureté dans cette lettre : c'eſt par une inſigne fourberie qu'on a ſubſtitué le *Dictionnaire philoſophique* au *Portier des chartreux*, que l'on n'a pas oſé nommer à cauſe du ridicule. Je ſais, à n'en pouvoir douter, que jamais livre de philoſophie ne fut entre les mains de l'infortuné jeune homme qu'on a ſi indignement aſſaſſiné.

Je ne vois, mon cher frère, que cruauté et menſonge. Il eſt ſi faux qu'on m'ait refuſé,

1766. qu'au contraire on m'a prévenu, et qu'on a même tracé la route que je devais prendre. Je la prendrais cette route, si les hommes qui aiment la vérité avaient du zèle; mais on n'en a point, on est arrêté par mille liens, on demeure tranquillement sous le glaive, exposé non-seulement aux fureurs des méchans, mais à leurs railleries. Les fanatiques triomphent. Que deviendra votre ami? quel rôle jouera-t-il, quand l'ouvrage auquel il a travaillé vingt années devient l'horreur ou le jouet des ennemis de la raison? ne sent-il pas que sa personne sera toujours en danger, et que ce qu'il peut espérer de mieux est de se soustraire à la persécution, sans pouvoir jamais prétendre à rien, sans oser ni parler ni écrire?

Le chevalier de *Jaucourt*, qui a mis son nom à tant d'articles, doit-il être bien content? Enfin, six ou sept cents mille sots huguenots ont abandonné leur patrie pour les sottises de *Jehan Chauvin*, et il ne se trouvera pas douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle qu'on outrage! Cela est aussi honteux pour l'humanité que l'infame persécution qui nous opprime.

Je dois être très-mécontent que vous ne m'ayez pas écrit un seul mot de votre ami, que vous ne m'ayez pas même fait part de ses sentimens. Je vois bien que les philosophes

ſont faits pour être iſolés, pour être accablés l'un après l'autre, et pour mourir malheureuſement ſans s'être jamais ſecourus, ſans avoir ſeulement eu enſemble la moindre intelligence; et quand ils ont été unis, ils ſe ſont bientôt diviſés, et par là même ils ont été en opprobre aux yeux de leurs ennemis. Ce n'était point ainſi qu'en uſaient les ſtoïciens et les épicuriens : ils étaient frères, ils feſaient un corps, et les philoſophes d'aujourd'hui ſont des bêtes fauves qu'on tue l'une après l'autre. 1766.

Je vois bien qu'il faut mourir ſans aucune eſpérance. Cependant ne m'abandonnez pas, écrivez à M. *Bourſier* ſur la manufacture, ſur M. *Tonpla*, ſur toutes les choſes qu'il entendra à demi-mot.

Je ne vous dirai pas aujourd'hui, mon cher frère, *écr. l'inf.*, car c'eſt l'inf. qui nous écr. Voici un petit mot pour le prophète *Elie*.

1766.

# LETTRE IV.

## A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

19 d'août comme disent les Velches, car ailleurs on dit d'auguste.

Je demande pardon à mon héros de ne lui point écrire de ma main, et je lui demande encore pardon de ne lui pas écrire gaiement ; mais je suis malade et triste. Sa missionnaire a l'air d'un oiseau (*) ; elle s'en retourne à tire d'aile à Paris. Vous avez bien raison de dire qu'elle a une imagination brillante et faite pour vous. Elle dit que vous n'avez que trente à quarante ans, tout au plus ; elle me confirme dans l'idée où j'ai toujours été que vous n'êtes pas un homme comme un autre. Je vous admire sans pouvoir vous suivre. Vous savez que la terre est couverte de chênes et de roseaux : vous êtes le chêne, et je suis un vieux roseau tout courbé par les orages. J'avoue même que la tempête, qui a fait périr ce jeune fou de chevalier de *la Barre*, m'a fait plier la tête. Il faut bien que ce malheureux jeune homme n'ait pas été aussi coupable qu'on l'a dit, puisque non-seulement huit avocats ont pris sa

(*) Madame de *Saint-Julien*.

défenfe, mais que, de vingt-cinq juges, il y en a eu dix qui n'ont jamais voulu opiner à la mort. 1766.

J'ai une nièce dont les terres font aux portes d'Abbeville. J'ai entre les mains l'interrogatoire; et je peux vous affurer que, dans toute cette affaire, il y a tout au plus de quoi enfermer pour trois mois à Saint-Lazare des étourdis dont le plus âgé avait vingt et un ans, et le plus jeune quinze ans et demi.

Il femble que l'affaire des *Calas* n'ait infpiré que de la cruauté. Je ne m'accoutume point à ce mélange de frivolité et de barbarie : des finges devenus des tigres affligent ma fenfibilité, et révoltent mon efprit. Il eft trifte que les nations étrangères ne nous connaiffent, depuis quelques années, que par les chofes les plus aviliffantes et les plus odieufes.

Je ne fuis point étonné d'ailleurs que la calomnie fe joigne à la cruauté. Le hafard, ce maître du monde, m'avait adreffé une malheureufe famille qui fe trouve précifément dans la même fituation que les *Calas*, et pour laquelle les mêmes avocats vont préfenter la même requête. Le roi de Pruffe m'ayant envoyé cinq cents livres d'aumône pour cette famille malheureufe, et lui ayant offert un afile dans fes Etats, je lui ai répondu avec la cajolerie qu'il faut mettre dans les lettres qu'on écrit

1766. à des rois victorieux. C'était dans le temps que M. le prince de *Brunſwick* feſait à mes petits pénates le même honneur que vous avez daigné leur faire. Voilà l'occaſion du bruit qui a couru que je voulais aller finir ma carrière dans les Etats du roi de Pruſſe ; choſe dont je ſuis très-éloigné, preſque tout mon bien étant placé dans le Palatinat et dans la Suabe. Je ſais que tous les lieux ſont égaux, et qu'il eſt fort indifférent de mourir ſur les bords de l'Elbe ou du Rhin. Je quitterais même ſans regret la retraite où vous avez daigné me voir, et que j'ai très-embellie. Il la faudra même quitter, ſi la calomnie m'y force ; mais je n'en ai eu, juſqu'à préſent, nulle envie.

Il faut que je vous diſe une choſe bien ſingulière. On a affecté de mettre, dans l'arrêt qui condamne le chevalier de *la Barre*, qu'il feſait des génuflexions devant le *Dictionnaire philoſophique ;* il n'avait jamais eu ce livre. Le procès verbal porte qu'un de ſes camarades et lui s'étaient mis à genoux devant le *Portier des chartreux*, et l'*Ode à Priape* de *Piron ;* ils récitaient les *Litanies du* c.. ; ils feſaient des folies de jeunes pages ; et il n'y avait perſonne de la bande qui fût capable de lire un livre de philoſophie. Tout le mal eſt venu d'une abbeſſe dont un vieux ſcélérat a été jaloux, et le roi n'a jamais ſu la cauſe véritable de cette hor-

rible cataſtrophe. La voix du public indigné s'eſt tellement élevée contre ce jugement atroce, que les juges n'ont pas oſé pourſuivre le procès après l'exécution du chevalier de *la Barre*, qui eſt mort avec un courage et un ſang froid étonnant, et qui ſerait devenu un excellent officier. 1766.

Des avocats m'ont mandé qu'on avait fait jouer dans cette affaire des reſſorts abominables. J'y ſuis intéreſſé par ce *Dictionnaire philoſophique* qu'on m'a très-fauſſement imputé. J'en ſuis ſi peu l'auteur, que l'article *Meſſie*, qui eſt tout entier dans le *Dictionnaire encyclopédique*, eſt d'un miniſtre proteſtant, homme de condition, et très homme de bien; et j'ai entre les mains ſon manuſcrit, écrit de ſa propre main.

Il y a pluſieurs autres articles dont les auteurs ſont connus; et, en un mot, on ne pourra jamais me convaincre d'être l'auteur de cet ouvrage. On m'impute beaucoup de livres, et depuis long-temps je n'en fais aucun. Je remplis mes devoirs; j'ai, Dieu merci, les atteſtations de mes curés et des Etats de ma petite province. On peut me perſécuter, mais ce ne ſera certainement pas avec juſtice. Si d'ailleurs j'avais beſoin d'un aſile, il n'y a aucun ſouverain, depuis l'impératrice de Ruſſie juſqu'au landgrave de Heſſe, qui ne m'en ait

1766. offert. Je ne ferais pas perfécuté en Italie; pourquoi le ferais-je dans ma patrie ? Je ne vois pas quelle pourrait être la raifon d'une perfécution nouvelle, à moins que ce ne fût pour plaire à *Fréron*.

J'ai encore une chofe à vous dire, mon héros, dans ma confeffion générale, c'eft que je n'ai jamais été gai que par emprunt. Quiconque fait des tragédies et écrit des hiftoires, eft naturellement férieux, quelque français qu'il puiffe être. Vous avez adouci et égayé mes mœurs, quand j'ai été affez heureux pour vous faire ma cour. J'étais chenille, j'ai pris quelquefois des ailes de papillon; mais je fuis redevenu chenille.

Vivez heureux, et vivez long-temps : voilà mon refrain. La nation a befoin de vous. Le prince de *Brunfwick* fe défefpérait de ne vous avoir pas vu; il convenait avec moi que vous êtes le feul qui ayez foutenu la gloire de la France. Votre gaieté doit être inaltérable; elle eft accompagnée des fuffrages du public, et je ne connais guère de carrière plus belle que la vôtre.

Agréez mes vœux ardens et mon très-refpectueux hommage qui ne finira qu'avec ma vie. *V.*

*P. S.* Oferais-je vous conjurer de donner ce

mémoire à M. de *Saint-Florentin*, et de daigner l'appuyer de votre puissante protection et de toutes vos forces ? Quand on peut, avec des paroles, tirer une famille d'honnêtes gens de la plus horrible calamité, on doit dire ces paroles : je vous le demande en grâce. 1766.

## LETTRE V.

## A M. DAMILAVILLE.

20 d'auguste.

JE suis tantôt aux eaux, tantôt à Ferney, mon cher frère. Je vous ai écrit par madame de *Saint-Julien*, sœur de M. le marquis de *la Tour-du-Pin*, commandant en Bourgogne, et parente de M. le duc de *Choiseul*. Elle est venue avec monsieur son frère, et a bien voulu passer quelques jours dans ma retraite. Elle a la bonté de se charger d'une lettre pour vous, dans laquelle il y en a une pour M. de *Beaumont*. En voici une autre que je vous envoie pour ce défenseur de l'innocence.

J'ai vu M. *Boursier*, pour qui vous avez toujours les mêmes bontés : il n'a pas été embarrassé un moment des calomnies qu'on a fait courir sur sa manufacture ; il est toujours

1766. dans les mêmes ſentimens. C'eſt bien dommage que ſes forces ne répondent pas à ſon zèle, car il eſt comme moi dans ſa ſoixante-treizième année. Il déſirait fort d'être ſecondé par des perſonnes d'un âge mûr, qui ſemblent avoir tourné leurs vues d'un autre côté. Il ſe plaint beaucoup d'un de ſes camarades qui ne lui a pas répondu. Pour moi, mon cher ami, je n'entends plus rien aux affaires de ce monde; j'y vois quelquefois des abominations qui atterrent l'eſprit et qui tuent la langue. On dit que, dans certaines îles, quand on a coupé la jambe à un nègre, tous les autres ſe mettent à danſer.

Je vous demande en grâce de me faire avoir le mémoire de feu M. de *la Bourdonaie*; il manque à mon petit recueil des cauſes véritablement célèbres.

Adieu; vos ſentimens ſont ma plus chère conſolation.

LETTRE

## LETTRE VI.

1766.

### A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

Le 20 d'auguste.

J'AI reçu, mon cher *Cicéron*, une lettre du 8 d'août (puifque les Velches ont fait *août* d'*augufte*); cette lettre m'a transporté de joie. J'ai vu que le plus généreux de tous les hommes me donne le titre de fon ami. Je veux mériter et conferver, jufqu'au dernier moment de ma vie, un titre qui m'eft fi cher. J'ai fur le champ dreffé de petits mémoires pour M. le duc de *Praflin*, M. le duc de *Choifeul* et M. de *Saint-Florentin*, que madame de *Saint-Julien*, parente de M. le duc de *Choifeul*, et qui eft actuellement chez moi, doit porter à Paris. Elle part dans deux jours, et nous fervira de tout fon pouvoir.

Mais aujourd'hui je reçois une lettre du 11 d'*août* qui me perce le cœur. Vous n'y êtes plus mon ami, vous m'écrivez *Monfieur*. Fi! que cela eft horrible de fe rétracter! Je ne veux pas vous en croire; je m'en tiens à la première lettre, et je déchire la feconde. J'ai déjà répondu à la première, et cette petite réponfe vous parviendra dans le paquet de

1766. M. *Damilaville*, dont madame de *Saint-Julien* a bien voulu encore se charger.

Je vous répète ici combien je m'intéresse à l'affaire qui vous regarde, et à quel point je suis étonné que M. de *la Luzerne* n'ait pas pleinement gagné son procès. Je suis persuadé que vous viendrez à bout de tout; mais je vous dirai toujours que, si nous n'obtenons pas l'évocation pour les *Sirven*, je suis bien sûr que vous obtiendrez les suffrages de tout le public. L'esquisse du mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer, il y a quelques mois, me parut devoir produire un morceau admirable, fait pour être lu avec avidité par tous les ordres de l'Etat, et pour confirmer la haute réputation où vous êtes. La véritable éloquence, et même la langue, sont d'ordinaire trop négligées à votre barreau, et les plaidoyers de nos avocats n'entrent point encore dans les bibliothéques des nations étrangères. Je ne connais guère que votre mémoire pour les *Calas* qui ait eu de la réputation en Europe; il a été lu jusqu'à Moscou.

Adieu, mon cher *Cicéron*. Je me mets aux pieds de madame votre femme. Ne m'ôtez jamais le beau titre que vous m'avez donné.

## LETTRE VII.

1766.

## À M. DAMILAVILLE.

25 d'auguste.

Tout ce que je puis vous dire aujourd'hui par une voie sûre, mon cher frère, c'est que tout est prêt pour l'établissement de la manufacture. Plus d'un prince en disputerait l'honneur ; et, des bords du Rhin jusqu'à ceux de l'Oby, *Platon* trouverait sureté, encouragement et honneur. Il est inexcusable de vivre sous le glaive, quand il peut faire triompher librement la vérité. Je ne conçois pas ceux qui veulent ramper sous le fanatisme dans un coin de Paris, tandis qu'ils pourraient écraser ce monstre. Quoi ! ne pourriez-vous pas me fournir seulement deux disciples zélés ? Il n'y aura donc que les énergumènes qui en trouveront ! Je ne demanderais que trois ou quatre années de santé et de vie ; ma peur est de mourir avant d'avoir rendu service.

Vous apprendrez peut-être avec plaisir le jugement qu'a rendu le roi de Prusse contre le chevalier de *la Barre* et ses camarades (*). Il les condamne, en cas qu'ils aient mutilé

(*) Lettre du roi, du 7 d'auguste 1766.

1766. une figure de bois, à en donner une autre à leurs frais; s'ils ont passé devant des capucins sans ôter leur chapeau, ils iront demander pardon aux capucins, chapeau bas; s'ils ont chanté des chansons gaillardes, ils chanteront des antiennes à haute et intelligible voix; s'ils ont lu quelques mauvais livres, ils liront deux pages de la *Somme* de S[t] *Thomas*. Voilà un arrêt qui paraît tout-à-fait juste. On donne de tous côtés aux Velches des leçons dont ils ne profitent guère. Je suis aussi indigné que le premier jour. Je n'aurai de consolation que quand vous m'enverrez le factum du brave *Elie*.

Voici un petit mot de lettre pour monsieur d'*Alembert;* il m'ouvre son cœur, et M. *Diderot* me ferme le sien. Il est triste qu'il néglige ceux qui ne voulaient que le servir, et je vous avoue que son procédé n'est pas honnête. Je vois que les philosophes seront toujours de malheureux êtres isolés qu'on dévorera les uns après les autres, sans qu'ils s'unissent pour se secourir. *Sauve qui peut* sera la devise de ce commun naufrage. Les persécuteurs finiront par avoir raison, et la plus pure portion du genre-humain sera à la fois sous le couteau et dans le mépris.

Je vous prie, mon cher frère, de demander à *Elie* s'il est vrai que ce bœuf de *Pasquier* mugisse encore contre moi, et s'il est assez

insolent pour croire qu'il peut m'embarrasser. 1766.
Je veux surtout avoir l'ancien mémoire pour M. de *la Bourdonaie ;* cinq ou six procès dans ce goût pourront faire un volume honnête qui instruira la postérité ; et du moins les assassins en robe pourront devenir l'exécration du genre-humain.

Adieu, mon cher frère ; écrivez-moi de toute façon, sans vous compromettre, afin que je puisse savoir tout ce que vous pensez. Je vous embrasse mille fois. *Ecr. l'inf.*, *écr. l'inf.*, *écr. l'inf.*

## LETTRE VIII.

### A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

25 d'auguste.

Il est vrai que je n'écris guère, mon cher confrère en *Apollon*. Les horreurs qui déshonorent successivement votre pays, m'ont rendu si triste ; il y a si peu de sureté à la poste, et toutes les consolations sont tellement interdites, que je me suis tenu long-temps dans le silence. Les persécuteurs sont des monstres qui étendent leurs griffes d'un bout du royaume à l'autre ; les persécutés sont dévorés les uns

1766. après les autres. S'il y avait un coin de terre où l'on pût cultiver la raiſon en paix, je vous prierais d'y venir, et je ne ſais encore ſi vous l'oſeriez. Conſervez-moi votre amitié, déteſtez le fanatiſme, écrivez-moi quand vous n'aurez rien à faire, et que vous aurez quelque choſe à m'apprendre. Ma vie ſerait heureuſe dans mes déſerts, ſi les gens de lettres étaient moins malheureux dans le pays où vous êtes.

Comptez ſurtout ſur mon amitié inaltérable.

## LETTRE IX.

### A M. DE CHABANON.

30 d'auguſte.

Vous vous êtes douté, mon cher confrère, que j'étais affligé des horreurs dont la nouvelle a pénétré dans ma retraite; vous ne vous êtes pas trompé. Je ne ſaurais m'accoutumer à voir des ſinges métamorphoſés en tigres; *homo ſum*, cela ſuffit pour juſtifier ma douleur. Je vois avec plaiſir que la vie frivole et turbulente de Paris vous déplaît; vous en ſentez tout le vide, il eſt effrayant pour quiconque penſe. Vous ayez heureuſement deux conſolations toujours prêtes, la muſique et la littérature. Vous ferez

votre tragédie quand votre enthousiasme vous commandera; car vous savez qu'il faut recevoir l'inspiration, et ne la jamais chercher. 1766.

Vous souvenez-vous que vous m'aviez parlé de madame de *Scalier*? Il y a quelques jours qu'une dame vint dans mon hermitage avec son mari; elle me dit qu'elle jouait un peu du violon, et qu'elle en avait un dans son carrosse; elle en joua à vous rendre jaloux, si vous pouviez l'être; ensuite elle se mit à chanter, et chanta comme mademoiselle *le Maure*, et tout cela avec une bonté, avec un air si aisé et si simple que j'étais transporté. C'était madame de *Scalier* elle-même avec son mari, qui me paraît un officier d'un grand mérite. Je fus désespéré de ne les avoir tenus qu'un jour chez moi. Si vous les voyez, je vous supplie de leur dire que je ne perdrai jamais le souvenir d'une si belle journée.

J'ai eu depuis une autre apparition de madame de *Saint-Julien*, la sœur du commandant de notre province. Il est vrai qu'elle ne joue pas du violon, et qu'elle ne chante point, mais elle a une imagination et une éloquence si singulières, que j'en suis encore tout émerveillé. Même bonté, même naturel, mêmes grâces que madame de *Scalier*, avec un fonds de philosophie qui est rare chez les dames. Ces deux apparitions devaient chasser les idées

1766. triſtes que donne la méchanceté des hommes; cependant elles n'ont pu réuſſir : ſi quelque choſe peut faire cet effet ſur moi, c'eſt votre lettre; elle m'a fait un extrême plaiſir. Il m'eſt bien doux de voir les grands talens et la raiſon joints à la ſenſibilité du cœur.

On m'a parlé d'un Artaxerce qui a, dit-on, du ſuccès. Les pauvres comédiens avaient grand beſoin de ce ſecours. L'opéra comique eſt devenu, ce me ſemble, le ſpectacle de la nation. Cela eſt au point que les comédiens de Genève ſe préparent à venir jouer ſur mon petit théâtre un opéra comique. On dit qu'ils s'en tirent à merveille; mais ils ne peuvent jouer ni une tragédie de *Racine*, ni une comédie de *Molière*.

Vous m'annoncez une nouvelle bien agréable, en me flattant que mademoiſelle *Clairon* pourrait venir. Je n'ai plus d'acteurs, mon théâtre eſt perdu pour la tragédie; mais j'aime bien autant ſa ſociété que ſes talens. Elle ſe laſſera elle-même de la déclamation, et elle ſera toujours de bonne compagnie. Ce qu'elle penſe et ce qu'elle dit, vaut mieux que tous les vers qu'elle récite, ſurtout les vers nouveaux.

Toute ma petite famille vous remercie tendrement de votre ſouvenir; la vôtre doit bien contribuer à la douceur de votre vie. Je me

mets

mets aux pieds de madame votre mère et de madame votre sœur. Adieu, Monsieur; conservez-moi une amitié qui me sera toujours chère, et que je mérite par tous les sentimens que vous m'avez inspirés pour toute la vie. *V.* 1766.

## LETTRE X.

## A M. DAMILAVILLE.

31 d'auguste.

Nous vous remercions, Monsieur, ma famille et moi, de la part que vous voulez bien prendre à l'établissement que nous projetons. Nous savons que les commencemens sont toujours difficiles, et qu'il faut se roidir contre les obstacles.

Je conseillerais à M. *Tonpla* de faire un petit voyage par la diligence de Lyon; c'est l'affaire de huit jours. Il verrait les choses par lui-même, et s'aboucherait avec votre ami. On saurait précisément sur quoi compter.

Il est certain que cet établissement peut faire un très-grand bien, et que l'utile y serait joint à l'agréable. La liberté entière du commerce le fait toujours fleurir; la protection dont on vous a parlé est sûre.

Le petit voyage que je propose peut se faire

1766. dans un grand ſecret ; et M. *Tonpla*, allant à Lyon, *ſous le nom de M. Tonpla*, ou ſous celui de monſieur ſon couſin, ne donnera d'alarme à aucun négociant.

Nous avons reçu des lettres d'Abbeville qui ſont très-intéreſſantes. Nous aurons du drap de *Van-Robais*, qui ſera de grand débit, et nous eſpérons n'avoir point à craindre la concurrence.

M. *Sirven* me charge de vous préſenter ſes très-humbles remercîmens. Quelques étrangers ont pris beaucoup de part à ſon malheur ; mais on ne s'eſt adreſſé à aucun homme de votre pays : on craint que la pitié ne ſoit un peu épuiſée.

Ma femme, mon neveu et moi, nous vous embraſſons de tout notre cœur.

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, BOURSIER.

## LETTRE XI. 1766.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Premier de septembre.

COMPTEZ, Monsieur, que mon cœur est pénétré de vos bontés. Je ne savais pas que ce fût vous qui m'aviez envoyé un factum qui m'a paru admirable. Le petit mot qui l'accompagnait m'avait paru être de la main de monsieur *Damilaville*. Pardonnez à la faiblesse de mes yeux ; mes organes ne valent rien, mais mon cœur a la sensibilité d'un jeune homme. Il a été touché de quelques aventures funestes, mais ma sensibilité n'est point indiscrète. Il y a des pays et des occasions où il faut savoir garder le silence. Mon cœur ne s'ouvre que sur les sentimens de la reconnaissance et de l'amitié qu'il vous doit. Je ne souhaite plus que de vous revoir encore ; et, si je peux l'espérer, je me tiendrai très-heureux.

J'ai appris de M. le duc de *la Vallière* qu'il prenait la maison de *Jansen* ; ce qui est sûr, c'est qu'il l'embellira, et que ceux qui y souperont avec lui passeront des momens bien agréables. Oserais-je vous supplier, Monsieur, de vouloir bien faire souvenir de moi M. le

1766. duc de *la Vallière* et M. le prince de *Beauvau*, si vous les voyez. Je me souviens que M. le duc d'*Ayen* m'honorait autrefois de ses bontés. Vous serez mon protecteur dans toutes les compagnies des gardes. J'ai connu autrefois des gardes du corps qui fesaient des tragédies; mais je les crois plus brillans encore en campagne qu'au Parnasse. Je suis obligé de finir trop vîte ma lettre, le courier part dans ce moment.

Je vous suis attaché pour ma vie.

## LETTRE XII.

### A M. DE CHABANON.

Au château de Ferney, 2 de septembre.

Je vous dois, Monsieur, de l'estime et de la reconnaissance, et je m'acquitte de ces deux tributs en vous remerciant avec autant de sensibilité que je vous lis avec plaisir. Vous pensez en philosophe, et vous faites des vers en vrai poëte. Ce n'est pas la philosophie à qui on doit attribuer la décadence des beaux arts. C'est du temps de *Newton* qu'ont fleuri les meilleurs poëtes anglais; *Corneille* était contemporain de *Descartes*, et *Molière* était

l'élève de *Gassendi*. Notre décadence vient peut-être de ce que les orateurs et les poëtes du siècle de *Louis XIV* nous ont dit ce que nous ne savions pas, et qu'aujourd'hui les meilleurs écrivains ne pourraient dire que ce qu'on sait. Le dégoût est venu de l'abondance. Vous avez parfaitement saisi le mérite d'*Homère*; mais vous sentez bien, Monsieur, qu'on ne doit pas plus écrire aujourd'hui dans son goût, qu'on ne doit combattre à la manière d'*Achille* et de *Sarpédon*. *Racine* était un homme adroit; il louait beaucoup *Euripide*, l'imitait un peu (il en a pris tout au plus une douzaine de vers), et il le surpassait infiniment. C'est qu'il a su se plier au goût, au génie de la nation un peu ingrate pour laquelle il travaillait; c'est la seule façon de réussir dans tous les arts. Je veux croire qu'*Orphée* était un grand musicien; mais, s'il revenait parmi nous pour faire un opéra, je lui conseillerais d'aller à l'école de *Rameau*.

1766.

Je sais bien qu'aujourd'hui les Velches n'ont que leur opéra comique, mais je suis persuadé que des génies tels que vous peuvent leur ramener le siècle de *Louis XIV*: c'est à vous de rallumer le reste du feu sacré qui n'est pas encore tout-à-fait éteint. Je ne suis plus qu'un vieux soldat retiré dans sa chaumière. Je souhaite passionnément que vous combattiez contre le mauvais goût avec plus de succès que nous

1766. n'avons résisté à nos autres ennemis. C'est avec ces sentimens très-sincères que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre très-humble et très-obéissant serviteur, *Voltaire*.

## LETTRE XIII.

### A M. LE RICHE,

DIRECTEUR ET RECEVEUR GENERAL DES DOMAINES DU ROI, &c. à *Besançon*.

5 de septembre.

La personne, Monsieur, à qui vous avez bien voulu envoyer votre mémoire en faveur du sieur *Fantet* (*), vous remercie très-sensiblement de votre attention. Votre ouvrage est très-bien fait, et il serait admirable s'il plaidait en faveur de l'innocence. Mais le moyen de ne pas condamner un scélérat qui, parmi quinze ou vingt mille volumes, en a chez lui une trentaine sur la philosophie ! Non-seulement il est juste de le ruiner, mais j'espère qu'il sera brûlé, ou au moins pendu, pour l'édification des ames dévotes et compatis-

(*) Libraire à Besançon.

santes. On est sans doute trop éclairé et trop sage à Besançon, pour ne pas punir du dernier supplice tout homme qui débite des ouvrages de raisonnemens. Il est vrai que sous *Louis XIV* on a imprimé, *ad usum delphini*, le poëme de *Lucrèce* contre toutes les religions, et les œuvres d'*Apulée*. M. l'abbé d'*Olivet*, quoique franc-comtois, a dédié au roi des *Tusculanes de Cicéron*, et le *De naturâ Deorum*, livres infiniment plus hardis que tout ce qu'on a écrit dans notre siècle; mais cela ne doit pas sauver le sieur *Fantet* de la corde. Je crois même qu'on devrait pendre sa femme et ses enfans pour l'exemple. 1766.

J'ai en main un arrêt d'un tribunal de la Franche-Comté, par lequel un pauvre gentilhomme, qui mourait de faim, fut condamné à perdre la tête pour avoir mangé, un vendredi, un morceau de cheval qu'on avait jeté près de sa maison. C'est ainsi qu'on doit servir la religion, et qu'on doit faire justice.

On pourrait bien aussi, Monsieur, vous condamner pour avoir pris le parti d'un infortuné. Il est certain que vous méprisez l'Eglise, puisque vous parlez en faveur de quelques livres nouveaux. Vous êtes inspecteur des domaines, par conséquent vous devez être regardé comme un païen, *sicut ethnicus et publicanus*.

1766. Je me recommande aux prières des faintes femmes, qui ne manqueront pas de vous dénoncer : on dit qu'elles ont toutes beaucoup d'efprit, et qu'elles font fort inftruites. Vous ne fauriez croire combien je fuis enchanté de voir tant de raifon et tant de tolérance dans ce fiècle. Il faut avouer qu'aujourd'hui aucune nation n'approche de la nôtre, foit dans les vertus pacifiques, foit dans la conduite à la guerre. Comme je fuis extrêmement modefte, je ne mettrai point mon nom au bas des juftes éloges que méritent vos compatriotes. Je vous fupplie de vouloir bien me faire part du difpofitif de l'arrêt, lorfqu'il fera rendu.

## LETTRE XIV.

### A M. DAMILAVILLE.

8 de feptembre.

J'AI bien des chofes à vous dire, mon cher ami.

Premièrement, dès que M. de *Beaumont* m'eut écrit qu'il fallait demander M. *Chardon* pour rapporteur, je n'eus rien de plus preffé que de faire ce qu'il me prefcrivait, tout malade et tout languiffant que je fuis. Vous favez quelle eft mon activité dans ces fortes

d'affaires ; vous ſavez que ma maxime eſt de remplir tous mes devoirs aujourd'hui, parce que je ne ſuis pas ſûr de vivre demain. 1766.

On m'a mandé depuis qu'il fallait attendre ; je ne pouvais pas deviner ce contre-ordre. Tout ce que je peux faire eſt de ne pas réitérer ma demande. Je vous ſupplie de le dire à M. de *Beaumont*.

Je ſuis déjà tout conſolé, et *Sirven* l'eſt comme moi, ſi l'on ne peut pas obtenir une évocation. Ce ſera beaucoup pour lui ſi l'on imprime ſeulement le mémoire de M. de *Beaumont*. Il eſt ſi convaincant et ſi plein d'une vraie éloquence, qu'il fera également la gloire de l'auteur et la juſtification de l'accuſé. Le public éclairé, mon cher ami, eſt le ſouverain juge en tout genre ; et nous nous en tenons à ſes arrêts, ſi nous ne pouvons en obtenir un en forme juridique.

La ſeconde prière que je vous fais, c'eſt de m'envoyer le factum pour feu M. de *la Bourdonaie*.

J'ai une troiſième requête à vous préſenter au ſujet de ce *Robinet* qu'on dit être l'auteur de *la Nature*, et qui certainement ne l'eſt pas ; car l'auteur de *la Nature* ſait le grec, et ce *Robinet*, l'éditeur de mes prétendues *Lettres*, cite dans ces *Lettres* deux vers grecs qu'il eſtropie comme un franc ignorant. On voit

1766. d'ailleurs dans le livre une connaiſſance de la géométrie et de la phyſique que n'a point le ſieur *Robinet*. Enfin ce *Robinet* eſt un fauſſaire. Il eſt triſte que de vrais philoſophes aient été en relation avec lui.

Vous ſavez qu'il a fait imprimer, dans ſon infame recueil, la lettre que je vous écrivis ſur les *Sirven* l'année paſſée. Ne ſachant pas votre nom, il vous appelle M. *Damoureux:* il dit dans une note *qu'il a reſtitué un long paſſage que le cenſeur n'avait pas laiſſé ſubſiſter dans l'édition de Paris.* Ce paſſage, qui ſe trouve à la page 181 de ſon édition, concerne Genève et *J. J. Rouſſeau.* Il me fait dire *qu'il y a une grande dame de Paris qui aime J. J. comme ſon toutou.* Vous m'avouerez que ce n'eſt pas là mon ſtyle : mais cette grande dame pourrait être très-fâchée ; et il ne faut pas ſuſciter de nouveaux ennemis aux philoſophes.

Je vous prie donc, au nom de l'amitié et de la probité, de m'envoyer un certificat qui confonde hautement l'impoſture de ce malheureux. S'il y a eu en effet un cenſeur par les mains de qui ait paſſé cette lettre que vous imprimâtes, réclamez ſon témoignage ; s'il n'y a point eu de cenſeur, le menſonge de *Robinet* eſt encore par-là même pleinement découvert, puiſqu'il prétend reſtituer un paſſage que le cenſeur a ſupprimé.

Vous voyez qu'il faut combattre toute sa vie. Tout homme public est condamné aux bêtes ; mais il est quelquefois indispensable d'écraser les bêtes qui mordent. Je me chargerai de faire mettre dans les journaux ce désaveu. J'y ajouterai quelques réflexions honnêtes sur les indécences et les calomnies dont les notes de ce M. *Robinet* sont chargées. 1766.

Je crois qu'on a bien oublié actuellement, dans Paris, des choses que les ames vertueuses et sensibles n'oublieront jamais. Je voudrais qu'on aimât assez la vérité pour exécuter le projet proposé à M. *Tonpla*. Est-il possible qu'on ne trouvera jamais quatre ou cinq avocats pour plaider ensemble une si belle cause ?

Adieu, mon très-cher ami. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XV.

### A M. LE COMTE D'ESTAING.

Ferney, 8 de septembre.

MONSIEUR,

La lettre dont vous m'honorez, et les instructions qui l'accompagnent, m'inspirent autant de regrets que de reconnaissance. Si j'avais été assez heureux pour recevoir plutôt

1766. ces mémoires, j'aurais eu la satisfaction de rendre à votre mérite et à vos belles actions la justice qui leur est due. Je ne suis instruit qu'après trois éditions; mais, si je vis assez pour en voir une nouvelle, je vous réponds bien du zéle avec lequel je profiterai des lumières que vous avez la bonté de me donner.

Je vois que vos connaissances égalent votre bravoure. Je n'ai pas osé compromettre votre illustre nom dans l'histoire des malheurs de Pondichéri et du général *Lalli*. Le journal du blocus, du siége et de la prise de cette ville, insinue que c'est à vous, Monsieur, que *Chanda-Saeb* demanda si d'ordinaire en France on choisissait un fou pour grand-visir. Je me suis bien donné de garde de vous citer en cette occasion. Il m'a paru que la tête avait tourné à ce commandant infortuné, mais qu'il ne méritait pas qu'on la lui coupât. Je suis si persuadé de l'extrême supériorité des lumières des juges, que je n'ai jamais compris leur arrêt qui a condamné un lieutenant général des armées du roi, pour avoir trahi les intérêts de l'Etat et de la compagnie des Indes. Je crois qu'il est démontré qu'il n'y a jamais eu de trahison; et je trouve encore cette catastrophe fort extraordinaire.

Je suis persuadé, Monsieur, que si le ministère s'y était pris quelques mois plutôt pour

préparer l'expédition du Bréfil, vous auriez fait cette conquête en peu de temps, et la France vous aurait eu l'obligation de faire une paix plus avantageufe. 1766.

Tout ce que vous dites fur les colonies, tant françaifes qu'anglaifes, fait voir que vous êtes également propre à combattre et à gouverner.

La manière dont les Anglais en usèrent avec vous, quand vous fûtes pris fur un vaiffeau marchand, exigeait, ce me femble, que les miniftres anglais vous fiffent les réparations les plus authentiques, et qu'ils vous prévinffent avec tous les égards et tous les empreffemens qu'ils vous devaient. C'eft ainfi qu'ils en usèrent avec M. *Vlloa*. Je veux croire, pour leur excufe, que ceux qui vous retinrent à Plimouth ne connaiffaient pas encore votre perfonne.

Ma vieilleffe et mes maladies ne me permettent pas l'efpérance de pouvoir mettre dans leur jour les chofes que vous avez daigné me confier; mais, s'il fe trouvait quelque occafion d'en faire ufage, ne doutez pas de mon zèle.

En cas que vous m'honoriez de quelqu'un de vos ordres, je vous prie, Monfieur, d'ajouter à vos bontés celle de me dire votre opinion fur l'arrêt porté contre M. de *Lalli*, et fur la

1766. conduite qu'on tenait à Pondichéri. Soyez très-perſuadé que je vous garderai le ſecret.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de reſpect, Monſieur, &c. *V.*

## LETTRE XVI.

## A M. DEODATI DE TOVAZZI.

A Ferney, 9 de ſeptembre.

Vous ſouviendrez-vous, Monſieur, qu'à l'occaſion de votre *Diſſertation ſur la langue italienne*, j'eus l'honneur de recevoir quelques lettres de vous, et de vous répondre ? On vient d'imprimer une de mes lettres à Amſterdam, ſous le nom de Genève, dans un recueil de deux cents pages.

Ce recueil contient pluſieurs de mes lettres, preſque toutes entièrement falſifiées. Celle que je vous adreſſai de Ferney, le 24 de janvier 1761, eſt défigurée d'une manière plus maligne et plus ſcandaleuſe que les autres. On y outrage indignement un général d'armée (*), miniſtre d'Etat, dont le mérite eſt égal à la naiſſance. Il eſt, ce me ſemble, de votre intérêt, Monſieur, du mien et de celui de la

(*) M. le prince de *Soubiſe*.

vérité, de confondre une ſi horrible calomnie. 1766.
Voici comme je m'expliquais ſur la valeur de ce général :

„ Nous exprimerions encore différemment
„ l'intrépidité tranquille que les connaiſſeurs
„ admirèrent dans le petit-neveu du héros de
„ la Valteline, &c. „

Voici comme l'éditeur a falſifié ce paſſage :

„ Nous exprimerions encore différemment
„ l'intrépidité tranquille que quelques *pré-*
„ *tendus*-connaiſſeurs admirèrent dans *le plus*
„ *petit*-neveu du héros de la Valteline, lorſ-
„ qu'ayant vu ſon armée en déroute par la
„ terreur panique de nos alliés à Rosbac, qui
„ cauſa pourtant la nôtre, ce petit-neveu ayant
„ aperçu, &c. „

Cet article, auſſi inſolent que calomnieux, finit par cette phraſe non moins falſifiée. „ Il „ eut encore le courage de ſoutenir tout ſeul „ les reproches amers et intariſſables d'une „ multitude toujours trop tôt et trop bien „ inſtruite du mal et du bien. „

Une telle falſification n'eſt pas la négligence d'un éditeur qui ſe trompe, mais le crime d'un fauſſaire qui veut à la fois décrier un homme reſpectable et me nuire. Il vous nuit à vous-même, en ſuppoſant que vous êtes le confident de ces infamies. Vous ne refuſerez pas ſans doute de rendre gloire à la vérité. Je crois

1766. nécessaire que vous preniez la peine de me certifier que ce morceau de ma lettre, depuis ces mots, *nous exprimerions*, jusqu'à ceux-ci *du mal et du bien*, n'est point dans la lettre que je vous écrivis; qu'il y est absolument contraire et falsifié de la manière la plus lâche et la plus odieuse. Je recevrai, avec une extrême reconnaissance, cette justice que vous me devez; et le prince qui est intéressé à cette calomnie, sera instruit de l'honnêteté et de la sagesse de votre conduite dont vous avez déjà donné des preuves (*).

Recevez celle de mon estime et de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

(*) Le certificat de M. *Tovazzi* a été imprimé dans les journaux.

LETTRE

## LETTRE XVII.

1766.

### A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

9 de septembre.

M. le chevalier de *Rochefort*, monſieur le Duc, ranime ma très-languiſſante vieilleſſe, en m'apprenant que vous me conſervez toujours vos anciennes bontés. J'en ſuis d'autant plus flatté qu'on prétend que vous abandonnez vos anciens protégés, Champs, Montrouge et votre belle collection de livres rares et inliſibles. On dit que vous achetez la cabane de *Janſen*, dont vous allez faire un palais délicieux, ſelon votre généreuſe coutume. Si les bâtimens, les jardins, la chaſſe, les bibliothéques choiſies, éprouvent votre inconſtance, les hommes ne l'éprouvent pas. Vos goûts peuvent avoir de la légéreté, mais votre cœur n'en a point. Vous allez devenir un vrai philoſophe; j'entends, s'il vous plaît, philoſophe épicurien. Le jardin de *Janſen*, qui n'était qu'un potager, deviendra, ſous vos mains, le vrai jardin d'*Epicure*. Vous vous écarterez tout doucement de la cour, et vous n'en ferez que plus heureux en vivant pour vous et pour vos amis : ce qui eſt, au fond, la véritable vie.

1766. Vous ſouvenez-vous, monſieur le Duc, d'une lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, il y a quelques années, ſur ce monſieur *Urceus Codrus* (*) que nous avions pris pour un prédicateur ? On vient d'imprimer un recueil de quelques-unes de mes lettres, dans lequel ce rogaton eſt inſéré. On m'y fait dire que vous avez *délivré* les *ſermones feſtivi*, au lieu de déterré les *ſermones feſtivi*. On y prétend qu'un marchand a fait la comédie de la Mandragore, et *marchand* eſt là pour *Machiavel*. Ces inepties aſſez nombreuſes ne font pas la ſeule falſification dont on doive ſe plaindre : on a interpolé, dans toutes ces lettres, des articles très-impertinens et très-inſolens.

Jugez, ſi on imprime aujourd'hui de tels menſonges, quand ils ſont aiſés à découvrir, quelle était autrefois la hardieſſe des copiſtes lorſqu'il était très-mal-aiſé de découvrir leurs impoſtures. On a fait, de tout temps, ce qu'on a pu pour tromper les hommes : encore paſſe, ſi on ſe bornait à les tromper; mais on fait quelquefois des choſes plus affreuſes et plus barbares, ſur leſquelles je garde le ſilence.

Comme je ſuis mort pour les plaiſirs, je dois l'être auſſi pour les horreurs; et j'oublie ce que la nation peut avoir de frivole et d'exécrable, pour ne me ſouvenir que d'un cœur auſſi

(*) Mélanges littéraires, tome IV.

généreux que le vôtre, et pour vous souhaiter toute la félicité que vous méritez. J'ai peu de temps à végéter encore sur ce petit tas de boue; je ne regretterai guère que vous et le 1766.

*Réponse de M. le duc de la Vallière.*

A Paris, le premier de novembre.

QUAND j'aurais moins d'amitié pour vous, Monsieur, le respect qu'on doit à la vérité me forcerait de lui rendre hommage en déclarant, le plus authentiquement qu'il est possible, que la lettre que vous m'avez adressée, et qui commence par ces mots: *Votre procédé est de l'ancienne chevalerie*, est falsifiée en beaucoup d'endroits, dans le recueil où elle est imprimée.

Mon indignation est d'autant plus juste qu'on vous fait dire du mal de gens que vous avez toujours aimés et respectés, et qu'on vous y donne un caractère qui, certainement, a toujours été fort éloigné de votre façon de penser. C'est une justice que je vous dois, et que je suis, peut-être, plus à portée de rendre que personne, par la liaison que j'ai eue avec vous pendant votre séjour à Paris, et par la correspondance que j'ai été charmé d'entretenir depuis que vous en êtes parti.

J'ajouterai encore que j'ai trouvé la même infidélité dans la lettre à M. *Deodati de Tovazzi*, qui est indignement altérée dans cette collection.

Vous ferez, Monsieur, de ma lettre l'usage que vous voudrez. Je ferai enchanté de faire un aveu public de l'estime que m'inspire la supériorité de vos talens, et de la juste indignation que me causent de pareilles falsifications.

*Le duc de la Vallière.*

1766. petit nombre de perſonnes qui vous reſſemblent. Vos bontés ſeront ma plus chère conſolation, juſqu'au moment où je rendrai mon exiſtence aux quatre élémens.

Agréez mon très-tendre reſpect. *V.*

## LETTRE XVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 de ſeptembre.

J'AI toujours oublié de demander à mes anges s'ils avaient reçu une viſite de M. *Fabry*, maire de la ſuperbe ville de Gex, ſyndic de nos puiſſans Etats, ſubdélégué de monſeigneur l'intendant, et ſollicitant les ſuprêmes honneurs de la chevalerie de Saint-Michel. Je lui avais donné un petit chiffon de billet pour vous, à ſon départ de Gex pour Paris, et j'ai lieu de croire qu'il ne vous l'a point rendu. Je vous ſupplie, mes divins anges, de vouloir bien m'en inſtruire.

Il doit vous être parvenu un petit paquet ſous l'enveloppe de M. de *Courteille*. Il contient un commentaire du livre italien *des Délits et des peines*. Ce commentaire eſt fait par un avocat de Beſançon, ami intime comme moi de l'humanité. J'ai fourni peu de choſe à cet

ouvrage, presque rien ; l'auteur l'avoue hautement, et en fait gloire, et se soucie d'ailleurs fort peu qu'il soit bien ou mal reçu à Paris, pourvu qu'il réussisse parmi ses confrères de Franche-Comté, qui commencent à penser. Les provinces se forment; et si l'infame obstination du parlement visigoth de Toulouse, contre les *Calas*, fait encore subsister le fanatisme en Languedoc, l'humanité et la philosophie gagnent ailleurs beaucoup de terrain. 1766.

Je ne sais si je me trompe, mais l'affaire des *Sirven* me paraît très-importante. Ce second exemple d'horreur doit achever de décréditer la superstition. Il faut bien que tôt ou tard les hommes ouvrent les yeux. Je sais que les sages qui ont pris leur parti n'apprendront rien de nouveau ; mais les jeunes gens flottans et indécis apprennent tous les jours, et je vous assure que la moisson est grande, d'un bout de l'Europe à l'autre. Pour moi, je suis trop vieux et trop malade pour me mêler d'écrire ; je reste chez moi tranquille. C'est en vain que des bruits vagues et sans fondement m'imputent le Dictionnaire philosophique, livre après tout qui n'enseigne que la vertu. On ne pourra jamais me convaincre d'y avoir part. Je ferai toujours en droit de désavouer tous les ouvrages qu'on m'attribue ; et ceux que j'ai faits sont d'un bon citoyen. J'ai soutenu le théâtre

1766. de France pendant plus de quarante années ; j'ai fait le seul poëme épique tolérable qu'on ait dans la nation. L'histoire du Siècle de *Louis XIV* n'est pas d'un mauvais compatriote. Si on veut me pendre pour cela, j'avertis *messieurs* qu'ils n'y réussiront pas, et que je vivrai toujours, en dépit d'eux, plus agréablement qu'eux. Mais, pour persécuter un homme légalement, il faut du moins quelques preuves commencées, et je défie qu'on ait contre moi la preuve la plus légère. Je m'oublie moi-même à présent pour ne songer qu'aux *Sirven;* le plaisir de les servir me console. Je n'étais point instruit de la manière dont il fallait s'y prendre pour demander un rapporteur; je croyais qu'on le nommait dans le conseil du roi; c'est la faute de M. de *Beaumont* de ne m'avoir pas instruit. J'écris à madame la duchesse d'*Enville*, qui est actuellement à Liancourt, pour la supplier de demander M. *Chardon* à M. le vice-chancelier. M. de *Beaumont* insiste sur M. *Chardon*. Pour moi, j'avoue que tout rapporteur m'est indifférent. Je trouve la cause des *Sirven* si claire, la sentence si absurde, et toutes les circonstances de cette affaire si horribles, que je ne crois pas qu'il y eût un seul homme au conseil qui balançât un moment.

Il faut vous dire encore que le parlement

de Toulouse persiste à condamner la mémoire de *Calas*. Il a préféré l'intérêt de son indigne amour propre à l'honneur d'avouer sa faute et de la réparer. Comment voudrait-on que les *Sirven*, condamnés comme les *Calas*, allassent se remettre entre les mains de pareils juges? la famille s'exposerait à être rouée. Nous comptons sur le suffrage de mes divins anges, sur leur protection, sur leur éloquence, sur le zèle de leurs belles ames : je ne saurais leur exprimer mon respect et ma tendresse. *V.* 1766.

## LETTRE XIX.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 14 de septembre.

Je ne sais, Madame, si j'écris au chasseur, ou au philosophe, ou à une jolie dame, ou au meilleur cœur du monde : il me semble que vous êtes tout cela. J'ai reçu une lettre de vous, qui m'attache à votre char autant que je l'étais dans votre apparition à Ferney; et M. le duc de *Choiseul* a dû vous en faire tenir une de moi, qui ne vaut pas la vôtre. Il a bien voulu m'en écrire une qui m'enchante.

1766. J'admire toujours comment il trouve du temps, et comme il est supérieur dans les affaires et dans les agrémens.

J'ai voulu me consoler du malheur de vous avoir perdue. J'ai eu l'insolence de faire jouer, sur mon petit théâtre, Henri IV, le Roi et le Fermier, Rose et Colas, Annette et Lubin. J'ai reconnu, dans cette pièce, M. l'abbé de *Voisenon;* c'est la meilleure de toutes à mon gré; il n'y a que lui qui puisse avoir tant de grâces. Je ne m'attendais pas à voir tout ce que j'ai vu dans mes déserts.

L'amitié dont vous daignez m'honorer, Madame, est ce qui me flatte davantage, et qui fait le charme de ma vieillesse et de ma retraite. Votre caractère est au-dessus de vos charmes; je suis amoureux de votre ame, il ne m'appartient pas d'aller plus loin.

Je pris la liberté de vous remettre, à votre départ de Ferney, une petite requête pour M. de *Saint-Florentin*, en faveur d'une malheureuse famille huguenotte. Le père a été vingt-trois ans aux galères, pour avoir donné à souper et à coucher à un prédicant; la mère a été enfermée, les enfans réduits à mendier leur pain. On leur avait laissé le tiers du bien pour les nourrir; ce tiers a été usurpé par le receveur des domaines. Il y a de terribles malheurs sur la terre, Madame, pendant que

ceux

ceux qu'on appelle heureux sont dévorés de passions ou d'ennui. 1766.

*Si* vous n'êtes pas assez forte (ce que je ne crois pas) pour toucher la pitié de M. de *Saint-Florentin*, j'ose vous demander en grâce de joindre M. le maréchal de *Richelieu* à vous. M. de *Saint-Florentin* est difficile à émouvoir sur les huguenots. Vous aurez fait une très-belle action, si vous parvenez à rendre la vie à cette pauvre famille. Soyez sûre, Madame, que vous n'êtes pas faite seulement pour plaire.

Agréez, Madame, mon très-sincère respect, et un attachement plus inaltérable que les plus grandes passions que vous ayez pu inspirer.

## LETTRE XX.

A M. NANCEY, *cordelier à Dijon.*

14 de septembre.

SAINT *François* d'Assise, Monsieur, serait bien étonné de voir un de ses enfans qui fait de si bons vers français, et moi j'en suis très-édifié; il vous mettrait en pénitence, et je vous donnerais ma bénédiction. Vous êtes dans la ville de l'esprit et des talens; vous y trouverez tous les encouragemens possibles.

1766. Je ne puis applaudir que de loin à vos travaux littéraires ; j'en ferais l'heureux témoin si mon âge et mes maladies me permettaient d'aller à Dijon.

Agréez mes remercîmens et les sentimens d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre, &c.

## LETTRE XXI.

### A M. DAMILAVILLE.

15 de septembre.

Ce petit billet, pour M. de *Beaumont*, vous mettra au fait de tout ce qui concerne M. *Chardon*.

Je crois que l'affaire ira bien sous la protection de MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*, de M. et de madame d'*Argental*, et de madame la duchesse d'*Enville*.

Les philosophes se remettront en crédit, en prenant hautement le parti de l'innocence opprimée : ils rangeront le public sous leurs étendards.

Pourquoi M. *Tonpla* ne ferait-il pas ce petit voyage ? cela ferait digne de lui ; il aurait le

plaisir du mystère ; ce serait *Antoine* qui irait voir *Paul*. 1766.

Pour chasser toutes mes idées tristes, j'ai eu l'insolence de faire venir chez moi toute la troupe comique de Genève ; elle est excellente ; elle a joué Henri IV, et Annette et Lubin : le nom seul d'*Henri IV* m'émeut et fait la moitié du succès. J'ai eu aussi le Roi et le Fermier avec Rose et Colas ; cela a été joué supérieurement : il y a surtout une actrice excellente qui ferait les délices de Paris.

Mais, après ces fêtes brillantes, je songe aux horreurs de ce monde ; je songe aux infortunés, et je retombe dans ma tristesse ; votre amitié me console plus que les fêtes. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XXII.

### A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

15 de septembre.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on puisse reculer sur M. *Chardon.* J'avais, comme vous savez, exécuté vos ordres sitôt que vous me les aviez eu donnés : j'avais écrit à M. le duc e *Choiseul* ; il me mande qu'il est ami de *M. Chardon*, et qu'il va le proposer à monsieur

1766. le vice-chancelier pour rapporteur de l'affaire. M. le duc de *Choiſeul* protégera les *Sirven* comme il a protégé les *Calas* ; c'eſt une belle ame ; je ne le connais que par des traits de généroſité et de grandeur. Je ſuis au comble de ma joie de voir l'affaire des *Sirven* commencée ; ſoyez sûr que vous ſerez couvert de gloire aux yeux de l'Europe.

Je ne ſais ſi l'affaire qui regarde madame de *Beaumont* ſe pourſuit pendant les vacations ; c'eſt dans celle-là qu'il faut triompher. Je la ſupplie d'agréer mon reſpect et le tendre intérêt que je prends à tous deux. *V.*

## LETTRE XXIII.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

16 de ſeptembre.

DIEU vous maintienne, Monſieur, dans le deſſein de faire le voyage d'Italie, puiſque vous paſſerez dans mon hermitage à votre retour. Dans le temps que monſieur le gazetier d'Utrecht et monſieur le courier d'Avignon diſaient que je n'étais pas chez moi, j'y feſais jouer Henri IV par la troupe de Genève. Tout le monde pleura quand la famille du meunier

ſe mit à genoux devant *Henri IV*; il eſt adoré dans nos déſerts comme à Paris. 1766.

On attend madame la comteſſe de *Brionne* vers la fin de ce mois ou le commencement de l'autre; elle va des Pyrénées aux Alpes, cela eſt digne d'une grande écuyère.

M. *Duclos* ſera pour vous un excellent compagnon de voyage : vous verrez tous deux des philoſophes en Italie, mais il faut les déterrer. Les ſtatues ſe préſentent dans ce pays-là, et les hommes ſe cachent.

Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis pénétré de vos bontés. Le jour où j'aurai le bonheur de vous voir avec M. *Duclos* ſera un beau jour pour moi.

## LETTRE XXIV.

### A M. DAMILAVILLE.

16 de ſeptembre.

Je me hâte, mon cher ami, de répondre à votre lettre du 11; je commence par ce recueil abominable, imprimé à Amſterdam ſous le titre de Genève.

Les trois lettres qu'on attribue en note, d'une manière indéciſe, à M. de *Monteſquieu* ou à moi, ſont ajoutées à l'ouvrage, et ſont

1766. d'un autre caractère. La lettre à M. *Deodati*, sur son livre de l'*Excellence de la langue italienne*, est falsifiée bien odieusement ; car, au lieu des justes éloges que je donnais au courage ferme et tranquille d'un prince à qui tout le monde rend cette justice, on y fait une satire très-amère de sa personne et de sa conduite. C'est ainsi qu'on a empoisonné presque toutes les lettres qu'on a pu rassembler de moi.

Je suis dans la nécessité de me justifier dans les journaux ; un simple désaveu ne suffit pas. L'infame éditeur est déjà allé au-devant de mes dénégations. Il dit, dans son avertissement, que toutes les personnes à qui mes lettres sont adressées, vivent encore : il réclame leur témoignage : c'est donc leur témoignage seul qui peut le confondre. J'attends le certificat de M. *Deodati* ; j'en ai déjà un autre, mais le vôtre m'est le plus nécessaire. Je vous prie très-instamment de me le donner sans délai.

Vous pouvez dire en deux mots que vous avez vu, dans un prétendu recueil de mes lettres, un écrit de moi, page 170, à monsieur *Damoureux* ; que cette lettre n'a jamais été écrite à M. *Damoureux*, mais à vous ; que cette lettre est très-falsifiée ; que tout le morceau de la page 182 est supposé ; qu'il est faux

que le morceau ait jamais été préfenté à aucun cenfeur, et que la note de l'éditeur, à l'occafion de cette lettre, eft calomnieufe. 1766.

Une telle déclaration fortifiera beaucoup les autres certificats. Le prince indignement attaqué dans la lettre à M. *Deodati*, jugera d'une calomnie par l'autre. En un mot, j'attends cette preuve de votre amitié ; vous ne pouvez la refufer à ma douleur et à la vérité.

Il eft très-certain que c'eft ce M. *Robinet*, éditeur de mes prétendues lettres, qui a fait imprimer celle-ci ; mais je ne prononcerai pas fon nom, et je ne détruirai même la calomnie qu'avec la modération qui convient à l'innocence. Je fuis très-aife qu'aucun fage ne foit en correfpondance avec ce *Robinet*, qui fe vante de connaître la nature, et qui connaît bien peu la probité.

Entendons-nous, s'il vous plaît, fur monfieur d'*Autré*. Il n'a jamais dit qu'il ait eu des conférences avec M. *Tonpla* ; mais que *Tonpla* ayant écrit quelques réflexions philofophiques pour un de fes amis, il y avait répondu article par article. Je vous ai montré cette réponfe, bonne ou mauvaife ; mais je n'ai jamais ouï dire ni dit qu'ils aient eu des conférences enfemble. La vérité eft toujours bonne à quelque chofe jufque dans les moindres détails.

Je me porte fort mal, et je ferai très-fâché

1766. de mourir sans avoir vu *Tonpla*. Vous savez qu'un de ces malheureux juges, qui avait tout embrouillé dans l'affaire d'Abbeville, et qui avait tant abusé de la jeunesse de ces pauvres infortunés, vient d'être flétri par la cour des aides de Paris, comme il le méritait. Ce scélérat, nommé *Broutel*, qui a osé être juge sans être gradué, devrait être poursuivi au parlement de Paris, et être puni plus grièvement qu'à la cour des aides : c'est, Dieu merci, un des parens de mon neveu d'*Ornoi*, le conseiller, à qui l'on doit la flétrissure de ce coquin.

On vient de m'envoyer le mémoire de M. de *Calonne* ; il est en effet approuvé par le roi : ainsi M. de *Calonne* est justifié dans tout ce qui regarde son ministère. Le public n'est juge que des procédés qui sont fort différens des procédures.

Je vous avoue que j'ai une extrême curiosité de savoir ce qui se passe à Bedlam, et de lire la lettre de cet archi-fou, qui se plaint si amèrement de l'outrage qu'on lui a fait, en lui procurant une pension : c'est un petit singe fort bon à enchaîner et à montrer à la foire pour un schelling.

Il y a un commentaire sur le petit livre de *Beccaria*, dont on dit beaucoup de bien ; il est fait par un jeune avocat de Besançon ; dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. On dit qu'il

entre surtout dans quelques détails de la jurisprudence française, et qu'il rapporte beaucoup d'aventures tragiques; celle des *Sirven* m'occupe uniquement. Je vous ai mandé l'excès des bontés de M. le duc de *Choiseul*, et combien je compte sur sa protection. 1766.

Je connaissais déjà le projet de la traduction de *Lucien*, et j'avais lu le plus beau de ses *Dialogues*. Ce *Lucien*-là valait mieux que *Fontenelle*. J'ai une très-grande idée du traducteur.

Ah, mon cher ami, que je serais heureux de me trouver entre *Tonpla* et vous! *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XXV.

### A M. DE LA HARPE.

17 de septembre.

Mon cher confrère et mon cher enfant, je vous remercie bien tard, mais j'ai été malade. J'ai pris les eaux, et pendant ce temps-là on n'écrit point. Vous savez aussi peut-être combien j'ai été affligé d'une aventure dont vous avez entendu parler à Ornoi; vous n'ignorez pas tous les bruits qui ont couru; je suis sûr enfin que vous me pardonnerez mon silence:

1766. comptez que je n'en ai pas moins été ſenſible à vos ſuccès et à vôtre gloire. Je ſuis perſuadé que vous avez achevé actuellement votre tragédie, car vous travaillez avec la facilité du génie. Je ne ſais ſi vous aurez des acteurs : je ne ſuis sûr que de vos beaux vers. Votre ami M. de *Champfort* m'a envoyé ſa pièce académique. Vous avez un frère en lui, vous êtes l'aîné ; mais ce cadet me paraît fort aimable, et très-digne de votre amitié. Votre union fait également honneur aux vainqueurs et aux vaincus. Je voudrais vous tenir l'un et l'autre dans ma retraite. Je vois que vous n'y viendrez que quand les beaux jours ſeront paſſés, mais vous ferez les beaux jours. Vous me trouverez peut-être vieilli et triſte ; vous me rajeunirez et vous m'égayerez.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

*V.*

## LETTRE XXVI. 1766.

## A M. DAMILAVILLE.

19 de ſeptembre.

Tout ce qui eſt à Ferney, mon cher frère, doit vous être très-obligé de la lettre pathétique et convaincante que vous nous avez envoyée. Nous penſons tous qu'il n'y a d'autre parti à prendre, après une pareille lettre, que de demander pardon à celui qui l'a écrite. Mais j'avais propoſé aux juges de *Calas* de s'immortaliſer en demandant pardon aux *Calas*, la bourſe à la main : ils ne l'ont pas fait.

Je vous ai déjà parlé de la bonté de M. le duc de *Choiſeul* et de la nobleſſe de ſon ame : je vous ai dit avec quel zèle il daigne demander M. *Chardon* pour rapporteur des *Sirven* ; il ſera notre juge, comme il l'a été des *Calas*, ſoyez très-sûr qu'il met ſa gloire à être juſte et bienfeſant.

Votre atteſtation, mon cher frère, celle de M. *Marin*, celle de M. *Deodati*, me ſont d'une néceſſité abſolue. M. le prince de *Soubiſe* a un bibliothécaire qui ramaſſe toutes les pièces curieuſes imprimées en Hollande : ce malheureux recueil de mes prétendues lettres ſera ſans doute dans ſa bibliothéque, s'il n'y eſt déjà.

1766. M. le prince de *Soubise* le verra, et l'a peut-être vu : un homme de cet état n'a pas le temps d'examiner, de confronter; il verra les justes éloges que je lui ai donnés tournés en infames satires ; il se trouvera outragé, et le contre-coup en retombera infailliblement sur moi.

Ce n'est point *Blin de Sainmore* qui est l'éditeur de ce libelle; c'est certainement celui qui a fait imprimer mes *Lettres secrètes*.

Les trois lettres sur le gouvernement en général, imprimées au-devant du recueil, sont d'un style dur, cynique, et plus insolent que vigoureux, affecté depuis peu par de petits imitateurs. Ce n'est point là le style de *Blin de Sainmore*. On a accusé *Robinet* ; je ne l'accuse ni ne l'accuserai : je me contenterai de réprimer la calomnie dans les journaux étrangers. Cette démarche est d'autant plus nécessaire que le livre est répandu par-tout, hors à Paris. Il est heureux du moins de pouvoir détruire si aisément la calomnie.

Les protestans se plaignent beaucoup de notre ami M. de *Beaumont*, qui réclame en sa faveur les lois rigoureuses sur les protestans, contre lesquelles il semble s'être élevé dans l'affaire des *Calas*. J'aurais voulu qu'il eût insisté davantage sur la lésion dont il se plaint justement, et qu'il eût fait adroitement sentir

combien il en coûtait à son cœur d'invoquer des lois si cruelles. J'ai peur que son factum pour lui-même ne nuise à son factum pour les *Sirven*, et ne refroidisse beaucoup ; mais enfin tout mon désir est qu'il réussisse dans les deux affaires auxquelles je prends un égal intérêt. 1766.

Je ne sais comment vous êtes avec *Thiriot ;* je ne sais où il demeure : je crois qu'il passe sa vie, comme moi, à être malade et à faire des remèdes. Cela le rend un peu inégal dans les devoirs de l'amitié ; mais il faut user d'indulgence envers les faibles. Je vous prie de lui faire passer ce petit billet.

Vous aurez incessamment quelque chose ; mais vous savez combien il est dangereux d'envoyer par les postes étrangères, des brochures d'Hollande. Nous recevons des livres de France, mais nous n'en envoyons pas. Tous les paquets qui contiennent des imprimés étrangers sont saisis, et vous savez qu'on fait très-bien, attendu l'extrême impertinence des presses bataves.

J'ai chez moi M. de *la Borde* qui met Pandore en musique ; je suis étonné de son talent. Nous nous attendions, madame *Denis* et moi, à de la musique de cour, et nous avons trouvé des morceaux dignes de *Rameau*. Tout cela n'empêche pas que je n'aye *Belleval* et *Broutel* extrêmement sur le cœur.

1766. Consolons-nous, mon cher frère, dans l'amour de la raison et de la vertu ; comptez que l'une et l'autre font de grands progrès. Saluez, de ma part, nos frères *Barnabé*, *Thaddée* et *Thimothée*. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de feptembre.

MES divins anges, je vous avouerai longtemps que j'ai été pénétré de l'aventure que vous favez. Le jugement flétriffant porté unanimement contre ce monftre de *Broutel* a été une goutte de baume fur une profonde bleffure. J'étais dans une fi horrible mélancolie que, pour me guérir, j'ai fait venir toute la troupe des comédiens de Genève, au nombre de quarante-neuf, en comptant les violons. J'ai vu ce que je n'avais jamais vu, des opéra comiques : j'en ai eu quatre. Il y a une actrice très-fupérieure, à mon gré, à mademoifelle *Dangeville*; mais ce n'eft pas en beauté ; elle eft pourtant très-bien fur le théâtre. Elle a, pardeffus mademoifelle *Dangeville*, le talent d'être auffi comique en chantant qu'en parlant. Il y

a deux acteurs excellens ; mais rien pour le tragique ni pour le haut comique, en aucun lieu du monde. Cela prouve évidemment que le cothurne est à tous les diables, et que la nation est entièrement tournée aux tracasseries parlementaires, aux horreurs abbevilliennes, et à la farce. J'ai vu jouer aussi Henri IV : vous croyez bien que cela n'a pas déplu à l'auteur de la Henriade. 1766.

J'ai reçu une lettre charmante de M. le duc de *Choiseul* ; en vérité, c'est une belle ame. Lui et M. le duc de *Praslin* sont de l'ancienne chevalerie ; mais je doute que M. *Pasquier* en soit.

Le petit Commentaire sur les délits et les peines, d'un avocat de Besançon, réussit beaucoup dans la province et chez l'étranger.

Il y a dans le parlement de Besançon un procureur général qui est un bœuf : le parlement lui fait souvent l'affront de nommer le greffier en chef, pour faire les fonctions de procureur général, dans les affaires difficiles. Ce bœuf alla mugir, ces jours passés, chez un libraire qui vendait ce que les sots appellent de mauvais livres ; il le fit mettre en prison, et requit qu'on le fît pendre, en vertu de la belle loi émanée en 1756 ; car les Velches ont aussi quelquefois des lois. Le parlement, d'une voix unanime, renvoya le libraire

1766. abſous, et le bœuf, en mugiſſant, dit au libraire : *Mon ami, ce ſont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

Voilà de beaux exemples. O Velches! profitez. Mais cependant je n'ai point encore le factum pour les *Sirven*; mes anges l'ont-ils vu? Je crois que je me conſolerais de tout, ſi je gagnais ce procès : non, je ne me conſolerais point, le monde eſt trop méchant.

*Jean-Jacques Rouſſeau* eſt un étonnant fou.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Borde*, qui met en muſique le péché originel, ſous le nom de Pandore. Le bon de l'affaire, c'eſt que monſieur le dauphin lui avait propoſé cet opéra, quelques mois avant ſa mort.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

*N. B.* Je viens d'entendre des morceaux de Pandore; je vous aſſure qu'il y en a d'excellens.

LETTRE

## LETTRE XXVIII.

1766.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

19 de septembre.

J'AI reçu, Monsieur, la traduction de l'Exorde des *lois de Zaleucus*, l'un des plus anciens et des plus grands législateurs de la Gréce. C'est un précieux monument de l'antiquité : il sert à prouver que nos premiers maîtres ont toujours reconnu un DIEU suprême qui lit dans le cœur des hommes, et qui juge nos actions et nos pensées. Il n'y a que la malheureuse secte d'Epicure qui ait jamais combattu une opinion si raisonnable et si utile au genre-humain : la piété et la vertu sont de tous les temps. Vous me mandez que vous avez trouvé des barbares, indignes de la société des honnêtes gens, qui se sont élevés contre ce fragment si respectable. Il est triste que, dans notre nation, il y ait des gens si absurdes : c'est le fruit de l'ignorance où l'on vit dans la plupart des provinces, et de la misérable éducation qu'on y a reçue jusqu'à présent. La rouille de l'ancienne barbarie subsiste encore. On trouve cent chasseurs, cent tracassiers, cent ivrognes, pour un homme

1766. qui lit ; c'eſt en quoi les Anglais, et même les Allemands, l'emportent prodigieuſement ſur nous.

J'ai vu ces jours paſſés M. *Bourſier* qui m'a dit qu'il avait fait quelques commiſſions pour vous ; il ne m'a pas dit ce que c'était : tout ce que je ſais, c'eſt qu'il vous eſt attaché comme moi. Soyez bien perſuadé, Monſieur, des tendres ſentimens de votre, &c.

## LETTRE XXIX.

### A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

20 de ſeptembre.

Je vous pardonne, mon cher Marquis, d'avoir oublié un vieillard malade et inutile, long-temps pénétré, dans ſa retraite, de l'affliction la plus profonde ; mais je ne vous pardonne pas de vous livrer au public qui cherche toujours une victime, et qui s'acharne impitoyablement ſur elle. On ne vous dit peut-être pas à quel point il enfonce le poignard dans les plaies qu'il a faites lui-même. Je vous prédis que vous ſerez malheureux ſi vous ne vous dérobez pas à l'envie et à la malignité ; et je vous répète que vous n'avez d'autre parti à prendre que de vivre avec un petit nombre d'amis dont vous ſoyez ſûr.

Vous vous plaignez de quelques tours 1766.
qu'on vous a joués ; j'aimerais mieux qu'on vous eût volé deux cents mille francs, que de vous voir déchirer par les harpies de la société, qui rempliſſent le monde. Il faut abſolument que vous ſachiez que cela a été pouſſé à un excès qui m'a fait une peine cruelle. On dit : Voilà comme ſont faits tous les petits philoſophes de nos jours : on clabaude à la cour, à la ville. Vous ſentez combien mon amitié pour vous en a ſouffert. Vous êtes fait pour mener une vie très-heureuſe, et vous vous obſtinez à gâter tout ce que la nature et la fortune ont fait en votre faveur.

Je vous dirai encore qu'il ne tient qu'à vous de faire tout oublier. Je vous demande en grâce que vous ſoyez heureux ; je ne veux pas qu'un beau diamant ſoit mal monté. Pardonnez ma franchiſe ; c'eſt mon cœur qui vous parle ; il ne vous déguiſe ni ſon affliction, ni ſes ſentimens pour vous, ni ſes craintes : je vous aime trop pour vous écrire autrement.

Madame *Denis* penſe abſolument de même : quiconque s'intéreſſera à vous, vous dira les mêmes choſes. Pardonnez encore une fois aux ſentimens qui m'attachent à vous.

1766. ## LETTRE XXX.

### A M. CHRISTIN.

22 de ſeptembre.

MON cher philoſophe, vous m'avez envoyé un ſingulier monument de la barbare imbécillité d'une certaine ſecte ; il n'y a qu'elle, dans l'univers entier, capable de pareilles horreurs. La plupart des hommes n'y font pas d'attention ; mais les ames ſenſibles ſont toujours touchées de ce qui effleure à peine les autres.

On a brûlé à Berne l'*Hiſtoire de l'Egliſe*, qu'on attribue à un certain prince : cela pourra avoir des ſuites ſérieuſes.

Je vous prie, mon cher ami, de bien recommander à M. de *G*... de ne me jamais nommer, et de ne parler de moi que comme d'un agricole qui aime la vertu et la vérité autant que la campagne. Vous ſavez que, dans un temps de perſécution, il faut oppoſer la diſcrétion à la méchanceté des hommes. J'ai fait mon compliment à M. *le Riche* qui eſt le *Beaumont* de la Franche-Comté et le protecteur de l'innocence (*). Faites mes tendres

(*) Voyez les lettres à M. *le Riche*.

complimens, je vous prie, à M. de *G*..., et revenez voir vos amis, le plutôt que vous pourrez. 1766.

## LETTRE XXXI.

### A M. ***.

A Ferney, le 22 de septembre.

Je suis très-éloigné de penser, Monsieur, que vous ayez la moindre part à l'édition de mes prétendues *Lettres* données au public par un faussaire calomniateur qui, pour gagner quelque argent, falsifie ce que j'ai écrit, et m'expose au juste ressentiment des personnes les plus respectables du royaume, en substituant des satires infames aux éloges que je leur avais donnés.

Les notes dont on a chargé ces *Lettres* sont encore plus diffamatoires que le texte: vous y êtes loué, et cela est triste. L'éditeur sait en sa conscience qu'aucune de ces lettres n'a été écrite comme il les a imprimées. Si par hasard vous le connaissiez, il serait digne de votre probité de lui remontrer son crime, et de l'engager à se rétracter. On fait de la littérature un bien indigne usage: imprimer ainsi les

1766. lettres d'autrui, c'eſt être à la fois voleur et fauſſaire.

Comme ces *Lettres* courent l'Europe, je ſerai forcé de me juſtifier. Je n'ai jamais répondu aux critiques, mais j'ai toujours confondu la calomnie. Vous m'avez toujours prévenu par des témoignages d'eſtime et d'amitié; j'y ai répondu avec les mêmes ſentimens. Je ne demande ici que ce que l'humanité exige; votre mérite vous fait un devoir de venger l'honneur des belles-lettres.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentimens que j'ai toujours eus pour vous, votre, &c.

## LETTRE XXXII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 24 de ſeptembre.

Ennuyez-vous ſouvent, Madame; car alors vous m'écrirez. Vous me demandez ce que je fais; j'embellis ma retraite, je meuble de jolis appartemens où je voudrais vous recevoir, j'entreprends un nouveau procès dans le goût

de celui des *Calas*, et je n'ai pas pu m'en dispenser, parce qu'un père, une mère et deux filles, remplis de vertu et condamnés au dernier supplice, se sont réfugiés à ma porte, dans les larmes et dans le désespoir. 1766.

C'est une des petites aventures dignes du meilleur des mondes possibles. Je vous demande en grâce de vous faire lire le mémoire que M. de *Beaumont* a fait pour cette famille aussi respectable qu'infortunée. Il sera bientôt imprimé. Je prie M. le président *Hénault* de le lire attentivement.

Vos suffrages serviront beaucoup à déterminer celui du public, et le public influera sur le conseil du roi. La belle ame de monsieur le duc de *Choiseul* nous protége; je ne connais point de cœur plus généreux et plus noble que le sien ; car, quoi qu'en dise *Jean-Jacques*, nous avons de très-honnêtes ministres. J'aimerais mieux assurément être jugé par le prince de *Soubise*, et par M. le duc de *Praslin*, que par le parlement de Toulouse.

Il faudrait, Madame, que je fusse aussi fou que l'ami *Jean-Jacques* pour aller à Vésel. Voici le fait : Le roi de Prusse m'ayant envoyé cent écus d'aumône pour cette malheureuse famille des *Sirven*, et m'ayant mandé qu'il leur offrait un asile à Vésel ou à Clèves, je le remerciai comme je le devais ; je lui dis que

1766. j'aurais voulu lui présenter moi-même ces pauvres gens auxquels il promettait sa protection. Il lut ma lettre devant un fils de M. *Tronchin*, qui est secrétaire de l'envoyé d'Angleterre à Berlin. Le petit *Tronchin*, qui ne pense pas que j'ai soixante et treize ans, et que je ne peux sortir de chez moi, crut entendre que j'irais trouver le roi de Prusse; il le manda à son père; ce père l'a dit à Paris; les gazetiers en ont beaucoup raisonné; *et voilà comme on écrit l'histoire: puis fiez-vous à messieurs les savans!*

Il faut que je vous dise, pour vous amuser, que le roi de Prusse m'a mandé qu'on avait rebâti huit mille maisons en Silésie. La réponse est bien naturelle: » Sire, on les avait donc » détruites; il y avait donc huit mille familles » désespérées. Vous autres rois vous êtes de » plaisans philosophes! »

*Jean-Jacques* du moins ne fait de mal qu'à lui, car je ne crois pas qu'il ait pu m'en faire; et madame la maréchale de *Luxembourg* ne peut pas croire que j'aye jamais pu me joindre aux persécuteurs du *Vicaire savoyard*. *Jean-Jacques* ne le croit pas lui-même; mais il est comme *Chiantpot-la-perruque* qui disait que tout le monde lui en voulait.

Savez-vous que l'horrible aventure du chevalier de *la Barre* a été causée par le tendre

amour

amour? savez-vous qu'un vieux maraud d'Abbeville, nommé *B*..., amoureux de l'abbesse de V... et maltraité, comme de raison, a été le seul mobile de cette abominable catastrophe? Ma nièce de *Florian*, qui a l'honneur de vous connaître, et dont les terres sont auprès d'Abbeville, est bien instruite de toutes ces horreurs; elles font dresser les cheveux à la tête.

1766.

Savez-vous encore que feu monsieur le dauphin, qu'on ne peut assez regretter, lisait *Locke* dans sa dernière maladie? J'ai appris, avec bien de l'étonnement, qu'il savait toute la tragédie de Mahomet par cœur. Si ce siècle n'est pas celui des grands talens, il est celui des esprits cultivés.

Je crois que M. le président *Hénault* a été aussi enthousiasmé que moi de M. le prince de *Brunswick*. Il y a un roi de Pologne philosophe, qui se fait une grande réputation. Et que dirons-nous de mon impératrice de Russie?

Je m'aperçois que ma lettre est un éloge de têtes couronnées; mais, en vérité, ce n'est pas fadeur; car j'aime encore mieux leurs valets de chambre.

Il m'est venu un premier valet de chambre du roi, nommé M. de *la Borde*, qui fait de la musique, et à qui monsieur le dauphin avait conseillé de mettre en musique l'opéra de

1766. Pandore. C'eſt de tous les opéra, ſans exception, le plus ſuſceptible d'un grand fracas. Faites-vous lire les paroles qui ſont dans mes Oeuvres, et vous verrez s'il n'y a pas là bien du tapage.

Je croyais que M. de *la Borde* feſait de la muſique comme un premier valet de chambre en doit faire, de la petite muſique de cour et de ruelle; je l'ai fait exécuter: j'ai entendu des choſes dignes de *Rameau*. Ma nièce *Denis* en eſt tout auſſi étonnée que moi; et ſon jugement eſt bien plus important que le mien, car elle eſt excellente muſicienne.

Vous en ai-je aſſez conté, Madame ? vous ai-je aſſez ennuyée ? ſuis-je aſſez bavard ? Souffrez que je finiſſe en diſant que je vous aimerai juſqu'au dernier moment de ma vie, de tout mon cœur, avec le plus ſincère reſpect. *V.*

## LETTRE XXXIII.

1766.

## A M. DAMILAVILLE.

24 de feptembre.

Je vous remercie, mon cher ami, mon cher frère, de votre noble et philofophique déclaration fur l'infolence de ce fauffaire qui a fait imprimer fes fottifes fous mon nom. La canaille littéraire eft ce que je connais de plus abject dans le monde. L'auteur du Pauvre diable a raifon de dire qu'il fait plus de cas d'un ramoneur de cheminée, qui exerce un métier utile, que de tous ces petits écornifleurs du Parnaffe. Il eft bon de faire un petit ouvrage qu'on insèrera dans les journaux, et qui fervira de préfervatif contre plus d'une impofture.

Un beau préfervatif fera le factum de notre ami *Elie*. Vous ne m'avez point mandé fi vous l'aviez lu. J'ai bien à cœur que l'ouvrage foit parfait. Un factum, dans une telle affaire doit fe faire lire avec le même plaifir qu'une tragédie intéreffante et bien écrite. Il n'y a plus moyen de reculer fur M. *Chardon*; je crois que M. le duc de *Choifeul* trouverait fort mauvais qu'après lui avoir demandé ce

1766. rapporteur, on en demandât un autre; mais il faudra néceſſairement tâcher de captiver M. *le Noir* qui eſt, dit-on, le meilleur criminaliſte du royaume : ſa voix ſera d'un très-grand poids, et nous courons beaucoup de riſque, s'il ne prend pas notre parti.

Vous aurez inceſſamment toutes les choſes que vous me demandez, mon cher ami. Il y a un nouveau livre, comme vous ſavez, de feu M. *Boulanger*. Ce *Boulanger* pétriſſait une pâte que tous les eſtomacs ne peuvent pas digérer : il y a quelques endroits où la pâte eſt un peu aigre; mais, en général, ſon pain eſt ferme et nourriſſant. Ce M. *Boulanger*-là a bien fait de mourir, il y a quelques années, auſſi-bien que *la Métrie*, *du Marſais*, *Fréret*, *Bolingbroke* et tant d'autres. Leurs ouvrages m'ont fait relire les écrits philoſophiques de *Cicéron*; j'en ſuis enchanté plus que jamais. Si on les liſait, les hommes ſeraient plus honnêtes et plus ſages.

Je me flatte que le petit ballot eſt parti. Mes complimens à l'auteur voilé du dévoilé. Je l'embraſſe mille fois. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XXXIV. 1766.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

MON cher ange, je vous fupplie de préfenter mes tendres refpects à M. le duc de *Praflin*. Je fuis pénétré des fentimens de bonté dont il veut toujours m'honorer. Je lui fouhaite une fanté affermie; c'eft la feule chofe qui peut lui manquer, et c'eft celle fans laquelle il n'y a point de bonheur.

Il eft vrai que j'ai un beau fujet; mais c'eft une belle femme qui me tombe entre les mains, à l'âge de près de foixante et treize ans: je la donnerai à exploiter à quelque jeune homme. Je vous ai déjà dit que j'étais comme le chevalier *Comdom* qui s'eft fait une grande réputation pour avoir procuré du plaifir à la jeuneffe, quand il ne pouvait plus en avoir.

*La Harpe* et *Champfort* viennent chez moi à la fin de l'automne; ainfi vous aurez deux tragédies; de quoi diable avez-vous à vous plaindre?

Je ne hais pas abfolument les roués; je trouve qu'ils fe font lire, et qu'il n'y a pas

un feulmoment de langueur. Je trouve qu'elle
1766. eft fortement écrite, et je crois même qu'elle ferait plaifir au théâtre, fi mademoifelle *Clairon* jouait *Fulvie;* mademoifelle *le Couvreur*, *Julie;* *Baron*, *Augufte;* et *le Kain*, *Pompée*. Il n'eft pas mal d'ailleurs d'avoir une pièce dans ce goût, afin que tous les genres foient épuifés.

A l'égard des ouvrages philofophiques, tels que *Cicéron*, *Lucrèce*, *Sénèque*, *Epictète*, *Pline*, *Lucien* en fefaient contre les fuperftitions de leur temps, je ne me pique point d'imiter ces grands-hommes. Vous favez que je ne fais aucun ouvrage dans ce goût; je vis chez des Velches, et non pas chez les anciens Romains. Je fuis fur les frontières d'une nation qui fait par cœur Rofe et Colas, et qui ne lit point le *De naturâ Deorum*. La calomnie a beau m'imputer quelquefois des écrits pleins d'une fageffe hardie, qui n'eft pas celle des Velches, mais qui eft celle des *Montagne*, des *Charon*, des *la Motte-le-Vayier*, des *Bayle*, je défie qu'on me prouve jamais que j'aye la moindre part à ces témérités philofophiques. Il eft vrai que j'ai été indigné de certaines barbaries velches; mais je me fuis confolé en fongeant combien il y a de français aimables, à la tête defquels vous êtes, avec l'hôte chez qui vous logez. Il n'y a point de mois où l'on ne voye paraître en Hollande, tantôt un

excellent ouvrage de *Fréret*, tantôt un moins bon, mais pourtant assez bon, de *Boulanger*, 1766.
tantôt un autre éloquent et terrible de *Bolingbroke*. On a réimprimé le *Vicaire savoyard* dégagé du fatras d'*Emile*, avec quelques ouvrages du consul *Maillet*. Toute la jeunesse allemande apprend à lire dans ces ouvrages; ils deviennent le catéchisme universel, depuis Bade jusqu'à Moscou. Il n'y a pas à présent un prince allemand qui ne soit philosophe. Je n'ai assurément aucune part dans cette révolution qui s'est faite depuis quelques années dans l'esprit humain. Ce n'est pas ma faute si le siècle est éclairé, et si la raison a pénétré jusque dans des cavernes. J'achève paisiblement ma vie, sans sortir de chez moi; je bâtis un village, je défriche des terres incultes, et je suis seulement fâché que le blé vaille actuellement chez nous quarante francs le setier. J'ai bâti une église, et j'y entends la messe : je ne vois pas pourquoi on voudrait me faire martyr. On peut m'assassiner, mais on ne peut me condamner; et d'ailleurs quand on m'assassinerait à soixante et treize ans, j'aurais toujours probablement plus vécu que mes assassins, et j'aurais plus rendu de services aux hommes que maître *Pasquier*; mais j'espère que cela n'arrivera pas, et je vous réponds que j'y mettrai bon ordre. J'ai peu de temps à vivre,

1766. d'une manière ou d'autre ; je vivrai et je mourrai attaché à mon cher ange, avec mon culte ordinaire d'hyperdulie.

*P. S.* Que dites-vous de madame la comtesse de *Brionne* qui va des Pyrénées aux Alpes, comme on va de Versailles à Paris ? Elle voulait venir incognito ; je l'en défie. Est-ce qu'elle serait philosophe ?

## LETTRE XXXV.

### A M. DAMILAVILLE.

29 de septembre.

Vous semblez craindre, mon cher ami, par votre lettre du 23, que l'on ne fasse quelque difficulté sur le bel exorde que vous avez mis à votre certificat ; je ne vous en ai pas moins d'obligation, et je la sens dans le fond de mon cœur. Je compte faire imprimer ce certificat avec les autres que j'enverrai à tous les journaux ; je n'aurai pas de peine à confondre la calomnie. Il me semble que nous sommes dans le siècle des faussaires ; mais mon étonnement est que les faussaires soient si maladroits. Comment peut-on insérer, dans des lettres déjà publiques, des impostures si atroces

et ſi aiſées à découvrir ? Ce qui me fâche beaucoup, c'eſt que ces lettres ſe vendent à Genève. Madame la comteſſe de *Brionne*, qui daigne venir à Ferney, ne ſera-t-elle pas bien régalée de ce beau libelle ? elle y trouvera ſa maiſon outragée. 1766.

Je ne ſais où prendre ce M. *Deodati* qui me doit un témoignage authentique de la vérité : c'eſt à lui qu'eſt écrite la lettre ſi indignement falſifiée. Je n'ai point reçu de réponſe à la lettre que je lui ai écrite ; il faut, ou qu'il ne ſoit point à Paris, ou qu'il ſoit malade, ou qu'il ne ſache pas remplir les premiers devoirs de la ſociété. Je connais votre cœur, mon cher ami ; vous mettrez de l'empreſſement à trouver ce *Deodati*, et à lui faire remplir ſon devoir. Voilà une fort ſotte affaire ; mais la plupart des affaires de ce monde ſont fort ſottes : on eſt bien heureux quand l'atrocité ne ſe joint pas à la ſottiſe.

Vous ſavez ſans doute que le ſieur *Saucourt*, juge d'Abbeville, n'a pas voulu juger les autres accuſés, et l'on croit qu'il ſe démettra de ſa place : c'eſt ainſi qu'on ſe repent après que le mal eſt fait.

J'attends votre paquet dans lequel j'eſpère trouver des conſolations. Si M. *Boulanger*, auteur du bel article *Vingtième*, vivait encore, il ſerait bien étonné que le blé coûte quarante

francs le ſetier, et qu'on n'y met point ordre.
1766. Tout va comme il plaît à DIEU.

Adieu, mon cher ami; je ſuis bien malade. Je vous répète que je ſerai très-fâché de mourir ſans avoir vu *Platon*, et ſurtout ſans vous avoir revu avec lui. Je vous embraſſe de toutes les forces qui me reſtent. *Ecr. l'inf.*

Voulez-vous bien envoyer cette lettre au libraire *Lacombe?* Il y a auſſi une lettre à lui adreſſée dans ce maudit recueil, et *Lacombe* ſera ſans doute plus honnête que *Deodati.*

## LETTRE XXXVI.

### A M. VERNES, *à Séligny.*

Septembre.

VOICI, Monſieur, où en eſt l'affaire de cette malheureuſe et innocente famille des *Sirven*. Il a fallu deux années de ſoins et de peines réitérées pour raſſembler en Languedoc les pièces juſtificatives. Nous les avons enfin arrachées. Le mémoire de M. de *Beaumont* eſt déjà ſigné par pluſieurs avocats; nous avons déjà demandé un rapporteur; M. le duc de *Choiſeul* nous protége; il m'écrit ces propres mots de ſa main, dans la dernière lettre dont

il m'honore : *Le jugement des Calas est un effet de la faiblesse humaine, et n'a fait souffrir qu'une famille ; mais la dragonade de M. de Louvois a fait le malheur du siècle.* 1766.

Avouez, monsieur le curé huguenot, que M. le duc de *Choiseul* est une belle ame, et que ces paroles doivent être gravées en lettres d'or. Pour celles de *Vernet*, si on peut les écrire, ce n'est qu'avec la matière dont *Ezéchiel* fesait son déjeûné. Quant à *J. J.*, il suffit de vous dire qu'il y avait autrefois à Paris un pauvre homme nommé *Chiantpot-la-perruque*, qui se plaignait que la cour et la ville étaient liguées contre lui.

Vous devriez bien abandonner vos ouailles quelques momens, pour venir converser dans un château où il n'y a pas une ouaille.

## LETTRE XXXVII.

### A M. DAMILAVILLE.

Premier d'octobre.

Je vous envoie, mon cher ami, cette lettre ouverte pour M. de *Beaumont*, que je vous supplie de lire.

Il s'est chargé de trois affaires fort équivoques, qui feront grand tort à la cause des

1766. *Sirven.* Il y a un parti violent contre lui : on a furtout prévenu les deux *Tronchin.* On s'irrite de le voir invoquer une loi cruelle contre les proteftans mêmes qu'il a défendus ; on dit que fa femme, étant née proteftante, devait réclamer cette loi moins qu'une autre. On prétend que l'acquéreur de la terre de Canon eft de bonne foi, et que les terres en Normandie ne fe vendent jamais plus que le denier vingt. On affure que le brevet obtenu par l'acquéreur le met à l'abri de toutes recherches, et que la même faveur qui lui a fait obtenir fon brevet, lui fera gagner fa caufe.

Je vous confie mes alarmes. L'odieux qu'on jette fur cette affaire nuira beaucoup à celle des *Sirven*, je le vois évidemment : mais plus nous attendrons, plus nous trouverons le public refroidi ; et d'ailleurs les démarches que j'ai faites exigent abfolument que le mémoire foit imprimé fans délai. Si M. de *Beaumont* eft à la campagne, il n'a d'autre parti à prendre que de vous confier le mémoire que vous ferez imprimer par *Merlin.*

J'ai enfin reçu le certificat de M. *Deodati ;* j'aurai celui de *Lacombe* par le premier ordinaire. Il eft effentiel de confondre la calomnie ; en brifant une de fes flèches, on brife toutes les autres. Il paraît tous les jours des livres qu'on ne manque pas de m'imputer. Il faudrait que

je reſſemblaſſe à *Eſdras*, et que je dictaſſe jour
et nuit pour faire la dixième partie des écrits 1766.
dont l'impoſture me charge. On pourſuit avec acharnement ma vieilleſſe ; on empoiſonne mes derniers jours. Je n'ai d'autre reſſource que dans la vérité ; il faut qu'elle paraiſſe du moins aux yeux des miniſtres ; ils jugeront de toutes ces calomnies par celles de l'éditeur de mes prétendues *Lettres*. C'eſt un ſervice qu'il m'aura rendu, et qui pourra ſervir de bouclier contre les traits dont on accable les pauvres philoſophes.

On a annoncé le livre de *Fréret* dans la gazette d'Avignon (*). On y dit, à la vérité, que le livre eſt dangereux, mais qu'il y a beaucoup de modération et de profondeur.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe auſſi tendrement que je vous regrette.

Je vous demande en grâce de m'envoyer, par la première poſte, le factum de M. de *la Roque* contre M. de *Beaumont* ; car je veux abſolument juger ce procès au tribunal de ma conſcience.

(*) *L'Examen des apologiſtes de la religion chrétienne.*

1766. LETTRE XXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

VRAIMENT, mes adorables anges, je ne ſuis pas étonné que le prophète *Elie de Beaumont* ne vous ait pas envoyé ſon mémoire pour les *Sirven*; la raiſon en eſt bien claire, c'eſt que ce mémoire n'eſt pas encore fait. Il m'avait mandé, il y a près de deux mois, qu'il l'avait remis entre les mains de pluſieurs avocats pour le ſigner, et M. *Damilaville* lui avait déjà donné quelque argent de ma part; je croyais même déjà l'ouvrage imprimé, je me hâtais de demander un rapporteur, je ſollicitais votre protection et celle de vos amis; mais enfin il s'eſt trouvé que *Beaumont* avait pris le futur pour le paſſé. Je vois qu'il a été un peu déſorienté par deux cauſes malheureuſes qu'il a perdues coup ſur coup. Il ne faudrait pas que le défenſeur des *Calas* ſe chargeât jamais d'une cauſe équivoque : celle des *Sirven* lui aurait fait un honneur infini.

Il a encore, comme vous ſavez, un procès très-intéreſſant au nom de ſa femme; mais je

tremble encore pour ce procès-là. Il a le malheur d'y réclamer les lois rigoureuses contre les protestans, lois dont il avait tant fait sentir la dureté, non-seulement dans l'affaire des *Calas*, mais dans une autre encore que je lui avais confiée. Cette funeste coutume des avocats, de soutenir ainsi le pour et le contre, pourra lui faire grand tort, et en fera surement à la cause des *Sirven* : cependant l'affaire est entamée, il la faut suivre. J'ai obtenu pour cette malheureuse famille *Sirven* la protection de plusieurs princes étrangers, je leur ai écrit que le factum était prêt; s'il ne paraît pas, ils seront en droit de croire que je les ai trompés. Je ne me rebute point, mais je suis fort affligé. 1766.

Je ne le suis pas moins que vous n'ayez pas reçu le Commentaire sur les délits et les peines, par un avocat de Besançon. Je sais bien que M. *Janel* a des ordres positifs de ne laisser passer aucune brochure suspecte par la voie de la poste; mais cette brochure est très-sage, elle me paraît instructive; il n'y a aucun mot qui puisse choquer le gouvernement de France, ni aucun gouvernement. Je reçois tous les jours, par la poste, tous les imprimés qui paraissent; on les laisse tous arriver sans aucune difficulté. Je ne vois pas pourquoi l'on défendrait le transport des pensées de province à

1766. Paris, tandis qu'on permet l'exportation de Paris en province.

Je suis encore plus surpris qu'on n'ait pas respecté l'enveloppe de M. de *Courteille*, et que l'on prive un conseiller d'Etat d'un écrit sur la jurisprudence. Vous recevrez cet écrit par quelque autre voie, et vous jugerez si on doit le traiter avec tant de rigueur.

Vous n'ignorez pas qu'on a fait en Hollande deux éditions de quelques-unes de mes lettres qu'on a cruellement falsifiées, et auxquelles on a joint des notes d'une insolence punissable contre les personnes du royaume les plus respectables. On m'a conseillé de m'adresser à un nommé M. *du Clairon* qui est, dit-on, actuellement commissaire de la marine, ou consul à Amsterdam : il est auteur d'une tragédie de Cromwel, qu'il a dédiée à M. le duc de *Praslin*. Je ne veux pas croire qu'il soit trop instruit du mystère de cette abominable édition ; mais je crois qu'il peut aisément se procurer des lumières sur l'éditeur.

M. le prince de *Soubise* et plusieurs autres personnes d'une grande distinction sont très-outragés dans ces *Lettres*. Il est nécessaire que je mette au moins dans les journaux un avertissement qui démontre et qui confonde la calomnie. Heureusement les preuves sont nettes et claires ; j'ai en main les certificats de ceux

à

à qui j'avais écrit ces lettres qu'un faussaire a défigurées. J'espère que M. *du Clairon*, qui est sur les lieux, voudra bien me donner des éclaircissemens sur cette manœuvre infame. Je lui écris qu'ayant, comme lui, M. le duc de *Praslin* pour protecteur, j'ai quelque droit d'espérer ses bons offices, dans cette conjoncture, à l'abri d'une telle protection; que le livre est imprimé par *Michel Rey* imprimeur de *Jean-Jacques Rousseau*, à Amsterdam; que *Jean-Jacques* y est loué, et les hommes les plus respectables chargés d'outrages; que je le supplie de vouloir bien me donner, sur cette œuvre d'iniquité, les notions qu'il pourra acquérir, et que tous les honnêtes gens lui en auront obligation. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* permettra la liberté que je prends de dire un mot dans cette lettre de mon attachement pour lui, et de la protection dont il m'honore.

1766.

1766.

## LETTRE XXXIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Ferney, 8 d'octobre.

Il n'y a point aſſurément de façon de piſſer plus noble que celle de mon héros, et le cardinal de *Tençin*, chez qui vous piſsâtes, n'aurait pas eu votre généroſité. Votre jeune homme eſt arrivé dans mon couvent; je l'y ai fait moine ſur le champ; il aura des livres à ſa diſpoſition. J'ai un ex-jéſuite qui a profeſſé vingt années, et qui pourra lui donner de bons conſeils ſur ſes études, et diriger ſa conduite. J'ai le bonheur d'avoir une eſpèce de ſecrétaire qui a beaucoup de mérite, et avec lequel il paſſera ſon temps agréablement. Toute notre maiſon vit dans une union parfaite; il ne tiendra qu'à lui d'y être auſſi conſolé qu'on peut l'être, quand on n'a pas le bonheur de vous faire ſa cour. Il m'a paru vif, mais bon enfant; j'en aurai tous les ſoins que je dois à un jeune homme que vous protégez, et que vous daignez me recommander. S'il ſe tourne au bien, il n'aura d'obligation qu'à vos extrêmes bontés du bonheur de ſa vie. C'eſt un enfant que le haſard vous a

donné ; vous l'avez élevé et corrigé, et j'ef- 1766.
père que vos bienfaits auront formé fon cœur.

J'abufe de votre générofité, Monfeigneur. Puifqu'elle ne fe dément point pour cet enfant, daignera-t-elle l'employer pour une famille entière du pays que vous avez gouverné ? J'ai déjà pris la liberté d'implorer vos bontés pour les d'*Efpinas*, gens de très-bon lieu, nés avec du bien, appartenans aux plus honnêtes gens du pays, et réduits à l'état le plus cruel, après vingt-trois ans de galères, pour avoir donné à fouper à un prédicant. Si on ne leur rend pas leur bien, il vaudrait mieux les remettre aux galères.

Vous pouvez avoir égaré le Mémoire (*) que j'avais eu l'honneur de vous envoyer ; fouffrez que je vous en préfente un fecond. Vous me

(*) *Affaires des religionnaires. Vivarais ; intendance de Languedoc.*

*Jean-Pierre Efpinas*, d'une honnête famille de Château-Neuf, paroiffe de Saint-Félix, près de Vernous en Vivarais, ayant été vingt-trois ans aux galères pour avoir donné à fouper et à coucher dans fa maifon à un miniftre de la religion prétendue réformée, et ayant obtenu fa délivrance par brevet du 23 de janvier 1763, fe trouvant chargé d'une femme mourante et de trois enfans réduits à la mendicité, remontre très-humblement à fa Majefté que fon bien ayant été confifqué pendant vingt-fix ans, à condition que la troifième partie en ferait diftraite pour l'entretien de fes enfans, jamais lefdits enfans n'ont joui de cette grâce. Il conjure fa Majefté de daigner lui accorder la poffeffion de fon patrimoine pour foulager fa vieilleffe et fa famille.

1766. demanderez de quoi je me mêle de solliciter toujours pour des huguenots ; c'est que je vois tous les jours ces infortunés, c'est que je vois des familles dispersées et sans pain, c'est que cent personnes viennent crier et pleurer chez moi, et qu'il est impossible de n'en être pas ému.

On dit que vous allez chercher à Vienne une future reine. Vous ressemblez en tout au duc de *Bellegarde*, à cela près qu'il ne prenait point d'îles, et qu'il n'imposait pas des lois aux Anglais.

Agréez mon respect et mon attachement qui ne finiront qu'avec ma vie. *V.*

## LETTRE XL.

## A M. DAMILAVILLE.

15 d'octobre.

Mon cher ami, j'ai lu le factum de monsieur *Hume* ; cela n'est écrit ni du style de *Cicéron*, ni de celui d'*Addisson*. Il prouve que *Jean-Jacques* est un maître fou, et un ingrat pétri d'un sot orgueil ; mais je ne crois pas que ces vérités méritent d'être publiées ; il faut que les choses soient, ou bien plaisantes, ou bien intéressantes, pour que la presse s'en mêle. Je vous répéterai toujours qu'il est

bien triſte pour la raiſon que *Rouſſeau* ſoit fou ; mais enfin *Abadie* l'a été auſſi. Il faut que chaque parti ait ſon fou, comme autrefois chaque parti avait ſon chanſonnier. 1766.

Je penſe que la publicité de cette querelle ne ſervirait qu'à faire tort à la philoſophie. J'aurais donné une partie de mon bien pour que *Rouſſeau* eût été un homme ſage ; mais cela n'eſt pas dans ſa nature ; il n'y a pas moyen de faire un aigle d'un papillon : c'eſt aſſez, ce me ſemble, que tous les gens de lettres lui rendent juſtice, et d'ailleurs ſa plus grande punition eſt d'être oublié.

Ne pourriez-vous pas, mon cher frère, écrire un petit mot à M. de *Beaumont*, à Launay, chez M. de *Cideville*, où je le crois encore, et réchauffer ſon zèle pour les *Sirven* ? S'il n'avait entrepris que cette affaire, il ſerait comblé de gloire, et toute l'Europe le bénirait. J'ai annoncé ſon factum à tous les princes d'Allemagne comme un chef-d'œuvre, il y a près d'un an ; le factum n'a point paru ; on commence à croire que je me ſuis avancé mal à propos, et l'on doute de la réalité des faits que j'ai allégués. Eſt-il poſſible qu'il ſoit ſi difficile de faire du bien ? Aidez-moi, mon cher ami, et cela deviendra facile.

M. *Bourſier* attend le mémoire de M. *Tonpla*, qui probablement arrivera par le coche. Le

1766. protecteur eſt toujours bien diſpoſé ; il m'écrit ſouvent pour l'établiſſement projeté ; mais je vois bien que M. *Bourſier* manquera d'ouvriers. Il eſt vieux et infirme, comme moi ; il aurait beſoin de quelqu'un qui ſe mît à la tête de cette affaire.

Il y a un château tout prêt, avec liberté et protection ; eſt-il poſſible qu'on ne trouve perſonne pour jouir d'une pareille offre ? Je vois que la plupart des affaires de ce monde reſſemblent au conſeil des rats.

J'ai deux perſonnes à encourager, *Bourſier* et *Sirven* ; l'un et l'autre ſe déſeſpèrent.

J'ai beaucoup d'obligation à M. *Marin*, pour une affaire moins conſidérable. On a imprimé un *Recueil* de mes lettres à Avignon, ſous le nom de Lauſane ; on dit que ces lettres ſont auſſi altérées et auſſi indignement falſifiées que celles qui ont été imprimées à Amſterdam. M. *Marin* a donné ſes ſoins pour que cette rapſodie n'entrât point dans Paris ; il en échappera pourtant toujours quelques exemplaires. Que voulez-vous ? c'eſt un tribut qu'il faut que je paye à une malheureuſe célébrité qu'il ferait bien doux de changer contre une obſcurité tranquille. Si je pouvais me faire un ſort ſelon mon déſir, je voudrais me cacher, avec vous et quelques-uns de vos amis, dans un coin de ce monde ; c'eſt-là

mon roman, et mon malheur eſt que ce roman ne ſoit pas une hiſtoire. Il y a une vérité qui me conſole, c'eſt que je vous aime tendrement, et que vous m'aimez; avec cela on n'eſt pas ſi à plaindre. 1766.

Voici un billet pour frère *Protagoras*; je le recommande à vos bontés.

## LETTRE XLI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 d'octobre.

MES divins anges, ſi mon état continue, adieu les tragédies. J'ai été vivement ſecoué, et j'ai la mine d'aller trouver *Sophocle* avant de faire, comme lui, des tragédies à quatre-vingts ans. Cependant je me ſens un peu mieux quand je ſonge que ma petite *Durancy* eſt devenue une *Clairon*. J'eus très-grande opinion d'elle, lorſque je la vis débuter ſur des treteaux en Savoie, aux portes de Genève; et je vous prie, quand vous la verrez, de la faire ſouvenir de mes prophéties; mais je vous avoue que je ſuis étonné qu'elle ait pris *Pulchérie* pour ſe faire valoir; c'eſt reſſuſciter un mort après quatre-vingt-dix ans: Pulchérie

1766. eſt, à mon gré, un des plus mauvais ouvrages de *Corneille*. Je ſens bien qu'elle a voulu prendre un rôle tout neuf; mais, quand on prend un habit neuf, il ne faut pas le prendre de bure.

Nous venons de perdre un homme bien médiocre à l'académie françaiſe. On dit qu'il ſera remplacé par *Thomas* ; il aura beſoin de toute ſon éloquence pour faire l'éloge d'un homme ſi mince.

Ne pourrais-je pas vous envoyer le Commentaire ſur les délits et les peines, par la voie de M. *Marin*? l'enveloppe de M. de *Sartines* n'eſt-elle pas, dans ces cas-là, une ſauvegarde aſſurée? On ſuppoſe alors, avec raiſon, que ces livres envoyés au ſecrétaire de la librairie, lui ſont adreſſés pour ſavoir ſi on en permettra l'introduction en France. Je ferai ce que vous me preſcrirez. Je pourrais me ſervir de la voie de M. le chevalier de *Beauteville* ; mais je ne l'emploîrai qu'en cas que vous trouviez qu'il n'y a point d'inconvénient.

Le livre de *Fréret* fait beaucoup de bruit. Il en paraît tous les mois quelqu'un de cette eſpèce. Il y a des gens acharnés contre les préjugés : on ne leur fera pas lâcher priſe : chaque ſecte a ſes fanatiques. Je n'ai pas, Dieu merci, ce zèle emporté ; j'attends paiſiblement la mort entre mes montagnes, et je n'ai nulle envie de mourir martyr. Je ne veux

pas

pas non plus finir comme un citoyen de Genève, extrêmement riche, qui vient de ſe jeter dans le Rhône, parce qu'avec ſon argent il n'avait pu acheter la ſanté; je ſais ſouffrir, et je n'irai dans le Rhône qu'à la dernière extrémité. Je ſuis aſſez de l'avis de *Mécène* qui diſait qu'un malade devait ſe trouver heureux d'être en vie. 1766.

Portez-vous bien, mes adorables anges; il n'y a que cela de bon, parce que cela fait trouver tout bon.

Je voudrais bien ſavoir ce qu'on dit dans le public de la charlatanerie de *Jean-Jacques*; j'ai vu un *Thomas* ſur le Pont-neuf qui valait beaucoup mieux que lui, et dont on parlait moins. Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de *Chauvelin*, quand vous le verrez.

Recevez mon tendre reſpect.

1766.

# LETTRE XLII.

## A M. HUME.

Ferney, 24 d'octobre.

J'AI lû, Monsieur, les pièces du procès que vous avez eu à soutenir par-devant le public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de *Jean-Jacques* a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits; et c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfesance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le sieur *Rousseau* m'accuse de lui avoir écrit, en Angleterre, une lettre dans laquelle je me moque de lui (*). Il a accusé M. d'*Alembert* du même crime.

Quand nous serions coupables au fond de notre cœur, M. d'*Alembert* et moi, de cette énormité; je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la lettre dont il parle, et je vous jure que, si j'avais fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. *J. J. Rousseau*, je ne la désavouerais pas.

(*) La lettre au docteur *Pansophe*, imprimée à Londres, sous le nom de M. de *Voltaire*.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ſes ennemis et de ſes perſécuteurs. Intimement perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue, comme il le dit dans la lettre polie et décente de *Jean-Jacques Rouſſeau*, *citoyen de Genève*, *à Chriſtophe de Beaumont*, *archevêque de Paris*, il penſe que la moitié de l'univers eſt occupée à dreſſer cette ſtatue ſur ſon piédeſtal, et l'autre moitié à la renverſer. 1766.

Non-ſeulement il m'a cru iconoclaſte, mais il s'eſt imaginé que j'avais conſpiré contre lui avec le conſeil de Genève, pour faire décréter ſa propre perſonne de priſe de corps, et enſuite avec le conſeil de Berne pour le faire chaſſer de la Suiſſe.

Il a perſuadé ces belles choſes aux protecteurs qu'il avait alors à Paris, et il m'a fait paſſer dans leur eſprit pour un homme qui perſécutait en lui ſa ſageſſe et la modeſtie. Voici, Monſieur, comment je l'ai perſécuté.

Quand je ſus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, et que je préſumai qu'il pouvait rendre quelques ſervices à la philoſophie, je lui fis propoſer, par M. *Marc Chapuis* citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maiſon de campagne appelée l'*Hermitage*, que je venais d'acheter.

Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

1766. MONSIEUR,

„ Je ne vous aime point, vous corrompez „ ma république en donnant des ſpectacles „ dans votre château de Tourney, &c. „

Cette lettre, de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra et une comédie, n'était cependant pas datée des petites maiſons. Je n'y fis point de réponſe; comme vous le croyez bien, et je priai monſieur *Tronchin* le médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. *Tronchin* me répondit que, puiſqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théâtre à mon âge, il déſeſpérait de guérir *Jean-Jacques*. Nous reſtâmes l'un et l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le conſeil de Genève entreprit ſa cure, et donna une eſpèce d'ordre de s'aſſurer de lui pour le mettre dans les remèdes. *Jean-Jacques*, décrété à Paris et à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troiſième. Il conclut, avec ſa prudence ordinaire, que j'étais ſon ennemi mortel, puiſque je n'avais pas répondu à ſa lettre obligeante. Il ſuppoſa qu'une partie du conſeil génevois était venue dîner chez moi pour conjurer ſa perte, et que

la minute de son arrêt avait été écrite sur ma table, à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques-uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse que je fus obligé enfin d'écrire au conseil de Genève une lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que, s'il y avait un seul homme dans ce corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le sieur *Rousseau*, je consentais qu'on le regardât comme un scélérat et moi aussi, et que je détestais trop les persécuteurs pour l'être. 1766.

Le conseil me répondit, par un secrétaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement, ni indirectement, à la condamnation du sieur *Jean-Jacques*.

Les deux lettres sont dans les archives du conseil de Genève.

Cependant M. *Rousseau*, retiré dans les délicieuses vallées de Moutier-Travers, ou Motier-Travers, au comté de Neuchâtel, n'ayant pas eu, depuis un grand nombre d'années, le plaisir de communier sous les deux espèces, demanda instamment au prédicant de Moutier-Travers, homme d'un esprit fin et délicat, la consolation d'être admis à la sainte table; il lui dit que son intention était 1°. *de combattre l'Eglise romaine*; 2°. *de s'élever*

1766. *contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme;* 3°. *de foudroyer les nouveaux philosophes vains et présomptueux.* Il écrivit et signa cette déclaration, et elle est encore entre les mains de M. de *Montmolin*, prédicant de Moutier-Travers et de Boveresse.

Dès qu'il eut communié, il se sentit le cœur dilaté, il *s'attendrit jusqu'aux larmes*. Il le dit au moins dans sa lettre du 8 d'auguste 1765.

Il se brouilla bientôt avec le prédicant et les prêchés de Moutier-Travers et de Boveresse. Les petits garçons et les petites filles lui jetèrent des pierres; il s'enfuit sur les terres de Berne; et ne voulant plus être lapidé, il supplia messieurs de Berne *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leurs châteaux, ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur semblerait bon de choisir.* Sa lettre est du 20 d'octobre 1765.

Depuis madame la comtesse de *Pimbèche*, à qui l'on conseillait de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Messieurs de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux *Jean-Jacques* ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle, et que même j'avais tant de crédit

chez les prêtres, que je le fesais excommunier
par les chrétiens de Moutier-Travers et de 1766.
Boveresse.

Ne pensez pas que je plaisante, Monsieur. Il écrit, dans une lettre du 24 de juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa lettre du 23 de mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire, pendant quelque temps, cette folie à quelques personnes ; et la vérité est que, si au lieu de la prison qu'il demandait à messieurs de Berne, il avait voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet asile, où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes, bien persuadé qu'un homme dans son état mérite beaucoup plus de compassion que de colère.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite et de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la montagne.* Il se rend, dans la cinquième lettre, formellement délateur contre moi; cela n'est pas bien. Un homme qui a communié sous les deux espèces, un sage à qui on doit élever

1766. des ſtatues, ſemble dégrader un peu ſon caractère par une telle manœuvre ; il haſarde ſon ſalut et ſa réputation.

Auſſi la première choſe qu'ont fait meſſieurs les médiateurs de France, de Zurich et de Berne, a été de déclarer ſolennellement les *Lettres de la montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maiſon à *Jean-Jacques*, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en feſant le métier de délateur et d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conſervé ſon caractère de modeſtie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la médiation arrivât à Genève, ces propres mots :

MONSIEUR,

„ Si vous avez dit que je n'ai pas été ſecré-
„ taire d'ambaſſade à Veniſe, vous avez menti;
„ et ſi je n'ai pas été ſecrétaire d'ambaſſade,
„ et ſi je n'en ai pas eu les honneurs, c'eſt
„ moi qui ai menti. „

J'ignorais que M. *Jean-Jacques* eût été ſecrétaire d'ambaſſade ; je n'en avais jamais dit un ſeul mot, parce que je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangères, curieux et exact : ces gens-là ſont dangereux pour ceux qui citent au haſard. Il déterra les lettres originales, écrites de la main de *Jean-Jacques*, du 9 et du 13 d'auguſte 1743, à M. *du Theil*, premier commis des affaires étrangères, alors ſon protecteur. On y voit ces propres paroles : 1766.

„J'ai été deux ans le domeſtique de M. le „comte de *Montaigu* (ambaſſadeur à Veniſe).... „J'ai mangé ſon pain... ; il m'a chaſſé hon- „teuſement de ſa maiſon... ; il m'a menacé „de me faire jeter par la fenêtre..., et de pis, „ſi je reſtais plus long-temps dans Veniſe..&c.„

Voilà un ſecrétaire d'ambaſſade aſſez peu reſpecté, et la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conſeille de faire graver au bas de ſa ſtatue les paroles de l'ambaſſadeur au ſecrétaire d'ambaſſade.

Vous voyez, Monſieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un maître, et que l'amitié eſt une faibleſſe dont un ſage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'hiſtoire de ſa vie ; elle a été trop utile au monde, et remplie de trop grands événemens pour qu'il ne rende pas à

1766. la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ces anecdotes, pour servir à l'éducation des princes qui voudront être menuisiers comme *Emile*.

A dire vrai, Monsieur, toutes ces petites misères ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle *Héloïse*, et de son faux germe, et de son doux ami, et des lettres de *Vernet* à un lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de *Jean-Jacques*, et son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable philosophie, et les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre et en Allemagne, n'en seront pas moins estimés.

Il y a des sottises et des querelles dans toutes les conditions de la vie. Quelques ex-jésuites ont fourni à des évêques des libelles diffamatoires sous le nom de *Mandemens*; les parlemens les ont fait brûler; cela s'est oublié au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'évêque de Rostou à être dégradé et enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a

deux puiſſances, la ſacerdotale et la royale. 1766.
L'impératrice a fait grâce du couvent à l'évêque de Roſtou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne et dans le reſte de l'Europe.

Les détails des guerres les plus ſanglantes périſſent avec les ſoldats qui en ont été les victimes. Les critiques même des pièces de théâtre nouvelles, et ſurtout leurs éloges, ſont enſevelis le lendemain dans le néant avec elles et avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du ſieur *Keiſer* qui ſe ſoient un peu ſoutenues.

Dans ce torrent immenſe qui nous emporte et qui nous engloutit tous, qu'y a-t-il à faire? Tenons-nous-en au conſeil que M. *Horace Valpole* donne à *Jean-Jacques* d'être ſage et heureux. Vous êtes l'un, Monſieur, et vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

1766. LETTRE

A M. HELVE

Le 27 d'octobre.

VOUS me donnez, mon illuſtre philoſop l'eſpérance la plus conſolante et la plus chè Quoi ! vous feriez aſſez bon pour venir dan mes déſerts ! Ma fin approche, je m'affaiblis tous les jours ; ma mort ſera douce, ſi je ne meurs point ſans vous avoir vu.

Oui, ſans doute, j'ai reçu votre réponſe à la lettre que je vous avais écrite par l'abbé *Morellet*. Je n'ai pas actuellement un ſeul *Philoſophe ignorant*. Toute l'édition que les *Cramer* avaient faite, et qu'ils avaient envoyée en France, leur a été renvoyée bien proprement par la chambre ſyndicale ; elle eſt en chemin, et je n'en aurai que dans trois ſemaines. Ce petit livre eſt, comme vous ſavez, de l'abbé *Tilladet* ; mais on m'impute tout ce que les *Cramer* impriment, et tout ce qui paraît à Genève, en Suiſſe et en Hollande. C'eſt un malheur attaché à cette célébrité fatale dont vous avez eu à vous plaindre auſſi-bien que moi. Il vaut mieux, ſans doute, être ignoré et tranquille, que d'être connu et perſécuté.

Ce que vous avez essuyé pour un livre qui aurait été chéri des *la Rochefoucault*, doit faire frémir long-temps tous les gens de lettres. Cette barbarie m'est toujours présente à l'esprit, et je vous en aime toujours davantage. 1766.

Je vous envoie une petite brochure d'un avocat de Besançon, dans laquelle vous verrez des choses relatives à une barbarie bien plus horrible. Je crains encore qu'on ne m'impute cette petite brochure. Les gens de lettres, et même nos meilleurs amis, se rendent les uns aux autres de bien mauvais services, par la fureur qu'ils ont de vouloir toujours deviner les auteurs de certains livres. De qui est cet ouvrage attribué à *Bolingbroke*, à *Boulanger*, à *Fréret*? Eh! mes amis, qu'importe l'auteur de l'ouvrage? ne voyez-vous pas que le vain plaisir de deviner devient une accusation formelle, dont les scélérats abusent? Vous exposez l'auteur que vous soupçonnez; vous le livrez à toute la rage des fanatiques; vous perdez celui que vous voudriez sauver. Loin de vous piquer de deviner si cruellement, faites au contraire tous les efforts possibles pour détourner les soupçons. Aidons-nous les uns les autres dans la cruelle persécution élevée contre la philosophie. Est-il possible que cette philosophie ne nous réunisse pas! Quoi! de misérables moines n'auront qu'un même esprit,

1766. un même cœur, ils défendront les intérêts du couvent jufqu'à la mort; et ceux qui éclairent les hommes ne feront qu'un troupeau difperfé, tantôt dévorés par les loups, et tantôt fe donnant les uns aux autres des coups de dents !

Qui peut rendre plus de fervices que vous à la raifon et à la vertu? qui peut être plus utile au monde, fans fe compromettre avec les pervers? Que de chofes j'aurais à vous dire, et que j'aurai de plaifir à vous ouvrir mon cœur et à lire dans le vôtre, fi je ne meurs pas fans vous avoir embraffé! Du moins je vous embraffe de loin, et c'eft avec une amitié égale à mon eftime. *V.*

## LETTRE XLIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de novembre.

Mes divins anges, pour peu que l'état où je fuis continue ou empire, vous ferez mal fervis. Il faut de la force pour traiter le beau fujet, l'intéreffant fujet, mais le difficile fujet que j'ai trouvé. J'ai befoin d'une fanté que je n'ai pas; j'ai befoin furtout du recueillement et de la tranquillité qu'on m'arrache. Le couvent que j'ai bâti pour vivre en folitaire ne défem-

plit point d'étrangers ; et vous ſavez quelles horreurs, ſoit de Paris, ſoit d'Abbeville, ont troublé mon repos et affligé mon ame. 1766.

Voilà encore ce malheureux charlatan *Jean-Jacques Rouſſeau* qui sème toujours la tracaſſerie et la diſcorde dans quelque lieu qu'il ſe réfugie. Ce malheureux a perſuadé à quelques perſonnes du parti oppoſé à celui de M. *Hume*, que je m'entendais contre lui avec ce même *Hume*, qui l'a comblé de bienfaits. Ce n'eſt pas aſſez de le payer de la plus noire ingratitude ; il prétend que je lui ai écrit à Londres une lettre inſultante, moi qui ne lui ai pas écrit depuis environ neuf ans. Il m'accuſe encore de l'avoir fait chaſſer de Genève et de Suiſſe ; il me calomnie auprès de M. le prince de *Conti* et de madame la ducheſſe de *Luxembourg* ; il me force enfin de m'abaiſſer juſqu'à me juſtifier de ces ridicules et odieuſes imputations. La vie d'un homme de lettres eſt un combat perpétuel, et on meurt les armes à la main.

Cela ne m'empêchera pas de traiter mon beau ſujet, pourvu que la nature épuiſée accorde encore cette conſolation à ma vieilleſſe. Je ſerai ſoutenu par l'envie de faire quelque choſe qui puiſſe vous plaire.

La troupe de Genève, qui n'eſt pas abſolument mauvaiſe, ſe ſurpaſſa hier en jouant

1766. Olimpie ; elle n'a jamais eu un si grand succès. La foule qui assistait à ce spectacle le redemanda pour le lendemain à grands cris. Je suis persuadé que mademoiselle *Durancy* ferait réussir bien davantage Olimpie à Paris ; et, par tout ce que j'apprends d'elle, je juge qu'elle jouerait mieux le rôle d'*Olimpie* que mademoiselle *Clairon*. Tâchez de vous donner ce double plaisir ; mais je vous avoue que je voudrais qu'on ne retranchât rien à la pièce. Toute mutilation énerve le corps et le défigure. Je n'ai point vu la représentation donnée à Genève ; je ne sors guère de mon lit depuis long-temps, mais je sais qu'on a joué la pièce d'après l'édition des *Cramer*, et je suis un peu déshonoré à Paris par l'édition de *Duchesne*.

Au reste, mes anges ne manqueront pas de pièces de théâtre. M. de *Chabanon* est bien avancé ; *la Harpe* vient demain travailler chez moi. Si je vous suis inutile, mes élèves ne vous le seront pas.

J'espère enfin qu'*Elie de Beaumont* va faire jouer la tragédie des *Sirven*. Il est comme moi ; il a été accablé de tracasseries et de chagrins, mais il travaille à sa pièce.

Vous m'assurez, mes divins anges, que M. le duc de *Praslin* trouve bon que j'employe la protection dont il m'honore auprès de M. *du Clairon*, commissaire de la marine à Amster-

dam,

dam, au ſujet de ces lettres défigurées que l'éditeur de *Rouſſeau* a imprimées, et des notes infames dans leſquelles le ſeul *Rouſſeau* eſt loué, et preſque toute la cour de France traitée d'une manière indigne et puniſſable. Ces notes ont été faites à Paris, et il ne ſerait pas mal de connaître le ſcélérat. Un mot d'un premier commis, au nom de M. le duc de *Praſlin*, ſuffirait à M. *du Clairon*. 1766.

Que mes anges agréent toujours ma tendreſſe inaltérable et reſpectueuſe. *V*.

## LETTRE XLV.

### A M. DE CHABANON.

A Ferney, 3 de novembre.

VOUS êtes donc, Monſieur, tout à travers les ruines de l'Empire romain, et vous faites pleurer votre *Eudoxie* ſur les décombres de Rome. Quand aurai-je le plaiſir de mêler mes larmes aux ſiennes? quand pourrai-je lire cet ouvrage auquel je m'intéreſſe preſque autant qu'à ſon auteur? Quelque bon qu'il ſoit, il ſera fort difficile qu'il ſoit auſſi aimable que vous.

Vous prétendez donc que j'ai été amoureux

1766. dans mon temps tout comme un autre ? Vous pourriez ne vous pas tromper. Quiconque peint les paſſions les a reſſenties, et il n'y a guère de barbouilleur qui n'ait exploité ſes modèles. Voyez *Jean-Jacques Rouſſeau*, il traîne avec lui la belle mademoiſelle *le Vaſſeur*, ſa blanchiſſeuſe, âgée de cinquante ans, à laquelle il a fait trois enfans qu'il a pourtant abandonnés pour s'attacher à l'éducation du ſeigneur *Emile*, et pour en faire un bon menuiſier. C'eſt un grand charlatan et un grand miſérable que ce *Jean-Jacques Rouſſeau*. J'aime mieux la charlatane mademoiſelle *Durancy* qui enchante le public, et à laquelle vous confierez probablement le rôle d'*Eudoxie* ou *Eudocie*.

Jouiſſez, Monſieur, de tous vos talens qui font votre gloire et votre bonheur. Jouiſſez de vos paſſions, partagez-vous entre le travail et les plaiſirs, et n'oubliez pas un vieux ſolitaire ſi ſenſiblement pénétré de tout ce que vous valez.

Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. *V.*

## LETTRE XLVI.

1766.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de novembre.

Je vous écrivis, je crois, mes anges, le 8 de ce mois, que je pourrais vous envoyer le premier acte de ma bergerie, et avant que vous m'ayez fait réponse, l'enceinte a été conſtruite. Une tragédie de bergers ! et une tragédie faite en dix jours, me direz-vous ! aux petites maiſons, aux petites maiſons, de bons bouillons, des potions rafraîchiſſantes comme à *Jean-Jacques*.

Mes divins anges, avant de me rafraîchir, liſez la pièce, et vous ſerez échauffés. Songez que quand on eſt porté par un ſujet intéreſſant, par la peinture des mœurs agreſtes, oppoſées au faſte des cours orientales, par des paſſions vraies, par des événemens ſurprenans et naturels, on vogue alors à pleines voiles (non pas à plein voile, comme dit *Corneille*), et on arrive au port en dix jours. Un ſujet ingrat demande une année et un long travail qui échoue; un ſujet heureux s'arrange de lui-même. Zaïre ne me coûta que trois ſemaines. Mais cinq actes en vers, à ſoixante et treize

K 2

1766. ans et malade ! J'ai donc le diable au corps ? oui, et je vous l'ai mandé. Mais les vers sont donc durs, raboteux, chargés d'inutiles épithètes ? non, rapportez-vous-en à ce diable qui m'a bercé ; lisez, vous dis-je. Maman *Denis* est épouvantée de la chose, elle n'en peut revenir.

Ce n'est pas Tancrède, ce n'est pas Alzire, ce n'est pas Mahomet, &c. Cela ne ressemble à rien ; et cependant cela n'effarouche pas. Des larmes ! on en versera, ou on sera de pierre. Des frémissemens ! on en aura jusqu'à la moëlle des os, ou on n'aura point de moëlle. Et ce n'est pas l'ex-jésuite qui a fait cette pièce ; c'est moi.

Dans la fatuité de mon orgueil extrême,
Je le dis à Praslin, à vous, à Fréron même.

On demandait à un maréchal d'*Estrées*, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et dont la femme, sœur de *Manicamp*, était grosse ; qui a fait cet enfant à madame la maréchale ? c'est moi, mort-dieu, dit-il.

Ma bergerie part donc. Je l'envoie à M. le duc de *Praslin* pour vous. Faites lire cette drogue à *le Kain* ; que M. de *Chauvelin* manque le coucher du roi pour l'entendre. Mettez-moi chaudement dans le cœur de ce M. de *Chauvelin* ;

que M. le duc de *Praslin* juge à la lecture ; 1766.
puis moquez-vous de moi, et j'en rirai moi-même.

Respect et tendresse. *V.*

## LETTRE XLVII.

### A M. CHARDON,

### MAITRE DES REQUETES.

A Ferney, 19 de novembre.

MONSIEUR,

Ce n'est pas ma faute si je vous importune, prenez-vous-en à la réputation que vous avez d'être le juge le plus intègre et le rapporteur le plus éloquent. M. et madame de *Beaumont* se croient trop heureux si leur fortune dépend de vous. Les *Sirven* vous demandent la vie ; et moi, Monsieur, j'ose vous la demander pour eux, moi qui suis témoin, depuis trois années, de leur innocence, de leurs larmes et de l'horrible injustice qu'ils essuyèrent lorsque le même fanatisme qui fit périr *Calas* sur la roue, condamna *Sirven* et sa femme à la corde sur la même accusation de parricide que

1766. la superstition impute si légérement, et que la nature désavoue.

M. le duc de *Choiseul*, qui pense sur vous, Monsieur, comme tout le public, et qui est votre ami, a eu la bonté de me mander qu'il prierait monsieur le vice-chancelier de vous nommer rapporteur dans l'affaire des *Sirven*. Vous êtes déjà instruit de cette horrible aventure ; je ne vous demande que la plus exacte justice. La malheureuse destinée de cette famille, qui l'a conduite dans mes déserts, deviendra un bonheur pour elle si vous daignez rapporter sa cause. C'en est un pour moi que cette occasion de vous assurer de l'estime infinie et du respect, &c.

## LETTRE XLVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de novembre.

DIVINS anges, vous vous y attendiez bien ; voici des corrections que je vous supplie de faire porter sur le manuscrit.

Maman *Denis* et un des acteurs de notre petit théâtre de Ferney, fou du tripot, et difficile, disent qu'il n'y a plus rien à faire,

que tout dépendra du jeu des comédiens ; qu'ils doivent jouer les Scythes comme ils ont joué le Philosophe sans le savoir, et que les Scythes doivent faire le plus grand effet, si les acteurs ne jouent ni froidement ni à contre-sens.

1766.

Maman *Denis* et mon vieux comédien de Ferney, assurent qu'il n'y a pas un seul rôle dans la pièce qui ne puisse faire valoir son homme. Le contraste qui anime la pièce d'un bout à l'autre, doit servir la déclamation, et prête beaucoup au jeu muet, aux attitudes théâtrales, à toutes les expressions d'un tableau vivant. Voyez, mes anges, ce que vous en pensez ; c'est vous qui êtes les juges souverains.

Je tiens qu'il faut donner cette pièce sur le champ, et en voici la raison. Il n'y a point d'ouvrage nouveau sur des matières très-délicates qu'on ne m'impute ; les livres de cette espèce pleuvent de tous côtés. Je serai infailliblement la victime de la calomnie, si je ne prouve l'*alibi*. C'est un bon alibi qu'une tragédie. On dit : Voyez ce pauvre vieillard ! peut il faire à la fois cinq actes, et cela, et cela encore ? Les honnêtes gens alors crient à l'imposture.

Je vous supplie, ô anges bienfaiteurs, de montrer la lettre ci-jointe à M. le duc de

1766. *Praſlin*, ou de lui en dire la ſubſtance. Il ſera très-utile qu'il ordonne à un de ſes ſecrétaires ou premiers commis d'encourager fortement M. *du Clairon* à découvrir quel eſt le poliſſon qui a envoyé de Paris, aux empoiſonneurs d'Hollande, ſon venin contre toute la cour, contre les miniſtres et contre le roi même, et qui fait paſſer ſa drogue ſous mon nom.

Voici la deſtination que je fais, ſelon vos ordres, des rôles pour l'académie royale du théâtre français.

O anges, je n'ai jamais tant été au bout de vos ailes. *V.*

*N. B.* Il y a pourtant dans la lettre au docteur *Panſophe* des longueurs et des répétitions. Elle eſt certainement de l'abbé *Coyer*.

*N. B.* Voulez-vous mettre mon gros neveu l'abbé *Mignot* du ſecret?

LETTRE

## LETTRE XLIX.

1766.

A MADAME

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de novembre.

La lettre au docteur *Panſophe*, Madame, eſt de l'abbé *Coyer* ; j'en ſuis très-certain, non-ſeulement parce que ceux qui en ſont certains me l'ont aſſuré, mais parce qu'ayant été au commencement de l'année en Angleterre, il n'y a que lui qui puiſſe connaître les noms anglais qui ſont cités dans cette lettre. Je connais d'ailleurs ſon ſtyle ; en un mot, je ſuis sûr de mon fait.

Il eſt fort mal à lui, qui ſe dit mon ami, de s'être ſervi de mon nom, et de feindre que j'écris une lettre à *Jean-Jacques*, quand je dis qu'il y a ſept ans que je ne lui ai écrit. Je me ferais, ſans doute, honneur de cette lettre au docteur *Panſophe*, ſi elle était de moi. Il y a des choſes charmantes et de la meilleure plaiſanterie ; il y a pourtant des longueurs, des répétitions et quelques endroits un peu louches. Il faut avouer en général que le ton de la plaiſanterie eſt, de toutes les clefs de la

1766. musique française, celle qui se chante le plus aisément. On doit être sûr du succès, quand on se moque gaiement de son prochain; et je m'étonne qu'il y ait à présent si peu de bons plaisans dans un pays où l'on tourne tout en raillerie.

Pour moi, je vous assure, Madame, que je n'ai point du tout songé à railler, quand j'ai écrit à *David Hume*: c'est une lettre que je lui ai réellement envoyée; elle a été écrite au courant de la plume. Je n'avais que des faits et des dates à lui apprendre; il fallait absolument me justifier des calomnies dont ce fou de *Jean-Jacques* m'avait chargé.

C'est un méchant fou que *Jean-Jacques*; il est un peu calomniateur de son métier; il ment avec des distinctions de jésuite, et avec l'impudence d'un janséniste,

Connaissez-vous, Madame, un petit *Abrégé de l'histoire de l'Eglise*, orné d'une préface du roi de Prusse? Il parle en homme qui est à la tête de cent quarante mille vainqueurs, et s'exprime avec plus de fierté et de mépris que l'empereur *Julien*. Quoiqu'il verse le sang humain dans les batailles, il a été cruellement indigné de celui qu'on a répandu dans Abbeville.

L'assassinat juridique des *Calas* et le meurtre du chevalier de *la Barre* n'ont pas fait honneur

aux Velches dans les pays étrangers. Votre nation eſt partagée en deux eſpèces ; l'une de 1766. ſinges oiſifs qui ſe moquent de tout, et l'autre de tigres qui déchirent. Plus la raiſon fait de progrès d'un côté, et plus de l'autre le fanatiſme grince des dents. Je ſuis quelquefois profondément attriſté, et puis je me conſole en feſant mes tours de ſinge ſur la corde.

Pour vous, Madame, qui n'êtes ni de l'eſpèce des tigres ni de celle des ſinges, et qui vous conſolez au coin de votre feu, avec des amis dignes de vous, de toutes les horreurs et de toutes les folies de ce monde, prolongez en paix votre carrière. Je fais mille vœux pour vous et pour M. le préſident *Hénault*. Mille tendres reſpects. *V.*

## LETTRE L.

### A MADAME DE FLORIAN.

24 de novembre.

CHERE NIECE ET CHERS NEVEUX,

MADAME de *Florian* a donc toujours la goutte aux trois doigts dont on écrit, et ne peut donner jamais le moindre ſigne de vie à un oncle qui l'aime tendrement? Pour vous,

1766. monſieur ſon mari, c'eſt autre choſe; vous répondez exactement, vous dites des nouvelles aux abſens, vos lettres ſont inſtructives.

Et vous, mon gros et cher neveu, qui êtes actuellement enfoncé juſqu'au cou dans des papiers terriers, prêtez-moi vos ſecours et vos lumières pour réſiſter à des *ifs* de moines qui veulent opprimer maman *Denis* et moi. Quand vous aurez voix délibérative dans la première claſſe du parlement de France, faites-moi une belle et bonne cabale contre tous ces *ifs* de moines; défaites-nous de cette vermine qui ronge le royaume; donnez de grands coups d'aiguillon dans le maigre cu de l'abbé de *Chauvelin*. C'eſt peu de choſe; ce n'eſt pas aſſez d'avoir chaſſé les jéſuites qui du moins inſtruiſaient la jeuneſſe, pour conſerver des ſangſues qui ne ſont bonnes à rien qu'à s'engraiſſer de notre ſang.

Nous ſommes actuellement dans le climat de Naples, nous ſerons au mois de décembre dans celui de Sibérie. Et vous, quand ſortirez-vous de votre ſéjour paiſible pour le ſéjour tumultueux, frivole et crotté de Paris la grand'ville?

Je vous embraſſe tous trois de toutes les forces de mon ame et de mes bras longs et menus.

## LETTRE LI.

1766.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

J'AI encore fatigué aujourd'hui mes anges, et ma lettre est partie, adressée à M. *Marin*; le tout après avoir dépêché depuis cinq jours trois paquets à M. le duc de *Praslin*.

Pourquoi donc, direz-vous, nous assommer encore de cette lettre, vieillard indiscret du mont Jura? pourquoi? c'est que j'aime bien ces vers-ci:

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune.
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Par nous-même apprêté, nous porte un coup mortel.
Mais lorsque, sans secours, à mon âge, on rassemble,
Dans un exil affreux, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur, les peut-il soutenir?

Il me semble que cette leçon vaut mieux que les autres, surtout si la voix éclate avec attendrissement sur *faible cœur*.

Voyez, décidez; vous sentez bien que je

1766. ſuis à bout, que je n'ai plus d'huile dans ma lampe, que je vous ai envoyé ma dernière goutte, et que le ſuccès ou la chute de l'ouvrage ſont dans le ſujet et non dans les vers; que tout dépend à préſent des acteurs, que les ſituations et l'art du comédien ſont tout aux premières repréſentations.

Ainſi donc, nous vous conjurons, maman et moi, de faire jouer la pièce telle qu'elle eſt; c'eſt ma dernière prière, c'eſt mon teſtament; puis je mourrai en riant aux anges.

## LETTRE LII.

### A M. DAMILAVILLE.

Premier de décembre.

MON cher ami, j'ai prié M. d'*Argental* de vous mettre dans la confidence d'un drame d'une eſpèce aſſez nouvelle. Je ne veux rien avoir de caché pour vous. Je crois que cet ouvrage était abſolument néceſſaire pour confondre la calomnie, cette calomnie dont je vous parlais ſi ſouvent en vous diſant, *écr.... l'inf...*

Vous ſavez avec quel acharnement elle m'impute, preſque tous les mois, quelque

mauvais livre bien ſcandaleux que je n'ai jamais lu et que je ne lirai jamais. Les mauvais poëtes ne ſachant plus comment s'y prendre pour me perdre, après m'avoir immolé à *Crébillon*, m'ont voulu immoler aux janſéniſtes ; ils ſe ſont aviſés de faire de moi un théologien ; et ils prétendent, avec l'abbé *Guyon* et l'abbé *Renoard*, que je traite continuellement la controverſe. Or certainement un homme qui fait une tragédie demande un homme tout entier, et le demande pour long-temps. Non-ſeulement je me ſuis remis à faire des pièces de théâtre, mais j'en fais faire. Je m'occupe beaucoup de celle à laquelle *la Harpe* travaille actuellement ſous mes yeux, et j'en ai de grandes eſpérances. J'ai dans ma vieilleſſe la conſolation de former des élèves : je rends par là tout le ſervice que je puis rendre aux belles-lettres. 1766.

Il me ſemble que je ne mérite pas les cruelles perſécutions que j'eſſuie depuis ſi long-temps.

Mandez-moi donc à qui on attribue le petit livre ſavant et éloquent que vous m'avez envoyé avec une note de M. *Thiriot*. L'auteur de ce livre ne me traite pas comme les *Guyons* et les *Frérons* : je voudrais bien connaître cet honnête homme.

Savez-vous quel eſt le poliſſon qui a fait le plat ouvrage intitulé : *La juſtification de J. J.*,

1766. et qui prétend que *J. J.* eſt le ſeul philoſophe dont la conduite ſoit conforme à ſes principes?

Les affaires de Genève doivent finir bientôt. Ce petit Etat devra au roi toute ſa félicité; outre quatre millions cinq cents mille livres de rente dont les Génevois jouiſſent en France. M. le chevalier de *Beauteville* leur a donné un projet qui eſt la ſageſſe même. S'ils ne l'acceptaient pas, il faudrait qu'ils fuſſent plus fous et plus méchans que *J. J.*

Je vous embraſſe tendrement, mon très-cher ami. Remerciez bien pour moi M. *Thiriot* de ſon attention, et faites quelquefois mention de moi avec *Tonpla.*

*N. B.* L'avocat de Beſançon, auteur du *Commentaire ſur les lois*, concernant les délits, a beaucoup augmenté ſon ouvrage. L'édition eſt entièrement épuiſée. Pourriez-vous demander à M. *Marin* ſi on permettra dans Paris l'entrée d'une nouvelle édition conforme à ce qui a déjà été imprimé, et très-circonſpecte dans ce qui ſera ajouté?

## LETTRE LIII.

1766.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de décembre.

Ce drame deviendra bientôt l'habit d'*Arlequin*. J'envoie à mes anges, tous les ordinaires, de nouveaux morceaux à coudre. Je change toujours quelque chose, dès que j'ai dit que je ne changerais plus rien; mais, après tout, c'est pour plaire à mes anges.

Cependant je crois que je suis au bout de mon rôlet, et que j'ai épuisé toutes mes ressources. Chaque animal n'a qu'un certain degré de force, et tous les efforts qu'il fait par-delà sont inutiles. Je suis épuisé, je suis à sec.

M. de *Thibouville* a mandé d'étranges choses à maman *Denis*; il dit que, si par hasard il y avait une pièce nouvelle de la façon de votre créature, la superbe *Clairon* pourrait s'abaisser jusqu'à rentrer au théâtre, et à se charger du rôle principal de la pièce; mais ce sont des chimères dont on berce les pauvres provinciaux, les pauvres habitans des déserts de la Scythie.

Quoi qu'il en soit, je cherche toujours à

1766. prouver mon alibi ; c'eſt le point principal, et j'ai pour cela les plus fortes raiſons.

Je n'ai point entendu *Dalainville;* mais tous ceux qui l'ont entendu, et qui s'y connaiſſent parfaitement, diſent qu'il eſt néceſſaire à la comédie françaiſe. Au reſte, comme il n'y a dans les Scythes aucun perſonnage qui crie, excepté *Obéide* (dans ſes imprécations), *Molé*, s'il eſt rétabli, pourra jouer un des deux principaux rôles.

Nous venons de la relire pour la quatrième fois, et elle nous a fait la même impreſſion que la première.

Remarquez bien, ô anges ! que voici le cinquième paquet de corrections. Vous devez avoir tout reçu, ſoit par M. le duc de *Praſlin*, ſoit par M. de *Courteille*, ſoit par M. *Marin*.

Voilà qui eſt fait, je ne me mêle plus de rien, c'eſt à vous à prendre ſoin de mon ſalut.

Point du tout ; il y a encore quelques petits coups de pinceau à donner, quelques mots répétés à varier, et puis maman *Denis* dit que c'eſt tout ; mais qu'en diſent mes anges ?

## LETTRE LIV. 1766.

### AU MEME.

8 de décembre.

Vous avez bien fait de m'écrire, mes divins anges ; car vous esquivez par là une nuée de corrections et de changemens qui étaient déjà tout prêts. Mais, puisque vous me mandez que rien ne presse, je corrigerai plus à loisir ce que j'ai fait si fort à la hâte.

Vous avez dû vous apercevoir que j'ai deviné plus d'une de vos critiques. J'ai prévenu aussi la censure judicieuse que vous faites de la précipitation d'*Obéide* à dire, au cinquième acte, *je l'accepte*, dès qu'on lui fait la proposition d'immoler son amant.

Je m'étais un peu égayé dans les imprécations, j'avais fait là un petit portrait de Genève pour m'amuser ; mais vous sentez bien que cette tirade n'est pas comme vous l'avez vue ; elle est plus courte et plus forte.

Mais aussi, comme mes anges laissent à maman et à moi notre libre arbitre, nous vous avouons que nous condamnons, nous anathématisons votre idée de développer dans les premiers actes la passion d'*Obéide*. Nous

1766. penfons que rien n'eft fi intéreffant que de vouloir fe cacher fon amour à foi-même, dans ces circonftances délicates ; de le laiffer entrevoir par des traits de feu qui échappent ; de combattre en effet fans dire, je combats ; d'aimer paffionnément fans dire, j'aime ; et que rien n'eft fi froid que de commencer par tout avouer. Je n'ai lu la pièce à perfonne, mais je l'ai fait lire à de très-bons acteurs qui font dans notre confidence ; je les ai vu pleurer et frémir. Il fe peut que l'aventure de l'ex-jéfuite ait un peu influé fur votre jugement, et que vous ayez tremblé que l'intérêt, qui fait le fuccès des pièces au théâtre, manquât dans celle-ci ; mais j'oferais bien répondre de l'intérêt le plus grand, fi cette tragédie était bien jouée.

Vous m'avouez enfin que vous n'avez d'acteurs que *le Kain ;* il ne faut donc point donner de pièces nouvelles. Le fuccès des repréfentations eft toujours dans les acteurs. On prendra dorénavant le parti de faire imprimer fes pièces, au lieu de les faire jouer, et le théâtre tombera abfolument. Les talens périffent de tous côtés.

Gardez donc vos Scythes, mes divins anges, ne les montrez point ; amufez-vous de Guillaume Tell et d'un cœur en fricaffée ; faites comme vous pourrez.

Je dois vous dire (car je ne dois rien avoir de caché pour vous) que j'ai envoyé mes Scythes à M. le duc de *Choiseul*. J'ai été bien aise de lui faire ma cour et de réchauffer ses bontés. 1766.

Daignez, je vous en conjure, vous occuper à présent de mes pauvres *Sirven*. Vous aurez enfin cette semaine le factum de monsieur de *Beaumont*. Cette tragédie mérite toute votre bonté et toute votre protection.

Je vous demande en grâce de me mettre aux pieds de M. le duc de *Praslin*, et de vouloir bien faire souvenir de moi M. le marquis de *Chauvelin* à qui j'épargne une lettre inutile, et à qui je suis bien tendrement attaché.

Je vous demande pardon de tout le tracas que je vous ai donné pendant quinze jours. Je suis au bout de vos ailes pour le reste de ma vie.

1766.

## LETTRE LV.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

8 de décembre.

Je vous renvoie, monſieur le Marquis, votre lettre à M. le comte de *Périgord*, que vous avez bien voulu me communiquer. J'en ai tiré une copie ſelon la permiſſion que vous m'en donnez. Cette lettre eſt bien digne d'une ame auſſi noble et auſſi généreuſe que la vôtre. Elle eſt ſimple, et c'eſt le ſeul ſtyle qui convienne à la vérité, quand on écrit à ſes amis. Tous les faits que vous rapportez ſont inconteſtables. Je ne doute pas que M. le comte de *Périgord* ne trouve fort bon que vous lui adreſſiez cette lettre, et que vous la rendiez publique. Pour moi, je vous avoue que je n'affecte point avec vous une fauſſe modeſtie, et que je vous ai une très-grande obligation.

Le livre du jéſuite *Nonotte* vient d'être réimprimé ſous le titre d'Amſterdam, mais l'édition eſt d'Avignon. Les partiſans des prétentions ultramontaines ſoutiennent ce livre; mais ces prétentions ultramontaines, qui offenſent nos rois et nos parlemens, n'ont pas un grand crédit chez la nation. C'eſt ſervir

la religion et l'Etat que d'abandonner les syſ- 1766.
têmes jéſuitiques à leurs ridicules.

Votre lettre à M. le comte de *Périgord* m'a tellement échauffé la tête et le cœur, que je vous ai répondu en vers par une ode dont voici une ſtrophe :

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence,
Qu'il eſt digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente,
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir,
Son zèle eſt réduit à tout craindre !
Il eſt cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous ſecourir.

Voici encore une ſtrophe de cette ode.

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête et le bras,
Qui penſe et parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,

1766. Et qui ſait mépriſer l'envie
Comme il mépriſa les dangers.

Je crois que M. le duc de *Choiſeul* ne ſera pas mécontent de ces derniers vers. Il daigne toujours m'aimer ; il m'honore quelquefois d'un mot de ſa main.

J'aurai l'honneur de vous envoyer l'ode entière, dès qu'elle ſera miſe au net, et je la ferai imprimer à la ſuite de votre lettre. Je ſerai enchanté de joindre votre éloge à celui de M. de *Choiſeul* : cela paraîtra en même temps que le mémoire des *Sirven* dont les avocats ne manqueront pas de vous envoyer quelques exemplaires. Vous pourrez faire publier votre lettre et l'ode à Bordeaux, pendant que je la publierai à Genève. Je voudrais que vous euſſiez la bonté de m'envoyer tous vos titres et ceux de M. le comte de *Périgord*, pour les placer à la tête.

J'attends vos ordres, et j'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus reſpectueux et les plus tendres, Monſieur, votre &c. *V.*

LETTRE

## LETTRE LVI. 1766.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

Je pourrais maintenant dire à mes anges que j'ai fait à peu-près tout ce qu'ils ont ordonné, excepté leur cruelle proposition d'épuiser l'amour et l'intérêt en parlant trop tôt d'amour. Je pourrais fatiguer leurs bontés par mille petites remarques ; mais, comme il n'est point question de faire jouer la pièce, je ne les fatiguerai pas ; j'ai bien à leur parler d'autre chose, et voici sur quoi je supplie leurs ailes de trémousser beaucoup.

Je suppose que vous avez lu en son temps le factum de M. de *Sudre*, avocat de Toulouse, en faveur des *Calas*, factum aussi bon pour le fond des choses qu'aucun des mémoires de Paris. Ce M. de *Sudre* est un homme d'une probité courageuse, qui seul osa lutter contre le fanatisme, sans autre intérêt que celui de protéger l'innocence. Il fut lui-même longtemps la victime du fanatisme qu'il avait attaqué ; il fut même plusieurs années sans oser plaider. Enfin les écailles sont tombées des yeux de ces malheureux Toulousains ; ils

1766. ont élu d'une voix unanime M. de *Sudre* pour premier capitoul. On en élit trois ; le roi en nomme un entre ces trois. M. de *Sudre* a l'avantage d'avoir été propofé unanimement par la ville. Les voix ont été partagées entre fes deux concurrens ; mais il a bien un autre avantage auprès de vous, celui d'avoir foutenu la caufe de l'innocence opprimée avec une conftance intrépide. Il honorera la place que ce coquin de *David*, digne d'être le capitoul de Jérufalem, a tant déshonorée ; et fi quelqu'un peut faire abolir la proceffion annuelle de Touloufe, où l'on remercie DIEU de quatre mille affaffinats, c'eft affurément M. de *Sudre*.

Voyez, mes anges, fi vous avez des amis auprès de M. le comte de *Saint-Florentin* de qui dépend cette affaire. Voyez fi M. le duc de *Praflin* et M. le duc de *Choifeul* veulent dire un mot. Vous ferez certainement ce que vous pourrez, car je vous connais.

Le tout fans préjudicier à la tragédie des *Sirven* qui va fe jouer, et qui n'attirera peut-être pas grand monde, parce que la pièce n'eft pas neuve. Pour celle des Scythes, pardieu, elle eft neuve.

Refpect et tendreffe. *V.*

## LETTRE LVII. 1766.

### A M. LE RICHE, *à Besançon.*

A Ferney, 12 de décembre.

Je voudrais, Monsieur, avoir l'honneur de vous envoyer quelques livres pour vos étrennes. Il faut que vous ayez la bonté de me mander comment je pourrai vous les faire parvenir avec sureté. Je voudrais bien savoir aussi si les lettres qu'on adresse, du pays où je suis, en Lorraine, passent par la Franche-Comté.

Pourriez-vous encore me faire une autre grâce ? Il y a dans votre ville un misérable ex-jésuite, nommé *Nonotte*, qui, pour augmenter sa portion congrue, a fait un libelle en deux volumes. Je voudrais savoir quel cas on fait de sa personne et de son libelle. On dit que le père de ce prêtre est un boulanger; cela est heureux : il aura le pain azyme pour rien, et il distribuera gratis le pain des forts. Il faut que frère *Nonotte* soit bien ingrat d'écrire contre moi dans le temps que je loge et nourris un de ses confrères; mais, quand il s'agit de la sainte religion, l'ingratitude devient une vertu.

Je vous souhaite pour l'année prochaine la ruine de la superstition.

1766. Vous connaiſſez, ſans doute, à Dijon quelqu'un de vos confrères qui penſe ſagement. Vous pourriez me rendre un grand ſervice en le priant de s'informer bien exactement quelle eſt la raiſon pour laquelle les ex-jéſuites de Dijon ne voulurent point voir mon ex-jéſuite de Ferney, quand il fit le voyage. Mon ex-jéſuite s'appelle *Adam*. Il dit fort proprement la meſſe; il a marié des filles dans ma paroiſſe, avec toute la grâce imaginable. Il avait le malheur d'être brouillé depuis long-temps avec les jéſuites bourguignons, quoiqu'il aime aſſez le vin. En un mot, ni le révérend père provincial, ni le révérend père recteur, ni le révérend père préfet, enfin aucun ex-révérend cuiſtre ne voulut voir mon aumônier; et comme les jéſuites diſent toujours la vérité, je voudrais ſavoir s'ils lui ont refuſé le ſalut parce qu'il dit la meſſe chez moi, ou ſi c'eſt une ancienne rancune de prêtre à prêtre.

Voyez, Monſieur, ſi vous pouvez et ſi vous voulez vous charger de cette grande négociation. Elle m'aura procuré au moins le plaiſir de m'entretenir avec un homme qui penſe, ce qui n'eſt pas extrêmement commun. Je vous prie de compter ſur les ſentimens qui m'attachent véritablement à vous. *V.*

## LETTRE LVIII. 1766.

### A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

14 de décembre.

J'AI reçu votre petit billet de Valence, mon cher Marquis, et je vous écris à tout hasard à Valence. Je suis enchanté que vous vous confirmiez de plus en plus dans vos bons principes; mais la maison du Seigneur est entourée d'ennemis, et il y a des indiscrets dans le temple. Vous souvenez-vous d'une réponse que je vous fis, lorsque vous étiez à Nancy? Je fesais vos complimens au brave confiseur qui vendait vos dragées: vous envoyâtes ma lettre à un de vos élus de Paris, et cet élu très-indiscret m'a damné en fesant courir ma lettre. J'en ai reçu des reproches de la part des préposés aux confitures, et je crois le confiseur très-embarrassé. Tâchez que l'enfer où je suis se tourne au moins en purgatoire; je ne crois pas en effet avoir fait des complimens à un confiseur que je ne connais pas. Mandez que cette lettre n'est pas de moi, car assurément elle n'est pas de moi, et vous ne mentirez pas. Mandez que vous vous êtes trompé; mandez que ce n'est pas

1766. assez d'avoir l'innocence de la colombe, et qu'il faut encore avoir la prudence du serpent. Marchez toujours dans les voies du juste; distribuez la parole de DIEU, le pain des forts; faites prospérer la moisson évangélique; recevez ma bénédiction, et vivez dans l'union des fidelles.

## LETTRE LIX.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

15 de décembre.

CHARMANT papillon de la philosophie, de la société et de l'amour, j'aurais été enchanté de vous voir honorer encore ma retraite d'une de vos apparitions; vous auriez même été mon premier médecin; car il y a environ deux mois que je ne sors guère de mon lit.

Savez-vous bien, Madame, que j'ai des choses très-sérieuses à répondre à la lettre très-morale que vous n'avez point datée. Vous m'apprenez que, dans votre société, on m'attribue *le Christianisme dévoilé par feu M. Boulanger*; mais je vous assure que les gens au fait ne m'attribuent point du tout cet ouvrage. J'avoue avec vous qu'il y a de la

clarté, de la chaleur, et quelquefois de l'élo-
quence ; mais il est plein de répétitions, de 1766.
négligences, de fautes contre la langue ; et je serais très-fâché de l'avoir fait, non-seulement comme académicien, mais comme philosophe, et encore plus comme citoyen.

Il est entièrement opposé à mes principes. Ce livre conduit à l'athéisme que je déteste. J'ai toujours regardé l'athéisme comme le plus grand égarement de la raison, parce qu'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême, qu'il serait impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger.

Je ne réprouve pas moins ce livre comme citoyen ; l'auteur paraît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseraient comme lui ne formeraient qu'une anarchie ; et je vois trop, par l'exemple de Genève, combien l'anarchie est à craindre.

Ma coutume est d'écrire sur la marge de mes livres ce que je pense d'eux ; vous verrez, quand vous daignerez venir à Ferney, les marges du *Christianisme dévoilé* chargées de remarques qui montrent que l'auteur s'est trompé sur les faits les plus essentiels.

Il est assez douloureux pour moi, Madame, que la malignité et la légéreté des papillons de votre pays, qui n'ont ni votre esprit ni

1766. vos grâces, m'imputent continuellement des ouvrages capables de perdre ceux qu'on en ſoupçonne.

Quant à M. le maréchal de *Richelieu*, je me doutais bien qu'il n'aurait pas le temps de parler à M. le comte de *Saint-Florentin* de la famille infortunée qui a excité votre compaſſion : il allait partir pour Bordeaux. Votre jolie ame en a fait aſſez. Cette famille obtient, par vos bontés, une penſion ſur ſon propre bien dont on lui arrache le fond pour avoir donné, il y a vingt-ſix ans, à ſouper à un ſot prêtre hérétique. Quand j'aurai quelque grâce à implorer pour des malheureux, je demanderai votre protection, Madame, auprès de M. le duc de *Choiſeul*. Je l'ai importuné quelquefois de mes indiſcrètes requêtes, et il a toujours daigné m'accorder ce que j'ai pris la liberté de lui demander. Je craindrais bien de fatiguer ſes bontés, ſi je ne ſavais par vous-même quel eſt l'excès de ſa générosité.

Venez à Ferney, Madame, nous chanterons ſes louanges et les vôtres, pour le prologue de l'opéra de Pandore ; et vous ſerez ma *Pandore ;* mais vous n'ouvrirez point la boîte.

Agréez, Madame, le reſpect et l'attachement du vieux ſolitaire *V.*

LETTRE

# LETTRE LX.

1766.

## A M. DAMILAVILLE.

17 de décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher ami, vos lettres du 6 et du 8 de décembre. Il y a de la destinée en tout : la vôtre est de faire du bien, et même de réparer le mal que la négligence des autres a pu causer. Il est très-certain que, si M. de *Beaumont* n'avait pas abandonné pendant dix-huit mois la cause des *Sirven* qu'il avait entreprise, nous ne serions pas aujourd'hui dans la peine où nous sommes. Il ne lui fallait que quinze jours de travail pour achever son mémoire ; il me l'avait promis. Ce mémoire lui aurait fait autant d'honneur que celui de M. de *la Luzerne* lui a causé de désagrément. Ce fut dans l'espérance de voir paraître incessamment le factum des *Sirven* que l'on composa l'Avis au public (*). C'est cet Avis au public qui a valu aux *Sirven* les deux cents cinquante ducats que vous avez entre les mains, les cent écus du roi de Prusse, et

(*) Politique et législation, tome III, page 185.

1766. quelques autres petits préſens qui aideront cette famille infortunée. J'ai empêché, autant que je l'ai pu, que le petit Avis entrât en France, et ſurtout à Paris ; mais pluſieurs voyageurs y en ont apporté des exemplaires ; ainſi ce qui nous a ſervi d'un côté, nous a extrêmement nui de l'autre.

Voilà le triſte effet de la négligence de M. de *Beaumont*. Je vous prie de lui bien expoſer le fait, et ſurtout de lui dire, ainſi qu'aux autres avocats, que s'il y a dans ce petit imprimé quelques traits contre la ſuperſtition de Toulouſe, il n'y a rien contre la religion. L'auteur, tout proteſtant qu'il eſt, ne s'eſt moqué que des reliques ridicules portées en proceſſion par les viſigoths ; il n'a dit que tout ce que les gens ſenſés diſent dans notre communion. Si ce petit ouvrage, fait pour les princes d'Allemagne, et non pour les bourgeois de Paris, révolte quelques avocats, ou ſi plutôt il leur fournit un prétexte de ne point ſigner la conſultation de M. de *Beaumont*, c'eſt aſſurément un très-grand malheur. Il n'y a que vous qui puiſſiez le réparer en leur feſant entendre raiſon, et les feſant rougir du dégoût qu'ils donnent à leurs confrères. Vous mettrez le comble à toutes vos bonnes actions, en ſuivant avec chaleur cette affaire qui ſans vous échouerait entièrement. Ce dernier trait de votre

vertu courageuſe m'attache à vous plus que jamais. 1766.

Adieu, mon cher ami ; il ne reſte que la place de vous dire à quel point je vous chéris.

## LETTRE LXI.

### AU MEME.

17 de décembre.

MON cher ami, l'affaire des *Sirven* m'empêche de dormir. Il ferait bien affreux que les retardemens de M. de *Beaumont* euſſent détruit nos plus juſtes eſpérances. S'il y a des avocats qui faſſent les difficiles, il faut en trouver qui faſſent leur devoir en les bien payant. Il ne ſera pas difficile d'en trouver trois ou quatre qui ſignent ; cela nous ſuffira. Tout ce que demandent les *Sirven*, c'eſt l'impreſſion du mémoire ; ils veulent encore plus gagner leur cauſe devant le public que devant le conſeil. Si nous pouvons obtenir une évocation, à la bonne heure ; ſinon, nous aurons du moins pour nous l'éloquence et la vérité, et ce qu'on aurait payé en procédures ſera tout au profit d'une famille infortunée.

Les affaires de Genève ſe brouillent terriblement. J'ai peur que ces diſſentions n'aient une

——— fin funeſte. Cela retarde la petite affaire de
1766. votre ami M. de *Lamberta* (*). On ne peut rien faire dans tous ces mouvemens ; preſque toutes les boutiques ſont fermées, et les bourſes auſſi. Donnez cependant à M. de *Lamberta* les cent écus dont vous ſerez rembourſé ; j'en répondrai toujours.

L'abbé *Coyer* jure que ce n'eſt pas lui qui eſt l'auteur de la lettre au docteur *Panſophe*. On en ſoupçonne beaucoup un M. de *Bordes* de l'académie de Lyon, qui a déjà donné une ode ſous mon nom, pendant la dernière guerre. On ferait une bibliothéque des livres que l'on m'impute. Tous les réfugiés errans qui font de mauvais livres, les vendent ſous mon nom à des libraires crédules. Les *Frérons* et les *Pompignans* ne manquent pas de m'imputer ces rapſodies qui ſont quelquefois très-dangereuſes. On me répond que c'eſt l'état du métier ; ſi cela eſt, le métier eſt fort triſte.

Perſonne n'a encore ma tragédie ; monſieur d'*Argental* n'en poſſède que des fragmens informes ; elle eſt intitulée les Scythes. C'eſt une oppoſition continuelle des mœurs d'un peuple libre aux mœurs des courtiſans. Madame *Denis* et tous ceux qui l'ont lue ont pleuré et frémi. Je l'ai envoyée à M. le duc de *Choiſeul* qui me mande qu'elle vaut mieux

(*) D'*Alembert*.

que Tancrède. J'ai déjà compofé une préface dans laquelle j'ai faifi une occafion bien naturelle de faire l'éloge de M. *Diderot* : cela m'a foulagé le cœur. 1766.

Je vous embraffe mille fois.

## LETTRE LXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

Mes divins anges, je ne veux point vous accabler des pièces qu'il faut coudre aux habits perfans et fcythes. Cette occupation deviendrait infupportable ; le mieux eft d'achever le tableau dont vous avez l'efquiffe, et de vous l'envoyer dans fon cadre.

Comme je fuis très-jeune et que j'ai les paffions fort vives, j'ai envoyé cette fantaifie à M. le duc de *Choifeul*, avant d'y avoir mis la dernière main ; cependant il en a été fi content qu'il ne balance point à la mettre au-deffus de Tancrède.

Vous m'avouerez qu'en qualité de riverain fuiffe, je devais cet hommage à mon colonel. Je craignais beaucoup que *Guillaume Tell* ne fût précifément mon *Indatire*. Il était fi

1766. naturel d'oppofer les mœurs champêtres aux mœurs de la cour, que je ne conçois pas comment l'auteur de Guillaume a pu manquer cette idée. Je m'attendais auffi à voir mon *Sozame* dans le *Bélifaire* de *Marmontel*; on me mande qu'il n'en eft rien. Qu'eft donc devenue l'imagination? eft-ce qu'il n'y en a plus en France?

Mandez-moi, je vous en prie, fi la pomme de M. *le Mière* réuffit autant dans le monde que celle de *Pâris*, et celle de madame *Eve*.

Vous difiez autrefois que je ne répondais point catégoriquement aux lettres. Vous avez pris mes défauts, et vous ne m'avez pas donné vos bonnes qualités; c'eft vous qui ne répondez point, car vous ne me dites feulement pas fi M. le duc de *Praflin* a reçu le commentaire que je lui ai envoyé par M. *Janel*, et vous ne riez point affez de voir en quelles mains le premier envoi était tombé. On l'a lu, on en a été content, et on n'a pas voulu le rendre, en dépit du droit des gens.

Avez-vous lu Eudocie ou Eudoxie de M. de *Chabanon*? en êtes-vous fatisfaits? Vous aurez une bonne tragédie de *la Harpe*, ou je fuis bien trompé. Je corromps, tant que je peux, la jeuneffe pour le fervice du tripot.

Le tripot de Genève va fort mal; les médiateurs n'ont point réuffi dans leur entreprife;

ils sont très-fâchés, ils menacent ; tout cela tournera mal. Je crois que vous avez fort mal fait de ne point venir ; vous auriez tout concilié, et la comédie qui ne vaut pas le diable aurait été au moins passable. 1766.

Je vous demande en grâce, quand vous ferez jouer *Zulime* à mademoiselle *Durancy*, de la lui faire jouer comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiselle *Clairon* l'a jouée. Ce mot de *Zulime*, avec un cri douloureux, *ô mon père ! j'en suis indigne*, fait un effet prodigieux. La manière dont les comédiens de Paris jouent cette scène, est de *Brioché*.

Je meurs sans vous haïr... Ramire sois heureux
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.

Comment ces malheureux ignorent-ils assez leur langue pour ne pas savoir que cette répétition, *aux dépens*, fait attendre encore quelque chose ; que c'est une suspension, que la phrase n'est pas finie, et que cette terminaison, *aux dépens de mes feux*, est de la dernière platitude ? Il n'y a pas jusqu'aux acteurs de province qui ne s'en aperçoivent. Mademoiselle *Clairon* avait juré de gâter la fin de Tancrède. J'ai mille grâces à vous rendre d'avoir fait restituer, par mademoiselle *Durancy*, ce que mademoiselle *Clairon* avait tronqué. Un

1766. misérable libraire de Paris, nommé *Duchesne*, a imprimé mes pièces de la façon détestable dont les comédiens les jouent; il a fait tout ce qu'il a pu pour me déshonorer et pour me rendre ridicule. De quel droit ce faquin a-t-il obtenu un privilége du roi pour corrompre ce qui m'appartient, et pour me couvrir de honte? Je vous avoue que cela m'est sensible. Je me suis précautionné contre les plus violentes persécutions, et j'ai de quoi les braver; mais je n'ai point de remède contre l'opprobre et le ridicule dont les comédiens et les libraires me couvrent. J'avoue cette sensibilité; un artiste qui ne l'aurait pas serait un pauvre homme.

Je ne sais plus ce que devient l'affaire des *Sirven*; je crois que les lenteurs de *Beaumont* l'ont fait échouer. C'est bien pis que l'inepte insolence des comédiens et des libraires. C'est-là ce qui me désespère; j'ai la tête dans un sac.

Les affaires de Genève ne laissent pas de m'embarrasser. J'y ai une grande partie de mon bien; toutes les caisses sont fermées. Je ne sais comment j'ai fait, moi pauvre diable, pour avoir une maison beaucoup plus grosse que celle de monsieur l'ambassadeur. Il se trouve qu'à Tourney et à Ferney je nourris cent cinquante personnes; on ne soutient pas

cela avec des vers alexandrins et des banqueroutes. 1766.

Pardonnez-moi de mettre à vos pieds mes petites peines ; c'eſt ma conſolation.

Reſpect et tendreſſe.

## LETTRE LXIII.

## A M. DAMILAVILLE.

19 de décembre.

DITES, je vous prie, mon cher ami, à M. de *Beaumont*, que j'ai reçu de M. *Chardon* une lettre charmante dans laquelle il prend fort à cœur l'affaire concernant Canon, et celle des *Sirven*.

A l'égard des *Sirven*, j'ai pris mon parti. J'ai trouvé le public le premier des juges, et les ſuffrages de l'Europe me ſuffiſent. Tant de difficultés me rebutent ; et pour peu qu'on en faſſe encore, que M. de *Beaumont* m'envoye ſon mémoire, je ne veux pas autre choſe ; je le ferai imprimer ; les *Sirven* gagneront leur cauſe dans l'eſprit des honnêtes gens ; c'eſt à eux ſeuls que je veux plaire dans tous les genres.

Pour vous prouver que c'eſt aux honnêtes gens ſeuls que je veux plaire, je vous envoie

1766. une ſcène de la tragédie des Scythes. Montrez cela à *Platon* et à vos amis, et mandez-moi ce que vous en penſez. Il me ſemble qu'une tragédie dans ce goût a du moins le mérite de la nouveauté. Ce n'eſt pas la peine d'être imitateur; il faut ſe taire en tout genre quand on n'a rien de nouveau à dire. Donnez, je vous en prie, une copie à *Thiriot*; cela nourrira ſa correſpondance.

Je cultiverai, mon cher ami, les belles-lettres juſqu'au dernier moment de ma vie, malgré tout le mal qu'elles m'ont fait. Je ſais que, dès qu'on a donné un ouvrage paſſable, la canaille de la littérature jette les hauts cris; elle ne peut rien contre l'ouvrage, mais elle calomnie l'auteur. S'il réuſſit, on ne manque pas de l'appeler déiſte, ou athée, ou même encyclopédiſte; s'il paraît un mauvais livre, on ne manque pas de l'en accuſer; et il en paraît tous les jours. L'impoſture frappe à toutes les portes. Tantôt le vinaigrier *Chaumeix* convulſionnaire crucifié, tantôt l'abbé d'*Eſtrées* auteur de l'*Année merveilleuſe*, et aſſocié de *Fréron*, tantôt un ex-jéſuite, crient au ſcandale juſqu'à ce qu'ils aient perſuadé quelque pédant accrédité; et quelquefois la perſécution ſuit de près la calomnie. On a beau faire du bien, on aurait beau même en faire à ces malheureux, ils n'en chercheraient pas moins

à vous opprimer. Il faut combattre toute sa vie, et finir par s'enfuir, si les méchans l'emportent. 1766.

Adieu, mon cher ami. Que j'avais bien raison de vous dire autrefois à la fin de mes lettres, en parlant de la calomnie, *écrasons l'infame!* mais il est plus aisé de le dire que de le faire.

## LETTRE LXIV.

## A M. CHARDON.

A Ferney, 20 de décembre.

VRAIMENT, Monsieur, vous ne sauriez mieux placer vos bienfaits, et surtout en fait de colonie. J'en ai fondé une dans le plus bel endroit de la terre pour l'aspect, et dans le plus abominable pour la rigueur des saisons, dans un bassin d'environ cinquante lieues de tour, entouré de montagnes éternellement couvertes de neige par le quarante-sixième degré; de sorte que je me crois en Calabre l'été, et en Sibérie l'hiver. Je n'ai trouvé, en arrivant, que des terres incultes, de la pauvreté et des écrouelles. J'ai défriché les terres, j'ai bâti des maisons, j'ai chassé l'indigence; j'ai vu en peu d'années mon petit territoire

1766. peuplé de trois fois plus d'habitans qu'il n'en avait, ſans avoir eu pourtant l'agrément de contribuer par moi-même à cette population.

Vous m'inſtruirez, Monſieur, et vous me fortifierez dans mon entrepriſe d'embellir des déſerts et de rendre l'horreur agréable. J'attends avec impatience le mémoire dont vous voulez bien m'honorer. Vous pouvez m'envoyer votre mémoire ſous le contre-ſeing de M. le duc de *Choiſeul*. Lorſque je le ſuppliai de vous demander pour rapporteur à monſieur le vice-chancelier, dans l'affaire des *Sirven*, il me répondit qu'il était votre ami, et il eſt bien digne de l'être. Je ne connais point d'ame plus noble et plus généreuſe, et jamais miniſtre n'a eu tant d'eſprit. Il dit que vous étiez intendant dans une île où il n'y avait que des ſerpens; ma colonie à moi eſt environnée de loups, de renards et d'ours: on a preſque par-tout affaire à des animaux nuiſibles.

Si nous ſommes aſſez heureux, Monſieur, pour que vous rapportiez l'affaire des *Sirven*, c'eſt un ſujet digne de votre éloquence, et je ne doute pas que cette affaire d'éclat ne vous faſſe beaucoup d'honneur; mais vous y êtes tout accoutumé. M. de *Beaumont* me mande qu'il y a des préliminaires difficiles. Si on ne peut lever ces obſtacles, j'aurai eu du moins la conſolation d'être honoré de vos lettres,

et de connaître votre extrême mérite. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.* 1766.

# LETTRE LXV.

## A M. MARMONTEL.

20 de décembre.

MON cher confrère, j'avais déjà répondu au reproche de madame *Geoffrin* de n'avoir rien dit du billet du roi de Pologne. Je lui ai mandé que le style de ce monarque ne m'étonnait point du tout. Je connais trois têtes couronnées du Nord qui feraient honneur à notre académie, l'impératrice de Russie, le roi de Pologne et le roi de Prusse. Voilà trois philosophes sur le trône, et cependant il y a encore peu de philosophie dans leurs climats : elle y pénètre pourtant. L'impératrice de Russie dit que ce n'est qu'une aurore boréale, et moi je pense que cette nouvelle lumière sera permanente. On se plaint qu'il y en a trop en France. Je ne vois pas quel mal peut jamais faire la raison. On n'a jamais jusqu'à présent essayé d'elle ; il faut du moins faire cette tentative, et on verra si elle est nuisible. Non, mon cher confrère, la raison n'est pas si méchante qu'on le dit ; ce sont ses ennemis qui sont méchans.

1766. J'aurai donc *Bélisaire* pour mes étrennes. C'est là où je trouverai la philosophie qui me plaît; c'est-là que tout le monde trouvera à s'amuser et à s'instruire. Je vous souhaite d'avance une bonne année. Présentez mes hommages et ma reconnaissance à madame *Geoffrin*; ce qu'elle a fait pour les *Sirven* est digne d'une souveraine. Je ne la connais que par de belles actions. Elle fut la première à souscrire en faveur de mademoiselle *Corneille* dont le père lui avait fait un procès si impertinent; elle ne s'en vengea que par des bienfaits. En vérité, voilà de ces choses qu'il faut que la postérité sache.

Mettez-moi bien à ses pieds.

Quand aurons-nous donc le discours de M. *Thomas*? On dit qu'il lira un premier chant de la *Pétréiade* qui est admirable. L'année 1767 ne commencera pas mal pour la littérature. Soyez-en le soutien avec monsieur *Thomas*. J'applaudis de loin à vos succès qui me sont bien chers et qui me consolent.

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens.

*N. B.* Ce n'est point l'abbé *Coyer* qui a fait la lettre au docteur *Pansophe*, c'est M. de *Bordes*, académicien de Lyon, qui s'était déjà moqué plus d'une fois du charlatan de Genève

Adieu, mon cher confrère. *V.*

## LETTRE LXVI.

1766.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

Je souhaite à mes anges la bonne année, c'est-à-dire, quatre ou cinq bonnes pièces nouvelles, quatre ou cinq bons acteurs, et de plus tous les plaisirs possibles.

J'ai reçu le paquet dont vous m'honorez, du 13 de décembre. Voilà, je crois, la première fois qu'un pauvre auteur a été d'accord en tout avec ses critiques. Tout sera comme vous le désirez. Les trois quarts, au moins, de vos ordres sont prévenus, et vous serez ponctuellement obéis sur le reste; mais les affaires de Genève ne laissent pas de m'embarrasser. La cessation de presque tout le commerce qui ne se fait plus que par des contrebandiers, la cherté horrible des vivres, le redoublement des gardes des fermes, la multiplication des gueux, les banqueroutes qui se préparent; tout cela n'est point du tout poëtique: on ne vivait point ainsi en Scythie.

Je ne crois point du tout qu'on se batte, mais je crois qu'on souffrira beaucoup. Si on se battait, ce serait bien pis; on pourrait bien

1766. mettre alors le feu à la ville, et alors toutes les dettes ſont payées.

Je penſe encore (entre nous) qu'on aurait pu prévenir tout ce tracas; mais, quand les choſes ſont faites, ce n'eſt pas la peine de dire ce qu'on aurait pu faire.

Les délais de *Beaumont*, les maudites et plates affaires dont il a été chargé ſi long-temps, nous ont été très-funeſtes : cependant ſon mémoire eſt ſigné de dix avocats; on l'imprime enfin; mais on craint le parlement de Toulouſe, et je ne vois pas pourquoi on le craint. On ne veut donner le mémoire qu'aux juges; on n'oſe pas le donner au public dont pourtant la voix dirige les juges dans des affaires ſi criantes. Il me ſemble qu'il faut avoir pour ſoi la clameur publique. Voyez ce qu'a produit le cri de la nation dans l'affaire des *Calas*. Mais enfin je ne ſuis pas ſur les lieux, et je m'en rapporte à ceux qui voient les choſes de plus près. Je me flatte que vous aurez un exemplaire du mémoire en même temps que monſieur le vice-chancelier. M. le duc de *Choiſeul* nous a promis de nous faire donner M. *Chardon* pour rapporteur.

Vous l'en ferez ſouvenir, mes divins anges. Reſpect et tendreſſe.

LETTRE

## LETTRE LXVII.

1766.

## A M. DAMILAVILLE.

22 de décembre.

MON cher ami, l'autre *Sémiramis* ne valait pas celle-ci ; le *Ninus* n'était qu'un vilain ivrogne. J'admire sa veuve, je l'aime à la folie. Les Scythes deviennent nos maîtres en tout : voilà pourtant ce que fait la philosophie. Des pédans chez nous poursuivent les sages, et des princesses philosophes accablent de biens ceux que nos cuistres voudraient brûler.

Que M. de *Beaumont* fasse comme il voudra, mais je veux avoir son mémoire, je veux donner aux *Sirven* la consolation de le lire. Songez bien, encore une fois, que, si nous n'avons pas le bonheur d'obtenir l'évocation, nous aurons pour nous le cri de l'Europe, qui est le plus beau de tous les arrêts. Je compte toujours que M. *Chardon* sera le rapporteur. Pour moi, si j'étais juge, je condamnerais le bailli de Mazamet à faire amende honorable, à nourrir et à servir les *Sirven* le reste de sa vie.

Je doute fort que le roi permette la convocation des pairs au parlement de Paris. Ou je me trompe fort, ou il en sait beaucoup plus

1766. qu'eux tous : il apaise toutes les noises en temporisant.

Genève est un peu plus difficile à mener que notre nation ; mais à la fin on en vient à bout.

J'embrasse tendrement le favori de *ma Catherine*. Je vais écrire à *ma Catherine*, et lui dire tout ce que je pense d'elle. Mandez-moi des nouvelles de la pomme de *Guillaume Tell* : vous êtes normand, vous devez vous intéresser aux pommes.

Oh, comme je vous embrasse !

Je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer une lettre de change sur Lyon, de cinquante louis, dont voici la quittance. L'affaire de *Lamberta* traîne un peu en longueur ; mais elle se fera, malgré le dérangement où l'on est.

## LETTRE LXVIII.

### A M. DE CHABANON.

A Ferney, 22 de décembre.

Il y a long-temps que j'aurais dû vous remercier, mon cher confrère, d'avoir fait votre tragédie. Vous savez combien j'aime à corrompre la jeunesse, et combien j'adore les talens. M. de *la Harpe* travaille chez moi dix heures

par jour, et moi, vieux fou, j'en ai fait tout autant. La rage des tragédies m'a repris comme à vous; mais, de par *Melpomène*, gardons-nous bien de les faire jouer. Figurez-vous que Zaïre fut huée dès le fecond acte, que Sémiramis tomba tout net, qu'Orefte fut à peu-près fifflé, que la même Adélaïde du Guefclin, redemandée par le public, avait été confpuée par cet aimable public; que Tancrède fut d'abord fort mal reçu, &c. &c. &c. 1766.

Je conclus donc, et je conclus bien, qu'il faut faire imprimer fa drogue; enfuite les comédiens donnent notre orviétan fur leur échafaud, s'ils le veulent ou s'ils peuvent; et notre pauvre honneur eft en fureté: car remarquez bien qu'ils ne repréfenteront jamais une pièce imprimée que quand le public leur dira: Jouez donc cela, il y a du bon dans cela, cela vous vaudra de l'argent. Alors ils vous jouent, ils vous défigurent; mademoifelle *Duménil* court à bride abattue, une autre dit des vers comme on lit la gazette, un autre mugit, un autre fait les beaux bras, et la pièce va au diable; et alors le public qui eft toujours jufte, comme vous favez, avertit, en fifflant, qu'il fiffle meffieurs les acteurs et mefdemoifelles les actrices, et non pas le pauvre diable d'auteur.

Ce parti me paraît prodigieufement fage, et

1766. d'une très-fine politique. Faites imprimer votre Eudoxie ou Eudocie, quand nous en serons tous deux contens; et alors je vous réponds que les comédiens même ne pourront la faire tomber.

Je vous souhaite d'ailleurs, pour l'année 1767, une maîtresse potelée, tendre, pleine d'esprit, et pourtant fidelle. Jouez du flageolet pour elle, et du violon pour vous. Cultivez les beaux arts, jouissez de la vie. Vous êtes fait pour être une des créatures les plus heureuses, comme vous êtes des plus aimables. Maman et moi, et *Cornélie-chiffon*, et tous ceux qui ont eu l'honneur de vous voir, vous font leurs plus tendres complimens. *V.*

## LETTRE LXIX.

### A M. DAMILAVILLE.

2 de janvier.

1767. VOUS devez être actuellement bien instruit, mon cher et vertueux ami, du malheur qui m'est arrivé : c'est une bombe qui m'est tombée sur la tête; mais elle n'écrasera ni mon innocence ni ma constance. Je ne peux vous rien dire de nouveau là-dessus, parce que je n'ai encore aucune nouvelle.

J'ai éclairci tout avec M. le prince de *Gallitzin*; il n'y avait point de lettre de lui; tout eſt parfaitement en règle; et, dans quelque endroit que je ſois, les *Sirven* auront de quoi faire leur voyage à Paris, et de quoi ſuivre leur procès. Vous pourrez, en attendant, envoyer copie du factum à madame *Denis*, ſi M. de *Beaumont* ne le fait pas imprimer à Paris. 1767.

Vous aurez les Scythes inceſſamment, à condition qu'ils ne ſeront point joués; et la raiſon en eſt que la pièce eſt injouable avec les acteurs que nous avons.

On m'a envoyé de Paris une pièce très-ſingulière, intitulée le Triumvirat; mais ce qui m'a paru le plus mériter votre attention dans cet ouvrage, et celle de tous les gens qui penſent, c'eſt une hiſtoire des proſcriptions. Elles commencent par celles des Hébreux et finiſſent par celles des Cévennes; ce morceau m'a paru très-curieux (*). Il me ſemble que la tragédie n'eſt faite que pour amener ce petit morceau; la pièce d'ailleurs n'eſt point convenable à notre théâtre, attendu qu'il y a très-peu d'amour.

Adieu, mon cher ami; vous devinez le triſte état dans lequel nous ſommes, madame *Denis* et moi. Nous attendons de vos nou-

(*) Voyez Mélanges hiſtoriques, tome III.

1767. velles ; écrivez à madame *Denis* au lieu d'écrire à M. *Souchay*, et songez, quoi qu'il arrive, à *écr. l'inf.*

## LETTRE LXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, samedi au matin, 3 de janvier, avant que la poste de France soit arrivée à Genève.

MES anges sauront donc pourquoi j'ai fait imprimer les Scythes.

1°. C'est que je n'ai pas voulu mourir intestat, et sans avoir rendu aux deux satrapes, *Nalrisp* et *Elochivis* (*), l'hommage que je leur dois.

2°. C'est que mon épître dédicatoire est si drôle, que je n'ai pu résister à la tentation de la publier.

3°. C'est qu'il n'y a réellement point de comédiens pour jouer cette pièce, et que je serai mort avant qu'il y en ait.

4°. C'est que j'emporte aux enfers ma juste indignation contre les comédiennes qui ont défiguré mes ouvrages, pour se donner des airs penchés sur le théâtre; et contre les libraires, éternels fléaux des auteurs ; lesquels infames

(*) *Praslin* et *Choiseul*.

libraires de Paris m'ont rendu ridicule, et se font emparés de mon bien pour le dénaturer avec un privilége du roi. 1767.

J'ai donc voulu faire savoir aux amateurs du théâtre, avant que de mourir, que je protestais contre tous les libraires, comédiens et comédiennes, qui font les causes de ma mort; et c'est ce que mes anges verront dans l'avis au lecteur, qui est après ma naïve préface.

Je proteste encore, devant DIEU et devant les hommes, qu'il n'y a pas une seule critique de mes anges et de mes satrapes à laquelle je n'aye été très-docile. Ils s'en apercevront par le papier collé page 19, et par d'autres petits traits répandus çà et là.

Je proteste encore contre ceux qui prétendent que je suis tombé en apoplexie; je n'ai été évanoui qu'un quart d'heure tout au plus, et mon style n'est point apoplectique.

Si mes anges et mes satrapes veulent que la pièce soit jouée avant que l'édition paraisse, ils sont les maîtres. *Gabriel Cramer* la mettra sous cent clefs, pourvu qu'il y ait des acteurs pour la jouer, et que les comédiens la fassent succéder immédiatement après la pomme (*); car, pour peu qu'on diffère, il sera impossible d'empêcher l'édition de paraître; les provinces

(*) Guillaume Tell.

1767. de France en feront inondées, et il en arrivera à Paris de tous côtés.

Je la lus devant des gens d'esprit, et même devant des connaiſſeurs, quatre jours avant mon apoplexie, et je fis fondre en larmes pendant tout le ſecond acte et les trois ſuivans.

J'enverrai au bout des ailes de mes anges les paroles et la muſique, dès que les comédiens auront pris une réſolution. J'attends leurs ordres avec la ſoumiſſion la plus profonde. *V.*

## LETTRE LXXI.

### AU MEME.

4 de janvier.

COMME les cuiſiniers, mon cher ange, partent toujours de Paris le plus tard qu'ils peuvent, et s'arrêtent en chemin à tous les bouchons, j'ai reçu un peu tard la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 14 de décembre. Ma réponſe arrivera gelée; notre thermomètre eſt à douze degrés au-deſſous du terme de la glace; une belle plaine de neige, d'environ quatre-vingts lieues de tour, forme notre horizon; me voilà en Sibérie pour quatre

mois.

mois. Ce n'eſt pas aſſurément cette ſituation qui me fait déſirer de vous revoir et de vous embraſſer ; je quitterais le paradis terreſtre pour jouir de cette conſolation. J'eſpère bien quelque jour venir faire un tour à Paris, uniquement pour vous et pour madame d'*Argental*. Il me ſera impoſſible d'abandonner long-temps ma colonie. J'ai fondé Carthage, il faut que je l'habite, ſans quoi Carthage périrait ; mais je vous réponds bien que, ſi je ſuis en vie dans dix-huit mois, vous reverrez un vieux radoteur qui vous aime comme s'il ne radotait point.

1767.

M. de *Thibouville* me dit qu'il faut que je vous envoye la lettre de M. le duc de *Duras* ; je ne ſais trop où la retrouver. Elle contenait, en ſubſtance, que la belle *Dubois* m'avait traité comme ſes amans, qu'elle m'avait trompé ; que la comédie était, comme beaucoup d'autres choſes, fort en décadence ; qu'il avait établi un petit ſéminaire de comédiens à Verſailles, qui ne promettait pas grand'choſe ; que *le Kain* était toujours bien malade, et que la tragédie était tout auſſi malade que lui.

Nous manquons d'hommes en bien des genres, mon cher ange, cela eſt très-vrai ; mais les autres nations ne ſont pas en meilleur état que nous.

M. *Chardon* m'avait promis de rapporter

1767. l'affaire des *Sirven* avant la naissance de notre Sauveur; mais les petites niches qu'il a plu au parlement de lui faire, ont retardé l'effet de sa bonne volonté. L'affaire n'a point été rapportée; je ne sais plus où j'en suis, après cinq ans de peines. Il faut se résigner à DIEU et au parlement.

Pour mon petit procès avec madame *Gilet*, il ne m'inquiéte guère; c'est une idiote qui veut quelquefois faire le bel esprit, et qui parle quelquefois à tort et à travers à M. *Gilet*. Elle est peu écoutée; mais M. *Gilet* a quelquefois des fantaisies, des lubies, et il y a des affaires dans lesquelles il se rend fort difficile. Il est triste d'avoir des démêlés avec des gens de ce caractère. Je suis sensiblement touché de la bonté que vous avez de songer à redresser l'esprit de M. *Gilet*.

Mon pauvre *Damilaville* est tout ébouriffé de la crainte de n'être pas à la tête des vingtièmes. Je vous avoue que je lui souhaiterais une autre place; c'est un lieutenant-colonel dont tout le monde désire que le régiment soit réformé.

N'êtes-vous pas bien aise que l'affaire de Pologne soit accommodée à la plus grande gloire de DIEU et de la raison? *Joseph Bourdillon*, professeur en droit public, n'a pas laissé de servir dans ce procès. Puissé-je réussir comme

lui dans celui des *Sirven !* puissé-je surtout venir un jour vous dire combien je vous aime, combien je vous suis attaché pour le reste de ma languissante vie ! 1767.

## LETTRE LXXII.

### A M. DE PEZAI.

5 de janvier.

Je vous fais juge, Monsieur, des procédés de *J. J. Rousseau* avec moi. Vous savez que ma mauvaise santé m'avait conduit à Genève auprès de M. *Tronchin*, le médecin, qui alors était ami de *Rousseau* : je trouvai les environs de cette ville si agréables que j'achetai, d'un magistrat, quatre-vingt-sept mille livres, une maison de campagne, à condition qu'on m'en rendrait trente-huit mille, lorsque je la quitterais. *Rousseau* dès-lors conçut le dessein de soulever le peuple de Genève contre les magistrats, et il a eu enfin la funeste et dangereuse satisfaction de voir son projet accompli.

Il écrivit d'abord à M. *Tronchin* qu'il ne remettrait jamais les pieds dans Genève, tant que j'y serais ; M. *Tronchin* peut vous certifier cette vérité. Voici sa seconde démarche.

Vous connaissez le goût de madame *Denis*, ma nièce, pour les spectacles ; elle en donnait

dans le château de Tourney et dans celui de
1767. Ferney, qui sont sur la frontière de France, et les Génevois y accouraient en foule. *Rousseau* se servit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui est celui des représentans, et quelques prédicans qu'on nomme ministres.

Voilà pourquoi, Monsieur, il prit le parti des ministres, au sujet de la comédie, contre M. d'*Alembert*, quoiqu'ensuite il ait pris le parti de M. d'*Alembert* contre les ministres, et qu'il ait fini par outrager également les uns et les autres; voilà pourquoi il voulut d'abord m'engager dans une petite guerre au sujet des spectacles; voilà pourquoi, en donnant une comédie et un opéra à Paris, il m'écrivit que je corrompais sa république en fesant représenter des tragédies dans mes maisons par la nièce du grand *Corneille*, que plusieurs génevois avaient l'honneur de seconder.

Il ne s'en tint pas là; il suscita plusieurs citoyens ennemis de la magistrature; il les engagea à rendre le conseil de Genève odieux, et à lui faire des reproches de ce qu'il souffrait, malgré la loi, un catholique domicilié sur leur territoire, tandis que tout génevois peut acheter en France des terres seigneuriales, et même y posséder des emplois de finance. Ainsi cet homme, qui prêchait à Paris la liberté de conscience, et qui avait tant de besoin de

tolérance pour lui, voulait établir dans Genève l'intolérance la plus révoltante et en même temps la plus ridicule. 1767.

M. *Tronchin* entendit lui-même un citoyen, qui est depuis long-temps le principal boutefeu de la république, dire qu'il fallait absolument exécuter ce que *Rousseau* voulait, et me faire sortir de ma maison des Délices, qui est aux portes de Genève. M. *Tronchin*, qui est aussi honnête homme que bon médecin, empêcha cette levée de boucliers, et ne m'en avertit que long-temps après.

Je prévis alors les troubles qui s'exciteraient bientôt dans la petite république de Genève; je résiliai mon bail à vie des Délices; je reçus trente-huit mille livres, et j'en perdis quarante-neuf, outre environ trente mille francs que j'avais employés à bâtir dans cet enclos.

Ce sont-là, Monsieur, les moindres traits de la conduite que *Rousseau* a eue avec moi; M. *Tronchin* peut vous les certifier, et toute la magistrature de Genève en est instruite.

Je ne vous parlerai point des calomnies dont il m'a chargé auprès de M. le prince de *Conti* et de madame la duchesse de *Luxembourg*, dont il avait surpris la protection. Vous pouvez d'ailleurs vous informer dans Paris de quelle ingratitude il a payé les services de M. *Grimm*, de M. *Helvétius*, de M. *Diderot*,

1767. et de tous ceux qui avaient protégé ſes extravagantes bizarreries qu'on voulait alors faire paſſer pour de l'éloquence.

Le miniſtère eſt auſſi inſtruit de ſes projets criminels, que les véritables gens de lettres le ſont de tous ſes procédés. Je vous ſupplie de remarquer que la ſuite continuelle des perſécutions qu'il m'a ſuſcitées, pendant quatre années, a été le prix de l'offre que je lui avais faite de lui donner, en pur don, une maiſon de campagne, nommée l'Hermitage, que vous avez vue entre Tourney et Ferney. Je vous renvoie, pour tout le reſte, à la lettre que j'ai été obligé d'écrire à M. *Hume*, et qui était d'un ſtyle moins ſérieux que celle-ci.

Que M. *Dorat* juge à préſent s'il a eu raiſon de me confondre avec un homme tel que *Rouſſeau*, et de regarder comme une querelle de bouffons les offenſes perſonnelles que M. *Hume*, M. d'*Alembert* et moi avons été obligés de repouſſer, offenſes qu'aucun homme d'honneur ne pouvait paſſer ſous ſilence.

M. d'*Alembert* et M. *Hume*, qui ſont au rang des premiers écrivains de France et d'Angleterre, ne ſont point des bouffons; je ne crois pas l'être non plus, quoique je n'approche pas de ces deux hommes illuſtres.

Il eſt vrai, Monſieur, que, malgré mon âge et mes maladies, je ſuis très-gai, quand il ne

s'agit que de fottifes de littérature, de profe ampoulée, de vers plats ou de mauvaifes critiques; mais on doit être très-férieux fur les procédés, fur l'honneur et fur les devoirs de la vie. 1767.

## LETTRE LXXIII.

### A M. DORAT.

A Ferney, ce 8 de janvier.

MONSIEUR,

A la réception de la lettre dont vous m'avez honoré, j'ai dit, comme S[t] *Auguftin : O felix culpa !* Sans cette petite échappée, dont vous vous accufez fi galamment, je n'aurais point eu votre lettre qui m'a fait plus de plaifir que l'*Avis aux deux* prétendus *fages* ne m'a pu caufer de peine. Votre plume eft comme la lance d'*Achille*, qui guériffait les bleffures qu'elle fefait.

Le cardinal de *Bernis*, étant jeune, en arrivant à Paris, commença par faire des vers contre moi, felon l'ufage, et finit par me favorifer d'une bienveillance qui ne s'eft jamais démentie. Vous me faites efpérer les mêmes bontés de vous, pour le peu de temps qui me refte à vivre, et je crie *felix culpa*, à tue-tête.

1767. J'ai déjà lu, Monſieur, votre très-joli poëme ſur la déclamation; il eſt plein de vers heureux et de peintures vraies. Je me ſuis toujours étonné qu'un art, qui paraît ſi naturel, fût ſi difficile. Il y a, ce me ſemble, dans Paris beaucoup plus de jeunes gens capables de faire des tragédies dignes d'être jouées, qu'il n'y a d'acteurs pour les jouer. J'en cherche la raiſon, et je ne ſais ſi elle n'eſt pas dans la ridicule infamie que des velches ont attachée à réciter ce qu'il eſt glorieux de faire. Cette contradiction velche doit révolter tous les vrais français. Cette vérité me ſemble mériter que vous la faſſiez valoir dans une ſeconde édition de votre poëme.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été touché de tout ce que vous avez bien voulu m'écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*P. S.* Ma dernière lettre à M. le chevalier de *Pezai* était écrite avant que j'euſſe reçu la vôtre. J'en avais envoyé une copie à un de mes amis; mais je ne crois pas qu'il y ait un mot qui puiſſe vous déplaire, et j'eſpère que les faits énoncés dans ma lettre feront impreſſion ſur un cœur comme le vôtre.

## LETTRE LXXIV.

1767.

## A M. DAMILAVILLE.

Jeudi matin, 8 de janvier.

MON cher ami, en attendant que je lise une lettre de vous, que je compte recevoir aujourd'hui, il faut que je vous communique une réponse que j'ai été obligé de faire à M. de *Pezai*, au sujet des vers de M. *Dorat*, que vous devez avoir vus, et qui ne sont pas mal faits. Vous verrez si j'ai tort de regarder *J. J. Rousseau* comme un monstre, et de dire qu'il est un monstre. Le grand mal, dans la littérature, c'est qu'on ne veut jamais distinguer l'offenseur de l'offensé. M. *Dorat* a ses raisons pour suivre ce torrent, puisqu'il s'y laisse entraîner, et qu'il m'a offensé de gaieté de cœur, sans me connaître.

J'arrête ma plume, en attendant votre lettre, et je vous prie de communiquer à M. d'*Alembert* celle que j'ai écrite à M. de *Pezai*, avant que M. *Dorat* m'eût demandé pardon.

Nous avons reçu votre lettre du 3 de janvier. Nos alarmes et nos peines ont été un peu adoucies, mais ne sont pas terminées.

Il n'y a plus actuellement de communication de Genève avec la France; les troupes

1767. font répandues par toute la frontière ; et, par une fatalité singulière, c'eſt nous qui ſommes punis des ſottiſes des Génevois. Genève eſt le ſeul endroit où l'on pouvait avoir toutes les choſes néceſſaires à la vie ; nous ſommes bloqués, et nous mourons de faim : c'eſt aſſurément le moindre de mes chagrins.

Je n'ai pas un moment pour vous en dire davantage. Tout notre triſte couvent vous embraſſe.

## LETTRE LXXV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de janvier.

Le favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, s'eſt donc reſſenti des infirmités attachées à la faibleſſe humaine. Il a ſuccombé ſous la fatigue des plaiſirs ; mais je me flatte qu'il eſt bien rétabli, puiſqu'il m'a écrit de ſa main ; il eſt d'ailleurs grand médecin, et c'eſt lui qui guérit les autres. Je n'ai pas l'honneur d'être de l'eſpèce de mon héros ; dès que les neiges couvrent la terre dans mon climat barbare, les taies blanches s'emparent de mes yeux, je perds preſque entièrement la vue. Mon héros griffonne de ſa main des lettres qu'à peine on

peut lire, et moi, je ne peux écrire de ma belle écriture; j'entrerai d'ailleurs incessamment dans 1767. ma soixante et quatorzième année, ce qui exige de l'indulgence de mon héros.

Nous fesons à présent la guerre très-paisiblement aux citoyens têtus de Genève. J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tourney, que j'avais prêté à M. le duc de *Villars*, sur le chemin des Délices. Je n'ai point de corps d'armée à Ferney; mais j'imagine que, dans cette guerre; on boira plus de vin qu'on ne répandra de sang.

Si vous avez, Monseigneur, une bonne actrice à Bordeaux, je vous enverrai une tragédie nouvelle, pour votre carnaval ou pour votre carême. Maman *Denis* et tous ceux à qui je l'ai lue disent qu'elle est très-neuve et très-intéressante. La grâce que je vous demanderai, ce sera de mettre tout votre pouvoir de gouverneur à empêcher qu'elle ne soit copiée par le directeur de la comédie, et qu'elle ne soit imprimée à Bordeaux. J'oserais même vous supplier d'ordonner que le directeur fît copier les rôles dans votre hôtel, et qu'on vous rendît l'exemplaire à la fin de chaque répétition et de chaque représentation : en ce cas, je suis à vos ordres.

Voici le mémoire concernant votre protégé, et l'emploi de la lettre de change que vous

1767. avez eu la bonté d'envoyer pour lui. Quand même je ne ferais pas à Ferney, il reſtera toujours dans la maiſon; maman *Denis* aura ſoin de lui, et je le laiſſerai le maître de ma bibliothèque. Il paſſe ſa vie à travailler dans ſa chambre, et j'eſpère qu'il ſera un jour très-ſavant dans l'hiſtoire de France. Je lui ai fait étudier l'Hiſtoire des pairs et des parlemens, ce qui peut lui être fort utile. Il ſe pourra faire que bientôt je ſois abſent pour long-temps de Ferney; je ferais même aujourd'hui chez M. le chevalier de *Beauteville* à Soleure, et de là j'irais chez le duc de *Virtemberg* et chez l'électeur palatin, ſi ma ſanté me le permettait.

Dans cette incertitude, je vous demande en grâce d'avoir pour moi la même bonté que vous avez eue pour *Galien*. Ni vos affaires ni celles de la ſucceſſion de M. le prince de *Guiſe* ne feront arrangées de plus de ſix mois. Je me trouvé, à l'âge de ſoixante et quatorze ans, dans un état très-déſagréable et très-violent. Votre banquier de Bordeaux peut aiſément vous avancer, pour ſix mois, deux cents louis d'or, en m'envoyant une lettre de change de cette ſomme ſur Genève. Il le fera d'autant plus volontiers que le change eſt aujourd'hui très-avantageux pour les Français; et il y gagnera en vous fefant un plaiſir qui ne vous coûtera rien. J'aurai l'honneur d'envoyer alors

mon reçu, à compte de deux cents louis d'or, à M. l'abbé de *Blet*, sur ce qui m'est dû de votre part. Il joindra ce reçu à ceux que mon notaire a précédemment fournis à vos intendans; ou, si vous l'ordonnez, j'adresserai ce reçu à vous-même, et vous l'enverrez à M. l'abbé de *Blet*. Je ne vous propose de le lui adresser en droiture que pour éviter le circuit. 1767.

Si je suis à Soleure, le trésorier des Suisses me comptera cet argent, et se fera payer à Genève. Je vous aurai une extrême obligation; car, quoique j'aye essuyé bien des revers en ma vie, je n'en ai point eu de plus imprévu et de plus désagréable que celui que j'éprouve aujourd'hui. Ayez la bonté de me donner vos ordres sur tous ces points, et de les adresser à Genève sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident de France. La lettre me sera rendue exactement, quoiqu'il n'y ait plus de communication entre le territoire de France et celui de Genève; et, si je suis à Soleure, madame *Denis* m'enverra votre lettre. Vous pouvez prescrire aussi ce que vous voulez qu'elle dépense par an pour les menues nécessités de *Galien*; elle vous enverra le compte au bout de l'année.

Je n'ai d'autres nouvelles à vous mander des pays étrangers, sinon que le corps des négocians français qui est à Vienne, m'a écrit que vous partiez incessamment pour aller cher-

1767. cher une archiducheſſe, et qu'il me demandait des harangues pour toute la famille impériale et pour votre Excellence. J'ai répondu lanternes à ce corps qui me paraît mal informé.

A l'égard du petit corps de troupes qui eſt dans mes terres, j'ai bien peur d'être obligé, ſi je reſte dans le pays, de faire plus d'une harangue inutile pour l'empêcher de couper mes bois. On dit que M. de *la Borde* ne ſera plus banquier du roi. C'eſt pour moi un nouveau coup, car c'eſt lui qui me fesait vivre.

Je me recommande à vos bontés, et je vous ſupplie d'agréer mon très-tendre reſpect. *V.*

## LETTRE LXXVI.

### A M. LE DUC DE CHOISEUL,

*Sur le cordon de troupes auprès de Genève.*

9 de janvier.

MON HÉROS, MON PROTECTEUR,

C'EST pour le coup que vous êtes mon colonel. Le ſatrape *Elochivis* environne mes poulaillers de ſes innombrables armées, et le bon homme qui cultive ſon jardin au pied du mont Caucaſe eſt terriblement embarraſſé par votre funeſte ambition.

Permettez-moi la liberté grande de vous dire que vous avez le diable au corps. Maman *Denis* et moi, nous nous jetons à vos pieds. Ce n'eſt pas les Génevois que vous puniſſez, c'eſt nous, grâces à Dieu. Nous ſommes cent perſonnes à Ferney qui manquons de tout, et les Génevois ne manquent de rien. Nous n'avons pas aujourd'hui de quoi donner à dîner aux généraux de votre armée. 1767.

A peine l'ambaſſadeur de votre ſublime Porte eut-il aſſuré que le roi de Perſe prenait les honnêtes Scythes ſous ſa protection et ſauvegarde ſpéciale, que tous les bons Scythes s'enfuirent. Les habitans de Scythopolis peuvent aller où ils veulent, et revenir, et paſſer et repaſſer, avec un paſſe-port du chiaoux *Hénin*; et nous, pauvres Perſans, parce que nous ſommes votre peuple, nous ne pouvons ni avoir à manger, ni recevoir nos lettres de Babylone, ni envoyer nos eſclaves chercher une médecine chez les apothicaires de Scythopolis.

Si votre tête repoſe ſur les deux oreillers de la juſtice et de la compaſſion, daignez répandre la roſée de vos faveurs ſur notre diſette.

Dès qu'on eut publié votre reſcrit impérial dans la ſuperbe ville de Gex, où il n'y a ni pain ni pâte, et qu'on eut reçu la défenſe

1767. d'envoyer du foin chez les ennemis, on leur en fit paſſer cent fois plus qu'ils n'en mangeront en une année. Je ſouhaite qu'il en reſte aſſez pour nourrir les troupes invincibles qui bordent actuellement les frontières de la Perſe.

Que votre ſublimité permette donc que nous lui adreſſions une requête qui ne ſera point écrite en lettres d'or, ſur un parchemin couleur de pourpre, ſelon l'uſage, attendu qu'il nous reſte à peine une feuille de papier, que nous réſervons pour votre éloge.

Nous demandons un paſſe-port ſigné de votre main prodigue en bienfaits, pour aller, nous et nos gens, à Genève ou en Suiſſe, ſelon nos beſoins ; et nous prierons *Zoroaſtre* qu'il intercède auprès du grand *Oroſmade*, pour que tous les péchés de la chair que vous avez pu commettre vous ſoient remis.

## LETTRE LXXVII.

1767.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de janvier, au soir, par Genève, malgré les troupes.

APRÈS avoir eu l'honneur de recevoir votre lettre de Bordeaux, concernant *Galien*, je vous écrivis, Monseigneur, le 9 de janvier. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 29, par laquelle je vois que je suis heureusement entré dans toutes vos vues, et que j'avais heureusement prévenu vos ordres concernant ce jeune homme.

Je suis encore fort incertain si je partirai ou non, pour aller chez monsieur l'ambassadeur en Suisse, et de là régler mes affaires avec M. le duc de *Virtemberg*. Vous seriez d'ailleurs bien étonné de la raison principale qui peut me forcer, d'un moment à l'autre, à faire ce voyage. C'est un homme que vous connaissez, un homme qui vous a obligation, un homme dont vous vous êtes plaint quelquefois à moi-même, un homme qui est mon ami depuis plus de soixante années, un homme enfin qui, par la plus singulière aventure du monde, m'a mis dans le plus étrange embarras. Je suis compromis pour lui de la manière la plus

1767. cruelle; mais je n'ai à lui reprocher que de s'être conduit avec un peu trop de molleſſe; et, quoi qu'il arrive, je ne trahirai point une amitié de ſoixante années, et j'aime mieux tout ſouffrir que de le compromettre à mon tour. Je vous défie de deviner le mot de l'énigme, et vous ſentez bien que je ne puis l'écrire; mais vous devinez aiſément la perſonne. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut s'attendre à tout dans cette vie, ſe tenir prêt à tout, ſavoir ſe ſacrifier pour l'amitié, et ſe réſigner à la fatalité aveugle qui diſpoſe des choſes de ce monde.

Cela n'empêchera pas que je ne vous envoye ma tragédie des Scythes, pour votre carnaval, dès que vous m'en aurez donné l'ordre; cela vous amuſera, et il faut s'amuſer.

Je vous demande très-humblement pardon de la prière que je vous ai faite; mais l'état où je ſuis m'y a forcé. Si je reſte dans mes montagnes, nous ſerons obligés d'envoyer à dix lieues chercher des proviſions, parce que la communication eſt interrompue avec Genève par des troupes; nos fermiers ſe ſont enfuis ſans nous payer; et, ſi je vais en Suiſſe et ailleurs, le ſecours que j'ai pris la liberté de vous demander ne me ſera pas moins néceſſaire.

Je ſuis bien de votre avis quand vous me

marquez que *Galien* n'eſt pas encore en état de faire l'hiſtoire du Dauphiné; mais je penſe qu'il eſt très à propos de lui laiſſer amaſſer les matériaux qu'il trouve dans ma bibliothéque et dans celles de pluſieurs maiſons de Genève, où on ſe fait un plaiſir de l'aider dans ſes recherches. Il travaille beaucoup, et même avec paſſion; il cultive ſa mémoire qui eſt, comme tout le monde en conviendra, tout-à-fait étonnante; et, s'il n'eſt pas un jour votre ſecrétaire, vous ne pourrez mieux faire que de le faire agréer à la bibliothéque du roi, place très-conforme au genre d'étude vers lequel il ſe porte avec une eſpèce de fureur. Quand même je ne ſerais pas à Ferney, il pourra toujours aſſembler ſes matériaux dans ma bibliothéque et dans celles dont je vous ai parlé; après quoi, ſon ſtyle, que je ne trouve rien moins que mauvais, venant à ſe perfectionner au bout de quelque temps, on le confiera à quelque ſavant bénédictin du Dauphiné, pour en tirer les anecdotes les plus curieuſes pour l'embelliſſement de l'hiſtoire de cette province, pour laquelle il a un violent penchant, et ſur laquelle il a déjà huit porte-feuilles d'anecdotes et de recherches qu'il a faites depuis ſon arrivée, ſans compter ce qu'il avait déjà recueilli dans l'endroit où vous l'avez ſi judicieuſement tenu pendant deux

1767.

1767. ans, temps qu'il a mis à profit, contre l'ordinaire. Enfin j'augure bien de cette histoire du Dauphiné. Cette province, heureusement pour lui, n'a pas un écrivain dont la lecture soit supportable. Elle peut être enfin le fondement de sa fortune.

En vous priant d'agréer mes hommages et ceux de madame *Denis*, permettez que je vous envoye un fragment d'un endroit de ma lettre à la personne dont je vous ai parlé; vous verrez par là à quel homme j'ai affaire. Je vous conjure de me garder le plus profond secret. *V.*

## LETTRE LXXVIII.

### A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

18 de janvier.

Un homme qui a été sensiblement touché de vos malheurs, Monsieur, et qui est encore saisi d'horreur du désastre d'un de vos amis(*), désirerait infiniment de vous rendre service. Ayez la bonté de faire savoir à quoi vous vous sentez le plus propre; si vous parlez allemand,

(*) Le chevalier de *la Barre*.

ſi vous avez une belle écriture, ſi vous ſouhaiteriez d'être placé chez quelque prince d'Allemagne, ou chez quelque ſeigneur, en qualité de lecteur, de ſecrétaire, de bibliothécaire ; ſi vous êtes engagé au ſervice de ſa Majeſté le roi de Pruſſe, ſi vous ſouhaitez qu'on lui demande votre congé, ſi on peut vous recommander à lui comme homme de lettres ; en ce cas, on ſerait obligé de l'inſtruire de votre nom, de votre âge et de votre malheur. Il en ſerait touché ; il déteſte les barbares ; il a trouvé votre condamnation abominable. 1767.

Ne vous informez point qui vous écrit ; mais écrivez un long détail à Genève à monſieur *Miſopriest*, chez M. *Souchay* marchand de draps, au Lion d'or. Ayez la bonté de dire à M. *Haas*, chez qui vous logez, qu'on lui rembourſera tous les ports de lettres qu'on vous enverra ſous enveloppe.

Voulez-vous bien auſſi, Monſieur, nous faire ſavoir ce que monſieur votre père vous donne par an, et ſi vous avez une paye à Véſel. On ne peut vous rien dire de plus pour le préſent, et on attend votre réponſe.

1767.

# LETTRE LXXIX.

## A M. DAMILAVILLE.

14 de janvier.

VOTRE lettre du 8 de janvier, mon cher ami, m'a remis un peu de baume dans le ſang ; c'eſt le ſort de toutes vos lettres. Le préſident du bureau n'eſt pas pour les fidelles ; mais le chevalier de *Châtellux* eſt fidelle ; M. de *Monthion* eſt fidelle auſſi, et c'eſt beaucoup. Il y a vingt ans qu'on n'aurait pas trouvé les mêmes appuis. Laiſſez crier les barbares, laiſſez glapir les Velches : la philoſophie eſt bonne à quelque choſe.

Il ſe peut faire qu'en brûlant une toiſe cube de papiers, lorſque je feſais mes paquets, j'aye brûlé auſſi le billet de onze cents livres, dont vous me parlez ; mais le remède eſt entre vos mains.

Je ſuppoſe que vous avez déjà donné les trois cents livres à M. *Lambertad* (*). Il faut pardonner ſi on n'a pas encore exécuté tous ſes ordres. Il doit deviner la confuſion horrible où l'on eſt ; nous avons des troupes, et nous ne mangeons actuellement que de la vache.

Les *Sirven* ont de l'argent pour leur voyage

(*) D'*Alembert*.

et pour leur séjour ; ils sont à vos ordres. Je mourrai content, quand nous aurons joint la vengeance des *Sirven* à celle des *Calas*. 1767.

Envoyez, je vous prie, à M. *Lambertad* la copie de ma lettre à M. le chevalier de *Pezai* ; elle le regarde beaucoup. Je puise ma sensibilité pour les innocens malheureux dans le même fond dont je tire mon inflexibilité envers les perfides. Si je haïssais moins *Rousseau*, je vous aimerais moins. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE LXXX.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Paris*.

Le 14 de janvier.

MON cher grand écuyer de Babylone, il est juste qu'on vous envoye les Scythes et les Persans ; cela amusera la famille : notre abbé turc y a des droits incontestables. Vous pourrez prier mademoiselle *Durancy* à dîner ; elle trouvera son rôle noté dans l'exemplaire que je vous enverrai : voilà pour votre divertissement du carnaval. Nous répétons la pièce ici ; elle sera parfaitement jouée par M. et madame de *la Harpe*, et j'espère qu'après Pâques, M. de *la Harpe* vous rapportera une pièce intéressante et bien écrite.

Nous remercions mon turc bien tendrement. Madame *Denis* et moi, nous l'aimons à la folie, puisqu'il a du courage et qu'il en inspire. C'est une énigme dont il devinera le mot aisément.

1767.

Je viens d'écrire à *Morival*, ou plutôt de lui faire écrire; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus;* tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute; mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore.

Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. Je vous prie de me dire bien positivement si le premier mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer de la campagne, est exactement vrai. En cas que le frère de *Morival* veuille fournir quelques anecdotes nouvelles, vous pourrez nous les faire tenir sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident du roi à Genève.

Vous savez que nous sommes actuellement environnés de troupes, comme de tracasseries. Nous mangeons de la vache, le pain

vaut

vaut cinq sous la livre, le bois est plus cher qu'à Paris. Nous manquons de tout, excepté de neige. Oh, pour cette denrée, nous pouvons en fournir l'Europe! Il y en a dix pieds de haut dans mes jardins, et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. 1767.

*Florianet* a écrit une lettre charmante, en latin, à père *Adam*. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils.

## LETTRE LXXXI.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

17 de janvier.

Je vous écris, mon cher Marquis, mourant de froid et de faim, au milieu des neiges, environné de la légion de Flandre et du régiment de Conti, qui ne sont pas plus à leur aise que moi.

J'ai été sur le point de partir pour Soleure, avec monsieur l'ambassadeur de France; j'avais fait tous mes paquets. J'ai perdu dans ce remue-ménage, l'original de votre lettre à M. le comte de *Périgord*. Je vous supplie de

1767. me renvoyer la copie que vous avez ſignée de votre main ; et ſur le champ, nous mettrons la main à l'œuvre, et tout ſera en règle. Les Génevois payeront, je crois, leurs folies un peu cher. Ils ſe ſont conduits en impertinens et en inſenſés ; ils ont irrité M. le duc de *Choiſeul*, ils ont abuſé de ſes bontés, et ils n'ont que ce qu'ils méritent.

M. *Bourſier* ne peut vous envoyer que dans un mois, ou environ, les bouteilles de *Coládon* qu'il vous a promiſes. Ces liqueurs ſont fort néceſſaires pour le temps qu'il fait ; elles doivent réchauffer des cœurs glacés par huit ou dix pieds de neige, qui couvrent la terre dans nos cantons.

Conſervez-moi votre amitié, mon cher Marquis ; la mienne pour vous ne finira qu'avec ma vie.

# LETTRE LXXXII.

1767.

## A M. LE RICHE,

DIRECTEUR-RECEVEUR DES DOMAINES DU ROI, *à Besançon.*

18 de janvier.

MES fréquentes maladies, Monsieur, et des affaires non moins tristes que les maladies, m'ont privé long-temps de la consolation de vous écrire.

Il y a un paquet pour vous à Nyon en Suisse, depuis plus de quinze jours; les neiges ne lui permettent pas de passer, et je ne sais même par quelle voie il pourra vous parvenir, à moins que vous ne m'en indiquiez une.

Je vous suis très-obligé des éclaircissemens historiques que vous avez bien voulu me donner sur un des plus grands génies qu'ait jamais produit la Franche-Comté, *Nonotte*. Le mal est que beaucoup d'imbéciles sont gouvernés par des gens de cette espèce, et qu'on les croit souvent sur leur parole. Les honnêtes gens, qui pourraient les écraser, ne font point un corps, et les fanatiques en font un considérable. Si on ne se réunit pas, tout est perdu.

1767. Il est bien juste que les esprits raisonnables soient amis; et votre amitié, Monsieur, fait une de mes consolations.

## LETTRE LXXXIII.

### A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, le 19 de janvier.

Je suis vieux, Monsieur, malade, borgne d'un œil, et maléficié de l'autre. Je joins à tous ces agrémens celui d'être assiégé, ou du moins bloqué. Nous n'avons, dans ma petite retraite, ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi nous chauffer; nous sommes entourés de soldats de six pieds, et de neiges hautes de dix ou douze; et tout cela, parce que *Jean-Jacques Rousseau* a échauffé quelques têtes d'horlogers et de marchands de draps. La situation très-triste où nous nous trouvons ne m'a pas permis de répondre plutôt à l'honneur de votre lettre: vous êtes trop généreux pour n'avoir pas pour moi plus de pitié que de colère. Nous avons ici M. et madame de *la Harpe* qui sont tous deux très-aimables. M. de *la Harpe* commence à prendre un vol supérieur;

il a remporté deux prix de suite à l'académie, par d'excellens ouvrages. J'espère qu'il vous donnera à Pâques une fort bonne tragédie. Il eut l'honneur de dédier à M. le prince de *Condé* sa tragédie de Warwick, qui avait beaucoup réussi. J'ai vu une ode de lui à son altesse sérénissime, dans laquelle il y a autant de poësie que dans les plus belles de *Rousseau*. Il mérite assurément la protection du digne petit-fils du *grand Condé*. Il a beaucoup de mérite, et il est très-pauvre. Il ne partage actuellement que la disette où nous sommes.

1767.

Adieu, Monsieur; agréez les assurances de mes tendres et respectueux sentimens, et ayez la bonté de me mettre aux pieds de son altesse sérénissime.

1767.

## LETTRE LXXXIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney, 21 de janvier.

MADAME,

NON-SEULEMENT je voudrais faire ma cour à madame la princeſſe de *Beauvau*, mais aſſurément je voudrais venir, à ſa ſuite, me mettre à vos pieds dans les beaux climats où vous êtes; et croyez que ce n'eſt pas pour le climat, c'eſt pour vous, s'il vous plaît, Madame. M. le chevalier de *Boufflers*, qui a régaillardi mes vieux jours, fait que je ne voulais pas les finir ſans avoir eu la conſolation de paſſer avec vous quelques momens. Il eſt fort difficile actuellement que j'aye cet honneur; trente pieds de neige ſur nos montagnes, dix dans nos plaines, des rhumatiſmes, des ſoldats et de la miſère, forment la belle ſituation où je me trouve. Nous feſons la guerre à Genève; il vaudrait mieux la faire aux loups qui viennent manger les petits garçons. Nous avons bloqué Genève de façon

que cette ville est dans la plus grande abondance, et nous dans la plus effroyable disette. 1767.
Pour moi, quoique je n'aye plus de dents, je me rendrai à discrétion à quiconque voudra me fournir des poulardes. J'ai fait bâtir un assez joli château, et je compte y mettre le feu incessamment pour me chauffer. J'ajoute à tous les avantages dont je jouis, que je suis borgne et presque aveugle, grâce à mes montagnes de neige et de glace. Promenez-vous, Madame, sous des berceaux d'oliviers et d'orangers, et je pardonnerai tout à la nature.

Je ne suis point étonné que M. de *Sudre* ne soit pas premier capitoul; car c'est celui qui mérite le mieux cette place. Je vous remercie de votre bonne volonté pour lui. Permettez-moi de présenter mon respect à monsieur le prince de *Beauvau* et à madame la princesse de *Beauvau*, et agréez celui que je vous ai voué pour le peu de temps que j'ai à vivre. *V.*

Je ne sais sur quel horizon est actuellement M. le chevalier de *Boufflers*; mais, quelque part où il soit, il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui.

1767.

## LETTRE LXXXV.

### A M. DORAT.

Du 28 de janvier.

La rigueur extrême de la faifon, Monfieur, a trop augmenté mes fouffrances continuelles pour me permettre de répondre, auffitôt que je l'aurais voulu, à votre lettre du 14 de janvier. L'état douloureux où je fuis a été encore augmenté par l'extrême difette où la ceffation de tout commerce avec Genève nous a réduits. Ma fituation, devenue très-défagréable, ne m'a pas affurément rendu infenfible aux jolis vers dont vous avez femé votre lettre. Il aurait été encore plus doux pour moi, je vous l'avoue, que vous euffiez employé vos talens aimables à répandre dans le public les fentimens dont vous m'avez honoré dans vos lettres particulières. Perfonne n'a été plus pénétré que moi de votre mérite; perfonne n'a mieux fenti combien vous feriez d'honneur un jour à l'académie françaife qui cherche, comme vous favez, à n'admettre dans fon corps que des hommes qui penfent comme vous. J'y ai quelques amis, et ces amis ne font pas affurément contens de la conduite de *Rouffeau*, et

le ſont très-peu de ſes ouvrages. M. d'*Alembert* et M. *Marmontel* n'ont pas à ſe louer de lui. 1767.

Vous ſavez d'ailleurs que M. le duc de *Choiſeul* n'eſt que trop informé des manœuvres lâches et criminelles de cet homme ; vous ſavez que ſon complice a été arrêté dans Paris. J'ignore, après tout cela, comment vous avez appelé du nom de grand-homme un charlatan qui n'eſt connu que par des paradoxes ridicules et par une conduite coupable.

Vous ſentez d'ailleurs la valeur de ces expreſſions, à la page 8 de votre *Avis* :

> Achevez enfin, par vos mœurs,
> Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

Je n'avais point vu votre *Avis* imprimé, on ne m'en avait envoyé que les premiers vers manuſcrits. Je laiſſe à votre probité et aux ſentimens que vous me témoignez le ſoin de réparer ce que ces deux vers ont d'outrageant et d'odieux. Peſez, Monſieur, ce mot de *mœurs*. J'oſe vous dire que ni ma famille, ni mes amis, ni la famille des *Calas*, ni celle des *Sirven*, ni la petite-fille du grand *Corneille*, ne m'accuſeront de manquer de mœurs. Vous conviendrez du moins qu'il y a quelque différence entre votre compatriote qui a marié un gentilhomme de beaucoup de mérite avec mademoiſelle

1767. *Corneille*, et un garçon horloger de Genève, qui écrit que monsieur le dauphin doit épouser la fille du bourreau, si elle lui plaît.

Les *mœurs*, Monsieur, n'ont rien de commun avec les querelles de littérature; mais elles sont liées essentiellement à l'honnêteté et à la probité dont vous faites profession. C'est à vos mœurs même que je m'adresse. Les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, l'amitié de M. le chevalier de *Pezai*, la vôtre que j'ambitionne, et dont vous m'avez flatté, me donnent de justes espérances. Ce sera pour moi la plus chère des consolations de pouvoir me livrer sans réserve à tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

## LETTRE LXXXVI.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, 28 de janvier.

VOICI, Monsieur, les lettres que j'ai reçues pour vous. Je suis bien fâché de ne vous les pas rendre en main propre; madame *Denis* partage mes regrets.

La malheureuse affaire dont vous avez la bonté de me parler ne devait me regarder en

aucune manière ; j'ai été la victime de l'amitié, de la ſcélérateſſe et du haſard. Je finis ma carrière comme je l'ai commencée, par le malheur. 1767.

Vous ſavez d'ailleurs que nous ſommes entourés de ſoldats et de neige. Je ſuis dans la Sibérie ; je ne puis l'habiter, et je n'en puis ſortir. J'ai des malades ſans ſecours, cent bouches à nourrir, et aucunes proviſions. Vous avez vu Ferney aſſez agréable ; c'eſt actuellement l'endroit de la nature le plus diſgracié et le plus miſérable. Vous nous auriez conſolé, Monſieur, et nous ne nous conſolons de votre abſence que parce que nous n'aurions eu que nos miſères à vous offrir.

Ce pauvre père *Adam* eſt malade à la mort ; il ne peut avoir ni médecin ni médecine ; ainſi il réchappera.

Conſervez-moi vos bontés, et ſoyez bien convaincu de mon tendre et reſpectueux attachement.

1767. LETTRE LXXXVII.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 28 de janvier.

Enfin donc, mon cher confrère, voilà le mérite accueilli comme il doit l'être. Ce ne sont pas là les prestiges et le charlatanisme d'un malheureux génevois dont Paris a été quelque temps infatué. Voilà un beau jour pour la littérature ; et ce qui n'est pas moins beau, mon cher ami, c'est la sensibilité avec laquelle vous parlez du triomphe d'un autre. C'est-là le partage des vrais talens ; il faut que ceux qui les possèdent soient unis contre ceux qui les haïssent. C'est aux *Chaumeix*, aux *Frérons*, aux gazetiers ecclésiastiques, à la canaille qui cherche de petites places, ou à la canaille qui les a, de s'élever contre ceux qui cultivent les arts. Le seul bruit d'une union fraternelle entre les d'*Alembert*, les *Thomas*, vous et quelques autres, fera périr cette vermine.

Embrassez pour moi notre cher et illustre confrère qui est, avec vous, la gloire de notre académie.

Présentez, je vous prie, à madame *Geoffrin* mes très-tendres respects. L'affaire des *Sirven*

qu'elle a prise sous sa protection, devrait être plus avancée qu'elle ne l'est; on en a déjà pourtant parlé au conseil du roi. M. *Chardon* est nommé pour rapporteur. J'aurais bien voulu que M. de *Beaumont* vous eût consulté, mon cher confrère, sur son factum dont le fond mérite l'attention publique; ce sujet pouvait faire une réputation immortelle à un homme éloquent. 1767.

J'attends toujours votre *Bélisaire;* il me consolera. Je suis dans un état pire que le sien, entre trente pieds de neige, des soldats, la famine, les rhumatismes et le scorbut; mais il faut remercier DIEU de tout, car tout est bien. Je vous embrasse avec la plus sincère et la plus inviolable amitié. *V.*

## LETTRE LXXXVIII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney, 30 de janvier.

A mon âge, Madame, on ne peut plus satisfaire ses passions. Il y a un mois que je suis dans mon lit; et, si je me fesais traîner à Lyon pour vous faire ma cour, vingt pieds de neige,

1767. qui couvrent nos montagnes, m'empêcheraient d'arriver.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de vous mander que nous avons la guerre et la famine dans la très-belle et très-détestable vallée où je comptais mourir doucement : il nous manque l'agrément de la peste.

Je n'aurais pas été étonné, Madame, qu'un ministre, haut de six pieds ou de trois et demi, m'eût refusé, si je lui avais demandé quelque chose ; mais je le suis qu'on ait eu si peu d'égard pour un prince beau et bien fait et qui a beaucoup d'esprit. Il y a quelque chose qui a plus de crédit que lui.

Je ne sais, Madame, si vous allez à la cour ou à la ville ; mais, en quelque lieu que vous soyez, vous ferez les délices de tous ceux qui seront assez heureux de vivre avec vous. Cette consolation m'a toujours été enlevée ; votre souvenir peut seul consoler le plus respectueux et le plus attaché de vos anciens serviteurs.

*Voltaire.*

## LETTRE LXXXIX. 1767.

## A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

QUOI que vous en disiez, mon cher ami, et quoi qu'on en dise, nous serons toujours dans des transes cruelles. Cette affaire peut avoir les suites les plus funestes, puisqu'on a manqué d'arrêter le mal dans son principe. Je m'abandonne à la destinée ; c'est tout ce qu'on peut faire quand on ne peut remuer, et qu'on est dans son lit, entouré de soldats et de neiges.

M. *Chardon* me mande qu'il a trouvé le mémoire de M. de *Beaumont*, pour les *Sirven*, bien faible. Vous étiez de cet avis, il est triste que vous ayez raison.

Nous sommes délivrés de la famine par les soins de M. le duc de *Choiseul*.

J'ai tellement refondu mes Scythes, que l'édition de *Cramer* ne peut plus servir à rien, et qu'il en faut faire une autre. Voici la préface, en attendant la pièce. J'ai été bien aise de rendre un témoignage public à *Tonpla*. Ce n'est pas que je sois content de lui : on dit qu'il laisse élever sa fille dans des principes qu'il déteste : c'est *Orosmade* qui livre ses enfans

1767. à *Arimane*; ce péché contre nature est horrible. Je me flatte qu'il sèvrera enfin un enfant qu'il a laissé nourrir du lait des furies.

Adieu; je souffre beaucoup, mais je vous aime davantage.

## LETTRE XC.

### A M. LE RICHE.

2 de février.

QUAND trente pieds de neiges le permettront, Monsieur, et qu'on sera sûr de tromper les *Argus*, ce paquet, qu'on attend depuis si long-temps, partira. Puisque vous avez sauvé *Fantet*, je me flatte que vous le sauverez encore : votre ouvrage ne restera pas imparfait. L'aventure de *Leclerc* me pénètre de douleur. Faut-il donc que les jésuites aient encore le pouvoir de nuire, et qu'il reste du venin mortel dans les tronçons de cette vipère écrasée !

L'affaire dont vous avez été instruit était cent fois plus épineuse que celle de *Leclerc*; mais heureusement on a des amis, et des amis philosophes, jusque dans le conseil. Les commis seront réprimandés, et on rendra l'argent; ils seront punis pour avoir fait leur infame devoir.

Il

Il y a quelquefois une justice qui s'élève au-dessus de la justice, mais je vous assure que ce n'est pas sans peine. Je me flatte que *Leclerc* aura des amis à Paris. Il y a des gens qui pensent et qui sentent, quoiqu'on veuille étouffer le sentiment et la pensée. J'emploie, Monsieur, ces deux facultés qui restent à mon faible corps pour vous dire combien je vous aime et combien je désire de vous voir. 1767.

## LETTRE XCI.

### A M. CHARDON, *maître des requêtes, &c.*

A Ferney, 2 de février.

MONSIEUR,

Le mémoire sur Sainte-Lucie ne me donne aucune envie d'aller dans ce pays-là, mais il m'inspire le plus grand désir de connaître l'auteur. Je suis pénétré de la bonté qu'il a eue; je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

Voilà comme les mémoires des intendans, en 1698, auraient dû être faits; on y verrait clair, on connaîtrait le fort et le faible des provinces. Le pays sauvage où je suis, Monsieur, ressemble assez à votre Sainte-Lucie; il est au

1767. bout du monde, et a été jusqu'à présent un peu abandonné à sa misère.

Je suis trop vieux pour rien entreprendre; et, après ma mort, tout retombera dans son ancienne horreur. Il faudrait être le maître absolu de son terrain pour fonder une colonie: ce n'est pas où les Français réussissent le mieux. Nous trouverons toujours cent filles d'opéra contre une *Didon*.

Je serai très-affligé si le mémoire pour les *Sirven* n'est digne ni de l'avocat ni de la cause; mais je me console, puisque c'est vous, Monsieur, qui rapporterez l'affaire. L'éloquence du rapporteur fait bien plus d'impression que celle de l'avocat. Vous verrez, quand vous jugerez cette affaire, que la sentence qui a condamné les *Sirven*, qui les a dépouillés de leurs biens, qui a fait mourir la mère, et qui tient le père et les deux filles dans la misère et dans l'opprobre, est encore plus absurde que l'arrêt contre les *Calas*. Il me semble que les juges des *Calas* pouvaient au moins alléguer quelques faibles et malheureux prétextes; mais je n'en ai découvert aucun dans la sentence contre les *Sirven*. Un grand roi m'a fait l'honneur de me mander, à cette occasion, que jamais on ne devrait permettre l'exécution d'un arrêt de mort qu'après qu'elle aurait été approuvée par le conseil d'Etat du souverain. On en use ainsi

dans les trois quarts de l'Europe. Il est bien étrange que la nation la plus gaie du monde soit si souvent la plus cruelle. 1767.

Je vous demande pardon, Monsieur ; je suis assez comme les autres vieillards qui se plaignent toujours ; mais je sais qu'heureusement le corps des maîtres des requêtes n'a jamais été si bien composé qu'aujourd'hui, que jamais il n'y a eu plus de lumières, et que la raison l'emporte sur la forme atroce et barbare dont on s'est quelquefois piqué, à ce qu'on dit, dans d'autres compagnies. Vous m'avez inspiré de la franchise ; je la pousse peut-être trop loin, mais je ne puis pousser trop loin les autres sentimens que je vous dois, et le respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre &c.

## LETTRE XCII.

### A M. DAMILAVILLE,

2 de février.

Mon cher ami, voilà donc mademoiselle *Calas* mariée à un homme d'une très-grande considération, dans son espèce. C'est le fruit de vos soins : ce sont des vengeurs qui vont naître. Puissions-nous marier ainsi une fille de

1767. *Sirven* ! mais la pauvre diablesse n'a pas l'air à la danse.

J'ai actuellement bonne opinion de notre nouvelle affaire. M. *Chardon* est un adepte. Le conseil commence à être composé de sages, si une autre compagnie l'est de fanatiques.

L'affaire de la *Doiret*, qui m'avait donné tant d'inquiétude, est finie d'une manière plus heureuse que je n'aurais pu le prévoir : il ne s'agit plus que d'obtenir des fermiers généraux la destitution d'un scélérat. Vous savez que les temps n'étaient pas favorables. D'*Hémeri* est venu enlever à Nancy un libraire, nommé *Leclerc*, accusé par les jésuites. Qui croirait que les jésuites eussent encore le pouvoir de nuire, et que cette vipère coupée en morceaux pût mordre dans le seul trou qui lui reste ?

Mon neveu, conseiller au grand conseil, s'est comporté, dans toute cette affaire, en digne philosophe. Il y a encore des hommes. Un des malheureux d'Abbeville est chez le roi de Prusse.

Personne ne sait de qui est le Triumvirat. Ce n'est pas un ouvrage fait pour le théâtre français, mais les notes sont faites pour l'Europe : il y a de terribles fautes d'impression.

Je vous embrasse, et mon cœur vole vers le vôtre. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XCIII. 1767.

### A M. LE COMTE DE BERNSTORFF,

PREMIER MINISTRE DU ROI DE DANEMARCK.

4 de février.

MONSIEUR,

La famille *Sirven*, qui va manifester à Paris son innocence et les bienfaits de sa Majesté, a dû remercier aujourd'hui votre Excellence de ces mêmes bienfaits dont elle vous est redevable. Je ne vous dois pas moins de reconnaissance, Monsieur, de la lettre du roi, dont vous m'avez procuré la faveur. J'y reconnais un monarque pénétré de vos principes. On juge du prince par le ministre, et du ministre par le prince. Il y a plus de cent ans que la bienfesance est assise sur le trône de Danemarck. Heureux le pays ainsi gouverné !

Permettez, Monsieur, qu'avec mes très-humbles remercîmens, je vous adresse ceux que je dois à sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, Monsieur, de votre Excellence, &c.

1767. LETTRE XCIV.

A M. DAMILAVILLE.

4 de février.

Le discours de M. *Thomas*, mon cher ami, est un des plus beaux et des plus grands services rendus à la littérature. Voilà l'homme que j'aimerai tant que j'aurai un souffle de vie, et tant que je détesterai les ennemis de la raison.

A propos de raison, avouez que j'ai un bon second dans mon conseiller au grand conseil; tous les oncles n'ont pas de pareils neveux.

J'augure bien de l'affaire des *Sirven*. Le roi de Danemarck m'écrit une lettre charmante, de sa main (*), sans que je l'aye prévenu, et leur envoie un secours. Tout vient du Nord. N'admirez-vous pas le roi de Pologne, qui a forcé doucement les évêques à être tolérans? N'oubliez jamais la condamnation de l'évêque de Rostou, pour avoir dit qu'il y a *deux puissances*.

Vous n'aurez point sitôt les Scythes; il y a toujours quelque chose à changer à ces maudits ouvrages-là. J'espère que M. de *la Harpe*

(*) On n'a point trouvé cette lettre du roi.

vous donnera, à Pâques, quelque chose de meilleur que les Scythes. 1767.

On ne peut vous aimer plus tendrement que je vous aime.

## LETTRE XCV.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de février.

Il y a environ cinquante ans, mon Chevalier, que j'ai eu l'honneur de jouer aux échecs avec monsieur le vice-chancelier; mais il me gagnait, comme de raison. J'étais attaché à toute sa maison. Il y avait surtout un certain évêque de . . . . . . . . grand philosophe et très-savant, qui m'honorait de la plus sincère amitié. Un vice-chancelier ne se souvient pas de tout cela; mais les petits ne l'oublient pas. J'ai le cœur pénétré de ses bontés, et de la justice qu'il a rendue dans l'affaire qui m'intéressait par contre-coup.

Je prends la liberté de lui écrire quatre mots; car il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coups de lattes à ceux qui écrivent aux ministres des lettres trop longues et du galimatias.

1767. Je vous écrirais bien au long, à vous, mon Chevalier, si j'en croyais mon cœur qui est bavard de son naturel ; je vous dirais combien je suis enchanté de vous et de vos bons offices ; mais la guerre de Genève, les embarras qu'elle cause, les effroyables neiges qui m'environnent, la fièvre, les rhumatismes, imposent silence à ma bavarderie. Cependant il faut que je vous demande si vous avez entendu la musique de Pandore, de M. de *la Borde*.

Vous me permettez donc de vous embrasser sans cérémonie.

## LETTRE XCVI.

## A M. DE CHABANON.

A Ferney, 6 de février.

Je vous réponds tard, mon cher confrère ; j'ai été malade, je suis en Sibérie ; on fait la guerre près de ma tanière, et j'y suis bloqué. Nous avons été exposés à la disette ; aucun fléau ne nous a manqué. L'espérance de voir votre tragédie entre dans mes consolations. Je loue toujours beaucoup le dessein que vous avez de la faire imprimer, afin que son succès ne dépende pas du jeu d'un acteur. On dit que le théâtre n'est pas aujourd'hui sur un pied à donner

beaucoup

beaucoup de tentation aux auteurs ; et d'ailleurs on juge toujours mieux dans le recueillement du cabinet qu'à travers les illusions de la scène. J'ai fait une pièce fort médiocre, intitulée les Scythes ; j'ai eu bravement l'impudence de mettre des agriculteurs et des pâtres en parallèle avec des souverains et des petits-maîtres. Je l'avais fait imprimer, et ne comptais point la livrer aux comédiens ; mais je ne me gouverne pas par moi-même ; il a fallu céder aux désirs de mes amis dont les volontés sont des ordres pour moi. C'est à vous à voir si vous aurez plus de courage que je n'en ai eu.

1767.

Avez-vous entendu la musique de Pandore? Confiez-moi ce que vous en pensez ; il faut dire la vérité à ses amis. Je crois qu'il y a des morceaux très-agréables ; mais on dit qu'en général la musique n'est pas assez forte. Je ne m'y connais point, et vous êtes passé maître. Dites-moi la vérité, encore une fois, et fiez-vous à ma discrétion. Adieu ; je ne suis pas trop en état de causer avec un homme qui se porte bien ; mais je ne vous en aime pas moins.

*V.*

1767.

## LETTRE XCVII.

### A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 9 de février.

Je suis bien plus satisfait encore, mon cher *Cicéron*, de votre dernier mémoire, sur la terre de Canon, que des premiers. Vous prévenez toutes les objections, vous étouffez tous les murmures. *Misericordia cum accusantibus erit.* Je serai bien trompé si *Cicéron* ne gagne pas son procès *pro domo suâ ;* et j'imagine que vous souperez à Canon, cette année, avec madame de *Beaumont :* vous savez cependant qu'on n'est sûr de rien avec les hommes.

A l'égard de *Sirven*, je m'en remets entièrement à vous ; je n'ai plus rien ni à dire ni à faire. J'attends beaucoup de M. *Chardon* qui est, je crois, rapporteur de votre affaire, et qui est surement celui des *Sirven*. Le père et les filles partiront, s'il le faut ; et, si le père suffit, il partira seul. On n'attend que vos ordres ; et ils seront exécutés sur le champ.

Notre petite société de Ferney est bien attachée à M. et à madame de *Beaumont ;* nous voudrions que Canon et Ferney ne fussent pas si éloignés l'un de l'autre.

## LETTRE XCVIII.

1767.

## A M. DAMILAVILLE.

9 de février.

Vous avez dû recevoir une lettre pour monsieur *Lambertad*, et vous devez être informé du petit malheur arrivé à la géométrie. Cela est bien désagréable ; mais actuellement personne ne sait ce qu'il fait dans Genève.

Voici une lettre pour notre ami M. de *Beaumont*. J'exécute fidellement ce que vous m'avez prescrit. Tâchez donc enfin que ce mémoire paraisse avant que les parties soient mortes de vieillesse.

Je crois vous avoir mandé que le roi de Danemarck venait de se mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième ; mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie est mêlée de haut et de bas, de blanc et de noir ? et n'êtes-vous pas fâché que, parmi mes quatre rois, il n'y en ait pas un dn midi ?

Un hasard singulier m'a fait connaître ce *Lacombe*, d'abord comme un homme de lettres, ensuite comme libraire. Chose promise, chose due. Je tâcherai de réparer tout cela. Je

1767. vous quitte ; il faut que j'écrive aux maîtres des requêtes qui n'ont pas été de l'avis de M. d'*Agueſſeau*. On dit que ce pauvre *Leclerc* eſt un homme d'eſprit et fort honnête homme. Ne trouvera-t-il point de protecteurs ? *Ecr. l'inf.*

## LETTRE XCIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de février.

VOICI d'abord ce que je réponds à la lettre du 2 de février de mon cher ange. Je le donne en quatre, je le donne en dix, à une ame plus forte que la mienne, logée dans un corps très-faible, âgée de ſoixante et treize ans, au milieu de cent montagnes de neige, ayant affaire à des pédans et à des prêtres, craignant les choſes les plus funeſtes, aſſaillie de quatre ou cinq triſtes événemens à la fois, affublée d'une eſpèce de petite apoplexie. Je dis que cette ame aurait été pour le moins auſſi embarraſſée que la mienne ; cependant mon ame encore toute ébouriffée demande très-tendrement pardon à la vôtre, et elle lui ſera toujours ſoumiſe.

Vous jugez, mon cher ange, de notre pays

par le vôtre; vous vous imaginez, parce que vous avez eu une débâcle, que le mont Jura et les Alpes prennent la loi de la butte Saint-Roch; vous vous trompez cruellement. 1767.

Je ne difpute pas fur monfieur le duc de *Virtemberg*, mais je fouhaite affurément que vous ayez raifon; je ne me fuis pas encore aperçu de l'effet de fes beaux arrangemens. Il eft temps qu'il fe corrige de fa manie d'imiter *Louis XIV*: mais venons au plus vîte aux Scythes.

Voici la dernière leçon. Il ne m'a guère été poffible de voir les chofes d'un coup d'œil bien jufte, dans les horreurs des agitations que j'ai éprouvées. Je joins ici deux exemplaires de cette nouvelle correction que vous pourrez aifément faire porter fur les anciennes éditions que vous avez, et furtout fur celles envoyées en dernier lieu par M. le duc de *Praflin*.

Cette fcène du père et de la fille eft de moitié plus courte qu'elle n'était; ni *Sozame* ni les Scythes ne fe doutent de la réfolution d'*Obéide*. Les imprécations feront toujours un très-grand effet, à moins qu'elles ne foient ridiculement jouées. Je conviens que ce cinquième acte était extrêmement difficile; mais enfin je crois être parvenu à faire à peu-près tout ce que vous vouliez, et j'ofe efpérer

1767. que vous en viendrez à votre honneur. Ce sera à M. de *Thibouville* à arranger les rôles, les décorations et les habits avec *le Kain*; c'est, de toutes les pièces, celle qui exige le moins de frais.

Le rôle d'*Obéide* demande d'autant plus d'art qu'elle pense presque toujours le contraire de ce qu'elle dit. Je ne sais pas comment j'ai pu faire un pareil rôle qui est tout l'opposé de mon caractère. Je ne dis que trop ce que je pense, mais je le dis avec tant de plaisir, quand je m'étends sur les sentimens qui m'attachent à mes anges, que je ne me corrigerai jamais de ma naïveté.

J'ai oublié, dans mes dernières lettres, de vous dire qu'il était impossible qu'on pût penser à *le Kain* dans cette édition du Triumvirat. Vous savez qu'on ne fait pas ce qu'on veut des libraires; et moi, je sais ce que c'est que d'être loin de Paris.

Quant aux affaires de Genève, elles s'arrangeront sans doute, car elles ne sont que ridicules; elles ne méritent qu'un *Lutrin*. J'en avais ébauché quelque chose pour vous faire rire, et pour faire rire messieurs les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*; mais, pendant tout le mois de janvier, je n'ai pas eu envie de rire.

Respect et tendresse.

## LETTRE C.

1767.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de février.

VOUS connaissez, Monseigneur, la main qui vous écrit et le cœur qui dicte la lettre. Les neiges m'ôtent l'usage des yeux cet hiver-ci avec plus de rigueur que les autres ; mais j'espère voir encore un peu clair au printemps. L'aventure dont vous avez la bonté de me parler dans vos deux lettres, est une de ces fatalités qu'on ne peut pas prévoir. Je pense que vous croyez à la destinée; pour moi, c'est mon dogme favori. Toutes les affaires de ce monde me paraissent des boules poussées les unes par les autres. Aurait-on jamais imaginé que ce serait la sœur de ce brave *Thurot* tué en Irlande, qui serait envoyée à cent cinquante lieues à un homme qu'elle ne connaît pas, qui s'attirerait une affaire capitale pour le plus médiocre intérêt, et qui mettrait dans le plus grand danger celui qui lui rendrait gratuitement service. L'affaire a été extrêmement grave ; elle a été portée au conseil des parties. On a voulu la criminaliser et la renvoyer au parlement. C'est principalement monsieur le vice-chancelier dont les

—— bontés et la justice ont détourné ce coup.
1767. Cette funeste affaire avait bien des branches. Vous ne devez pas être étonné du parti qu'on allait prendre, c'était le seul convenable; et, quoiqu'il fût douloureux, on y était parfaitement résolu; car il faut prendre son parti sans pusillanimité dans toutes les occasions de la vie, tant que l'ame bat dans le corps. On risquait, à la vérité, de perdre tout son bien en France; on jouait gros jeu; mais, après tout, on avait brelan de rois en quatrième. Je vous donne cette énigme à expliquer. J'ajouterai seulement qu'il y a des jeux où l'on peut perdre avec quatre rois, et qu'il vaut mieux ne pas jouer du tout. Je crois que la personne à laquelle vous daignez vous intéresser ne jouera de sa vie.

Cette affaire d'ailleurs a été aussi ruineuse qu'inquiétante; et la personne en question vous a une obligation infinie de la bonté que vous avez eue de la recommander à M. l'abbé de *Blet*.

On aura l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer, par l'ordinaire prochain, ce qui doit contribuer à vos amusemens du carnaval ou du carême; il faut le temps de mettre tout en règle, et de préparer les instructions nécessaires. Si on n'avait que soixante et dix ans, ce qui est une bagatelle, on viendrait en

poſte avec ſes marionnettes, et on aurait la ſatisfaction de vous voir dans votre gloire de niquée. 1767.

Voici une requête d'une autre eſpèce, que le griffonneur de la lettre vous préſente, et par laquelle il vous demande votre protection. Quoiqu'il s'agiſſe de toiles, il n'en eſt pas moins attaché à l'hiſtoire, et il croit que, s'il dirigeait les toiles de Voiron, il pourrait très-commodément viſiter tous les bénédictins du Dauphiné. Il ſaurait préciſément en quelle année un dauphin de Viennois fondait des meſſes, ce qui ſerait d'une merveilleuſe utilité pour le reſte du royaume.

Voici à préſent d'une autre écriture. Vous voyez, Monſeigneur, que celle de votre protégé s'eſt aſſez formée; s'il continue, il ſe rendra digne de vous ſervir, ce qui vaudra mieux que l'inſpection des toiles de ſon village. Je doute fort que M. de *Trudaine* déplace un homme qui eſt dans ſon poſte depuis long-temps, pour favoriſer un enfant de cet emploi.

Quoi qu'il en ſoit, je joins toujours ſa requête à cette lettre. Agréez le tendre et profond reſpect avec lequel je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, votre, &c. *V.*

L'aventure de la ſœur de *Thurot* n'eſt plus bonne qu'à oublier.

1767. Il y a à Voiron, village de Graifivodan, en Dauphiné, une fabrique de toiles dont l'infpection ne fe donnait qu'à un des habitans de l'endroit; cependant une perfonne, qui demeure à Romans, et qui pofsède déjà plufieurs autres infpections confidérables, a trouvé le moyen de fe faire encore revêtir de celle-ci.

M. de *Trudaine* eft le maître d'accorder ce petit appui au fieur *Claude Gallien*, natif de Voiron. Il foulagerait une famille nombreufe, connue depuis très-long-temps, domiciliée et eftimée dans ledit endroit. Le père, l'oncle et les frères de *Claude Gallien* ont tous été au fervice; fon frère fut tué à Crevelt, étant pour lors dans les volontaires de Dauphiné: c'était l'aîné de la famille.

*Claude Gallien* demande très-humblement la protection de M. de *Trudaine*.

## LETTRE CI.

1767.

### A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 10 de févriér.

DANS la ſituation où vous êtes, Monſieur, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre la liberté de vous recommander fortement au maître que vous ſervez aujourd'hui. Il eſt vrai que ma recommandation eſt bien peu de choſe, et qu'il ne m'appartient pas d'oſer eſpérer qu'il puiſſe y avoir égard; mais il me parut, l'année paſſée, ſi touché et ſi indigné de l'horrible deſtinée de votre ami et de la barbarie de vos juges, qu'il me fit l'honneur de m'en écrire pluſieurs fois, avec tant de compaſſion et tant de philoſophie, que j'ai cru devoir lui parler à cœur ouvert en dernier lieu de ce qui vous regarde. Il ſait que vous n'êtes coupable que de vous être moqué inconſidérément d'une ſuperſtition que tous les hommes ſenſés déteſtent dans le fond de leur cœur. Vous avez ri des grimaces des ſinges dans le pays des ſinges, et les ſinges vous ont déchiré. Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France (et il y en a beaucoup) ont regardé votre arrêt avec horreur. Vous auriez pu aiſément vous réfugier, ſous un autre nom, dans

1767. quelque province; mais, puisque vous avez pris le parti de servir un grand roi philosophe, il faut espérer que vous ne vous en repentirez pas. Les épreuves sont longues dans le service où vous êtes, la discipline sévère, la fortune médiocre, mais honnête. Je voudrais bien qu'en considération de votre malheur et de votre jeunesse, il vous encourageât par quelque grade. Je lui ai mandé que vous m'aviez écrit une lettre pleine de raison, que vous avez de l'esprit, que vous êtes rempli de bonne volonté, que votre fatale aventure servira à vous rendre plus circonspect et plus attaché à vos devoirs.

Vous saurez sans doute bientôt l'allemand parfaitement; cela ne vous sera pas inutile. Il y aura mille occasions où le roi pourra vous employer, en conséquence des bons témoignages qu'on rendra de vous. Quelquefois les plus grands malheurs ont ouvert le chemin de la fortune. Si vous trouvez, dans le pays où vous êtes, quelque poste à votre convenance, quelque place que vous puissiez demander, vous n'avez qu'à m'écrire à la même adresse, et je prendrai la liberté d'en écrire au roi. Mon premier dessein était de vous faire entrer dans un établissement qu'on projetait, à Clèves, mais il est survenu des obstacles; ce projet a été dérangé, et les

bontés du roi que vous servez me paraissent à présent d'une grande ressource. 1767.

Celui qui vous écrit désire passionnément de vous servir, et voudrait, s'il le pouvait, faire repentir les barbares qui ont traité des enfans avec tant d'inhumanité.

## LETTRE CII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février, à huit heures du matin.

Les plus importantes affaires de ce monde, sans doute, sont des tragédies; car elles poursuivent l'ame, le jour et la nuit. Ma première idée, quand on veut m'ôter un vers que j'aime, c'est de murmurer et de gronder; la seconde c'est de me rendre. J'aimais ce vers :

Elle m'a plus coûté que vous ne pouvez croire.

mais il était six heures du matin; et, actuellement qu'il en est huit, j'aime mieux celui-ci :

Me dompter en tout temps est mon sort et ma gloire.

Ainsi donc, mes anges, n'en croyez point mes deux paquets qui sont partis ce matin;

1767. croyez ce billet-ci qui court après. Je vous demande bien pardon, mes anges, de vous donner tant de peine pour si peu de chose. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu. Il ne faut pas demander à un artiste plus qu'il ne peut faire; il y a un terme à tout, personne ne peut travailler que suivant ses forces.

Voici le temps de copier les rôles et de les apprendre; il n'y a plus à reculer ni à travailler. Je demande seulement qu'on joue la Jeune indienne avec les Scythes; je serai bien aise de donner cette marque d'attention à M. de *Champfort*, qui est, dit-on, très-aimable, et qui me témoigne beaucoup d'amitié.

Si mademoiselle *Durancy* entend, comme je le crois, le grand art des silences, si elle fait dire de ces non qui veulent dire oui, si elle sait accompagner une cruauté d'un soupir, et démentir quelquefois ses paroles, je réponds du succès, sinon je réponds des sifflets. J'avoue qu'un grand succès serait nécessaire pour faire enrager les ennemis de la raison, sans parler des miens. La pièce dépend entièrement des acteurs.

Je sais bien qu'il y aura quelques mouvemens, au cinquième acte, parmi les mal-intentionnés du parterre; mais j'espère que le receveur de la comédie sera content de la pièce. Laissons dire *Fréron* et l'avocat *Coqueley*,

ſon approbateur, et les ſoldats de *Corbulon*, 1767.
s'il y en a encore ; et qu'on ſonne le boute-ſelle.

## LETTRE CIII.

### A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

11 de février.

JE vous devais déjà, Monſieur, beaucoup de reconnaiſſance pour les efforts généreux que vous aviez faits auprès d'un homme reſpectable, qui, cette fois, a été ſeul de ſon avis pour n'avoir pas été du vôtre. Je ſuis encore plus reconnaiſſant de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et des ſentimens que vous y témoignez. Il y a ſi peu de perſonnes qui cherchent à s'inſtruire de ce qui mérite le plus l'attention de tous les hommes ; les préjugés ſont ſi forts, la faibleſſe ſi grande, l'ignorance ſi commune, le fanatiſme ſi aveugle et ſi inſolent, qu'on ne peut trop eſtimer ceux qui ont aſſez de courage pour ſecouer un joug ſi odieux et ſi déshonorant pour la nature humaine. Cette vraie philoſophie qu'on cherche à décrier, élève le courage et rend le cœur compatiſſant. J'ai trouvé ſouvent l'humanité parmi les officiers,

1767. et la barbarie parmi les gens de robe. Je suis persuadé qu'un conseil de guerre aurait mis en prison, pour un an, le chevalier de *la Barre* coupable d'une très-grande indécence ; mais que ceux qui hasardent leur vie pour le service du roi et de l'Etat n'auraient point fait donner la question à un enfant, et ne l'auraient point condamné à un supplice horrible. La jurisprudence du fanatisme est quelque chose d'exécrable, c'est une fureur monstrueuse. Tandis que d'un côté la raison adoucit les mœurs et que les lumières s'étendent, les ténèbres s'épaississent de l'autre, et la superstition endurcit les ames.

Continuez, Monsieur, à prendre le parti de l'humanité. L'exemple d'un homme de votre nom et de votre mérite pourra beaucoup. Mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'espérer de longues années ; je mourrai consolé en laissant au monde des hommes tels que vous. Je vous supplie d'agréer mon sincère et respectueux attachement.

## LETTRE CIV.

1767.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

COMME je dictais, Monseigneur, les petites instructions nécessaires pour la représentation de la pièce dont je vous offrais les prémices pour Bordeaux, j'apprends une funeste nouvelle qui suspend entièrement mon travail (*), et qui me fait partager votre douleur. J'ignore si cette perte ne vous obligera point de retourner à Paris; en tout cas, je serai toujours à vos ordres. Je voudrais que ma santé et mon âge pussent me permettre de vous faire ma cour dans quelque endroit que vous sussiez; mais mon état douloureux me condamne à la retraite; et, si j'avais été obligé de quitter Ferney, ce n'aurait été que pour une autre solitude, et je ne pourrais jamais quitter la solitude que pour vous. Mon petit pays, que vous avez trouvé si agréable et si riant, et qui est en effet le plus beau paysage qui soit au monde, est bien horrible cet hiver, et il devient presque inhabitable, si les affaires de Genève restent dans la confusion où elles

(*) Voyez la lettre du 16 de mars.

1767. font. Toute communication avec Lyon et avec les provinces voifines eft abfolument interrompue, et la plus extrême difette en tout genre a fuccédé à l'abondance. Nos laboureurs déjà découragés ne peuvent même préparer les focs de leurs charrues. Notre pofition eft unique; car vous favez que nous fommes abfolument féparés de la France par le lac, et qu'il eft de toute impoffibilité que le pays de Gex puiffe fe foutenir par lui-même.

Je fais que chaque province a fes embarras, et qu'il eft bien difficile que le miniftère remédie à tout. Les abus font malheureufement néceffaires dans ce monde. Je fens bien qu'il n'eft pas poffible de punir les Génevois fans que nous en fentions les contre-coups.

Je vous demande pardon de vous parler de ces misères, dans un temps où la perte que vous avez faite vous occupe tout entier; mais je ne vous dis un mot de ma fituation que pour vous marquer l'envie extrême que j'aurais de pouvoir fervir à vous confoler, fi je pouvais être affez heureux pour vous revoir encore, et pour vous renouveler mon tendre et profond refpect. *V.*

## LETTRE CV.

1767.

## A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 12 de février.

MON très-cher confrère, vous me mandez que vous m'envoyez *Bélisaire*, et je ne l'ai point reçu. Vous ne savez pas avec quelle impatience nous dévorons tout ce qui vient de vous. Votre libraire a-t-il fait mettre au carrosse de Lyon ce livre que j'attends pour ma consolation et pour mon instruction ? l'a-t-on envoyé par la poste, avec un contre-seing ? Les paquets contre-signés me parviennent toujours, quelque gros qu'ils soient ; enfin je vous porte mes plaintes et mes désirs. Ayez pitié de madame *Denis* et de moi ; faites-nous lire ce *Bélisaire*. Si vous avez rendu *Justinien* et *Théodora* bien odieux, je vous en remercie bien d'avance. Je vous supplie de demander à madame *Geoffrin*, si son cher roi de Pologne ne s'est pas entendu habilement avec l'impératrice de Russie, pour forcer les évêques sarmates à être tolérans, et à établir la liberté de conscience ; je serais bien fâché de m'être trompé. Je suppose que madame *Geoffrin* voudra bien me faire savoir si j'ai tort

ou raison, qu'elle m'en dira un petit mot, ou qu'elle vous permettra que vous me disiez ce petit mot de sa part. Présentez-lui mon très-tendre respect. Aimez-moi, mon cher confrère; continuez à rendre l'académie respectable. Ayons dans notre corps le plus de *Marmontel* et de *Thomas* que nous pourrons. M. de *la Harpe* sera bien digne un jour d'entrer *in nostro docto corpore*. Il a l'esprit très-juste, il est l'ennemi du phébus, son goût est très-épuré et ses mœurs très-honnêtes; il a paru vous combattre un peu, au sujet de *Lucain*, mais c'est en vous estimant et en vous rendant justice, et vous pourrez être sûr d'avoir en lui un ami attaché et fidelle. J'espère qu'il ne reviendra à Paris qu'avec une très-bonne tragédie, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile à faire, et quoiqu'on ne sache pas trop à quoi le succès d'une pièce de théâtre est attaché. Il y en a une qui a eu un grand succès, et qu'on m'a voulu faire lire; j'y suis depuis trois mois, j'en ai déjà lu trois actes; j'espère la finir avant la fin d'avril. Je ne vous parle point des Scythes, parce qu'on ne sait qui meurt ni qui vit. Vous le saurez le mercredi des cendres, qui est souvent un jour de pénitence pour les auteurs. Mais, sifflé ou toléré, sachez que je vous aime de tout mon cœur. *V.*

1767.

## LETTRE CVI. 1767.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de février.

MES chers anges, par excès de précautions et par nouvelle furabondance de droit, j'adreffe encore un nouvel exemplaire à M. le duc de *Praflin*, pour que vous ayez la bonté de le communiquer. Il y a quelque peu de vers encore de changés, et les notes inftructives font plus amples. Il ferait trop aifé de jouer le rôle d'*Obéide* à contre-fens ; c'eft dans ce rôle que la lettre tue, et que l'efprit vivifie ; car dans ce rôle, pendant plus de quatre actes, *oui* veut dire *non*. *J'ai pris mon parti* fignifie *je fuis au défefpoir*. *Tout m'eft indifférent* veut dire évidemment *je fuis très-fenfible*.

Ce rôle joué d'une manière attendriffante, fait, ce me femble, un très-grand effet ; et, fi nous avons deux vieillards, je crois que tout ira bien.

J'efpère toujours qu'après Pâques M. de *la Harpe* donnera quelque chofe de meilleur que les Scythes. Il s'eft trompé dans fon Guftave, mais il n'en vaudra que mieux ; et il eft, en vérité, le feul qui ait un ftyle raifonnable.

1767. Par quelle fatalité faut-il que des pièces qu'on ne peut lire aient eu de si prodigieux succès? Cela est horriblement velche, et les Velches ne se corrigeront jamais. Vous qui êtes français, tenez toujours pour le bon goût.

Je recommande mes corrections à vos bontés angéliques. Je vous prie de les faire porter sur l'exemplaire de *le Kain* et sur les autres. Après cette importunité, je vous demande une autre grâce, c'est d'envoyer un exemplaire bien corrigé à madame de *Florian* qui n'en fera pas un mauvais usage, et qui ne le laissera pas courir. Il ne ferait pas mal qu'elle fît une répétition; elle s'y connaît, elle dit son mot net et court. Plus j'y pense, plus j'aime les Scythes. Je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. Le sujet est heureux, ou je suis bien trompé. Si la pièce est bien jouée, elle pourra valoir de l'argent au tripot, et donner du plaisir à mes anges; mais, pour moi, je suis incapable de plaisir; je ne le suis pas de consolation, et ma plus grande est l'amitié dont mes anges m'honorent.

## LETTRE CVII. 1767.

## A M. MARMONTEL.

26 de février.

BELISAIRE arrive, nous nous jetons dessus, maman et moi, comme des gourmands. Nous tombons sur le chapitre quinzième ; c'est le chapitre de la tolérance, le catéchisme des rois ; c'est la liberté de penser soutenue avec autant de courage que d'adresse ; rien n'est plus sage, rien n'est plus hardi. Je me hâte de vous dire combien vous nous avez fait de plaisir. Nous nous attendons bien que tout le reste sera de la même force, car vous ne pouvez penser qu'avec votre esprit et écrire que de votre style. Je vous en dirai davantage quand j'aurai tout lu.

Je vous demande votre indulgence pour la tragédie des Scythes. Elle est d'un jeune homme qui ne devait pas faire de pièce de théâtre à son âge ; mais, comme il essuyait une espèce de petite persécution, il a cru devoir imiter *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien pour détourner les caquets.

Grand merci, encore une fois, de votre beau chapitre ; vous venez de rendre service

1767. au genre-humain. DIEU vous préserve des regards malins !

Je vous quitte pour entendre la lecture du reste. Bonsoir, mon très-cher confrère. *V.*

## LETTRE CVIII.

### A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 16 de février.

MON cher *Cicéron*, vous venez de faire pleurer le bon homme *Sirven* de tendresse et de reconnaissance. Recevez mes nouveaux remercîmens ; ajoutez à toutes vos bontés celle de dire à M. *Target*, votre ami, combien je suis touché de ce qu'il veut élever sa voix en faveur des filles de *Sirven*. Je vous réponds que ce bon homme ne s'adressera pas à d'autres qu'à vous. Les *Calas* étaient conduits par cinq ou six protestans du Languedoc, et *Sirven* n'a d'appui que moi ; il ne peut ni ne doit se conduire que par mes conseils et par vos ordres.

Vous savez avec quelle impatience j'attends votre mémoire imprimé. Il n'y a certainement pas un instant à perdre. M. *Chardon* m'a mandé qu'il serait bientôt prêt, malgré l'affaire de la Cayenne qui lui prend tout son temps. Il est humain, il est philosophe et bon juge ; je

compte

compte sur lui comme sur vous. Vous aurez la gloire d'écraser deux fois le fanatisme ; et les protestans, éclairés d'ailleurs par votre excellent mémoire contre M. de *la Roque*, ne seront plus fâchés contre madame de *Beaumont*, à qui je présente mes très-tendres respects. 1767.

*N. B.* Vous ferez très-bien d'avertir par une note que ces longs délais ne doivent être imputés ni aux *Sirven* ni à vous. La note est nécessaire, et je vous en remercie. Je vous suis aussi tendrement attaché que si j'avais vécu avec vous.

## LETTRE CIX.

### A M. DAMILAVILLE.

16 de février.

L'ARTICLE de votre lettre du 10, concernant un intendant, m'étonne autant qu'il m'afflige. Je crois qu'il sera bon, dans l'occasion, de lui faire parler fortement en votre faveur, sans paraître instruit de ce que vous me mandez. Il m'était venu voir à Ferney, et j'en avais été très-content. Je me flatte encore qu'il ne sera pas difficile de le ramener.

Je ne connais point M. *Cassen* ; j'étais fort

content de M. *Mariette*, et je vous prie inſtamment de le lui dire : mais il faut laiſſer faire
1767. M. de *Beaumont*, et ne le pas décourager. Il eſt actif ; ſa gloire eſt intéreſſée au ſuccès ; il eſt ami de M. *Caſſen ;* il fait encore travailler M. *Target*, qui eſt, dit-on, un excellent avocat, et qui doit donner un factum en faveur des filles *Sirven.*

Je vous demande deux grâces, mon cher ami ; c'eſt de voir *Mariette* pour le conſoler, et *Target* et *Caſſen* pour les remercier. J'ai très-bonne opinion du procès. Je ſuis perſuadé que les maîtres des requêtes mettront ce dernier fleuron à leur couronne civique. M. de *Beaumont* croît m'apprendre qu'il a obtenu pour rapporteur M. *Chardon ;* et il y a près d'un mois que M. *Chardon* m'a mandé qu'il était rapporteur. Il paraît prendre l'affaire des *Sirven* à cœur autant que nous-mêmes. Il m'a fait l'honneur de m envoyer un mémoire ſur l'île de Sainte-Lucie dont il a été intendant : ce mémoire m'a paru un chef-d'œuvre. J'ai été d'autant plus touché de cette marque de confiance, qu'elle me fait eſpérer qu'il aura quelque envie de s'attirer, dans l'affaire des *Sirven*, les applaudiſſemens des ames qui ſont ſenſibles au mérite.

Nous avons reçu, maman *Denis* et moi, le *Béliſaire.* Nous nous ſommes jetés par un heureux inſtinct ſur le chapitre *de la tolérance*, qui

eſt le quinzième chapitre ; il nous a enlevés.
Si tout le reſte eſt de cette force, l'ouvrage 1767.
aura le ſuccès le plus durable. Vous me ferez plaiſir d'acheter pour moi un exemplaire de mes ſottiſes chez *Merlin*, de le faire relier, et de le faire préſenter de ma part à M. *Marmontel*. Voici un petit mot pour lui, et l'autre pour M. de *Beaumont*. Pardon, mon très-cher ami, de toutes les peines que je vous donne.

## AU MEME.

17 de février.

SUR votre lettre, mon cher ami, qui nous a paru un peu équivoque, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de faire ſigner le mémoire par les *Sirven*, et de l'envoyer à M. de *Courteille*, pour le rendre à M. de *Beaumont*.

Nous avons jugé, madame *Denis* et moi, que c'était le ſeul moyen de faire paraître cet excellent ouvrage, tel qu'il eſt, ſigné par les intéreſſés. J'eſtime trop M. de *Beaumont* pour croire qu'il veuille rien changer à un mémoire ſi touchant et ſi victorieux : c'eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'éloquence et de ſentiment. Faites l'impoſſible pour qu'il paraiſſe tel que je le renvoie. Je mande à M. de *Courteille* qu'il peut vous le remettre ; et je n'écrirai à

1767. M. de *Beaumont* qu'en conformité de ce que vous m'aurez mandé. Dites-moi, je vous prie, comment réussit le *Bélisaire* dans lequel il y a un si beau morceau sur la tolérance.

Je vous ai mandé que le roi de Danemarck venait de se mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième, mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie est mêlée de haut et de bas, de blanc et de noir? et n'êtes-vous pas fâché que, parmi mes quatre rois, il n'y en ait pas un du midi?

## LETTRE CX.

### A M. LE KAIN.

17 de février.

PROBABLEMENT, mon grand peintre tragique commencera les répétitions des Scythes dans le temps qu'il recevra ma lettre. Je vous avertis, mon cher ami, que je fais partir aujourd'hui, à l'adresse de M. le duc de *Praslin*, un exemplaire chargé de notes qui disent aux acteurs dans quel esprit la pièce a été composée. Il n'y en a point pour *Athamare*, parce que c'est vous qui le jouez.

Le rôle d'*Obéide* ne sera point du tout difficile, si l'actrice veut seulement jeter un coup d'œil sur ces notes. Je suppose que M. *Molé* sera en état de jouer *Indatire* qui n'a point du tout un rôle fatigant. Je crois qu'en général la pièce favorise assez le jeu des acteurs. Il y a plusieurs morceaux qui ne demandent que de la simplicité ; mais je vous avoue que je ne saurais souffrir cette familiarité comique qu'on introduit quelquefois dans la tragédie, et qui l'avilit ridiculement, au lieu de la rendre naturelle. 1767.

J'espère qu'il ne m'arrivera plus ce qui m'arriva dans Tancrède, où l'on faillit à faire tomber la pièce en y insérant des vers ridicules tels que ceux-ci :

> Voyant tomber leurs chefs, les Maures *furieux*
> L'ont accablé de traits dans leur rage *cruelle*.

Je sais bien qu'au théâtre on ne se soucie guère du style ; mais le théâtre devient barbare, et ce n'est pas à moi de fomenter la barbarie.

Je ne croyais pas, à mon âge, donner encore une pièce à représenter ; mais, quand on est soutenu par vos talens, il n'y a rien qu'on ne puisse hasarder.

Je pense que vous donnerez le rôle d'*Obéide* à mademoiselle *Durancy*. Je vous prie de l'embrasser pour moi des deux côtés, si elle veut bien le souffrir. *V.*

1767.

## LETTRE CXI.

### A M. DAMILAVILLE.

20 de février.

Les aveugles, mon cher ami, sont sujets à faire d'énormes méprises. Lorsque le paquet contenant le mémoire des *Sirven* arriva, nous ne songeâmes pas seulement s'il était accompagné d'une lettre. Nous nous jetâmes dessus avec avidité : il fut lu sur le champ, à haute et intelligible voix, par M. de *la Harpe*. Nous pleurions tous, nous disions tous : Ce M. de *Beaumont* s'est surpassé ; le mémoire des *Sirven* est bien supérieur au mémoire des *Calas* ; le conseil du roi fondra en larmes. Aussitôt nous envoyons le mémoire aux *Sirven* pour le signer; ils le signent ; le mémoire part à l'adresse de M. de *Courteille*. Quand tout cela est fait, on lit votre lettre ; on voit que le mémoire est de vous, qu'il n'est point juridique, que *Sirven* ne devait point le signer : alors nous nous promettons le secret. Je vous écris un mot à la hâte ; je vous dis que votre mémoire est chez M. de *Courteille*. Si on ne vous l'a pas remis, courez vîte chez lui, reprenez votre excellent ouvrage ; et, si vous voulez qu'il

ſoit imprimé, renvoyez-le-moi; il fera un grand effet dans les pays étrangers; mais ſurtout que M. de *Beaumont* donne le ſien; il nous fait périr par ſes lenteurs. Il y a ſix ans qu'une famille innocente gémit, et il y a deux ans que M. de *Beaumont* devrait avoir fini ſes peines: il ne ſait donc pas combien la vie eſt courte. 1767.

Bonſoir, mon très-cher ami; mon corps et mes yeux vont bien mal; mais auſſi j'entre dans ma ſoixante et quatorzième année, malgré la fauſſe date de mes eſtampes. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE CXII.

### A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 de février.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré, avec un paſſe-port général, mais non pas dans leur temps, parce que vos bontés ne me ſont parvenues que par les caſcades de la dragonade.

Je vous ai envoyé le diſcours de M. de *la Harpe*, qui a remporté le prix à l'académie. La juſtice qu'il vous a rendue a beaucoup

1767. contribué à lui faire remporter ce prix. Son ouvrage a été applaudi de tout le public.

Je ne sais si on vous a envoyé le mémoire ci-joint ; permettez-moi la liberté de vous le présenter ; comptez qu'il est exact et fidelle. Il sera bien difficile de vivre dorénavant dans le pays de Gex sans votre protection. Je vous la demande aussi pour les Scythes ; je les ai retravaillés suivant les judicieuses remarques que vous avez daigné faire. Je n'en ai fait imprimer que quelques exemplaires, pour épargner la peine des copistes ; l'édition ne paraîtra à Paris que quand vous en serez content.

Je serais bien flatté si vous pouviez honorer la première représentation de votre présence.

J'ai bien des querelles avec M. d'*Argental* pour les Scythes, sur le cinquième acte ; mais je m'en rapporte à vous.

Je suis pénétré de vos bontés, elles sont ma consolation dans mes misères. M. le chevalier de *Jaucourt* ne m'a vu qu'aveugle et malade. J'étais mort, si je ne m'étais pas égayé aux dépens de *Jean-Jacques*, de la demoiselle *le Vasseur* et de *Catherine*.

Je me mets à vos pieds avec la plus tendre reconnaissance et le plus profond respect.

## LETTRE CXIII. 1767.

### A M. DORAT.

Le 20 de février.

Il eſt vrai, Monſieur, que j'avais été flatté de la promeſſe que vous m'aviez faite, lorſqu'une lettre, que j'avais écrite à M. de *Pezai*, m'en attira une très-obligeante de vous. Cette eſpérance adouciſſait beaucoup le mal dont je ne connaiſſais qu'une partie. Des vers tels que vous les ſavez faire auraient plu davantage au public, que la publication de quelques lettres qui ne ſont pas faites pour lui.

Les procédés de *J. J. Rouſſeau* ne ſont point des querelles de littérature ; ce ſont des complots formés par l'ingratitude et par la méchanceté la plus noire, dont les médiateurs de Genève et le miniſtère de France ſont aſſez inſtruits. Au reſte, perſonne n'a jamais ſouhaité plus paſſionnément que moi l'union des gens de lettres ; perſonne n'a mieux ſenti combien ils ſeraient utiles, et à quel point ils ſeraient reſpectés du public, s'ils ſe ſoutenaient les uns les autres. Il faut laiſſer aux folliculaires, aux *Desfontaines*, aux *Frérons*, l'infame métier de déchirer leurs confrères pour gagner quel-

1767. que argent : ce font des miférables qui ont fait de la littérature une arène de gladiateurs.

Vous avez redoublé mon eftime pour vous, Monfieur, en m'apprenant que vous n'aviez nul commerce avec ce vil *Fréron* qui eft, dit-on, l'opprobre de la fociété, et dont on ne prononce le nom qu'avec horreur et mépris. Cet homme, affurément, n'était fait ni pour apprécier vos agréables ouvrages, ni pour approcher de votre perfonne. S'il y avait encore des *Chaulieu* et des *la Fare*, ce ferait leur fociété qui vous conviendrait, ainfi qu'à M. de *Pezai* votre ami.

Je vous répéterai encore que j'ai été très-touché des lettres que vous m'avez écrites; mais le public les ignore, et il a vu la pièce que vous m'aviez promis de réparer. Je vous en parle pour la dernière fois. Je ne veux plus me livrer qu'au plaifir de vous dire combien j'ambitionne votre eftime et votre amitié, et avec quels fentimens j'ai l'honneur d'être votre, &c.

# LETTRE CXIV.

1767.

## A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

A Ferney, 21 de février.

Il eſt vrai, monſieur le Duc, que j'ai fait une drôle de tragédie où j'ai mis un petit-maître perſan avec des payſans ſcythes, et une demoiſelle de qualité qui raccommode ſes chemiſes et celles de ſon père, ſuppoſé qu'on eût des chemiſes en Scythie. Comme vous ne haïſſez pas les choſes bizarres, j'aurais pris, ſans doute, la liberté de vous envoyer cette facétie, ſi je n'étais occupé à la corriger; ce qui me coûte beaucoup, attendu que j'ai eu, il y a quelque temps, un petit *ſoupçon* d'apoplexie qui m'a un peu affaibli le cervelet. J'ai l'honneur d'entrer dans ma ſoixante et quatorzième année, quoi qu'en diſent mes mauvaiſes eſtampes. Vous voyez que ma tragédie n'eſt pas un jeu d'enfant; mais elle tient beaucoup du radotage, ce qui revient à peu-près au même.

Ou j'ai perdu entièrement la mémoire, ou je me ſouviens très-bien que je vous ai remercié de votre beau certificat en faveur d'*Urceus Codrus*. Celui qui écrit ſous ma dictée (parce

1767. que je ſuis aveugle tout l'hiver) ſe ſouvient très-bien de vous avoir remercié de votre témoignage ſur *Urceus*. Nous ſommes exacts, nous autres ſolitaires, parce que nous ne ſommes point diſtraits par le fracas.

On dit que vous faites un bijou de l'hôtel Janſen. Je m'en rapporte bien à vous, ſurtout ſi vous avez autant d'argent que de goût.

On dit qu'on joue chez vous un jeu prodigieux. Fi ! cela n'eſt pas philoſophe. Vous n'êtes pas encore au point où je vous voudrais.

Cependant conſervez-moi vos bontés ; j'ai beſoin de cette conſolation, après avoir été vingt ans ſans vous faire ma cour ; car, ſi vous vous en ſouvenez, je me ſuis enfui de France au Catilina de *Crébillon :* c'était pardieu un déteſtable ouvrage, c'était le tombeau du ſens commun ; mais je veux actuellement qu'on ait de l'indulgence pour les vieillards.

Je vous ſuis attaché pour le reſte de ma vie avec bien du reſpect et avec toute la vivacité des ſentimens d'un jeune homme. *Voltaire.*

## LETTRE CXV.

1767.

## A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 23 de février.

Je ſuis partagé, Monſieur, entre la reconnaiſſance que je vous dois et l'admiration où je ſuis qu'au milieu de vos occupations, et même de vos diſſipations, vous ayez pu faire un plan ſi rempli de génie et de reſſources. Nous convenons qu'il eſt l'ouvrage d'un eſprit ſupérieur. Vous me direz, pourquoi ne l'adoptez-vous donc pas? Vous en verrez les raiſons dans le petit mémoire que nous envoyons à M. et à madame d'*Argental*.

Madame *Denis*, M. et madame de *la Harpe*, nos acteurs et moi, nous avons retourné de tous les ſens ce que vous nous propoſez. Nous nous ſommes repréſenté vivement l'action, et tout ce qu'elle comporte, et tout ce qu'elle doit faire dire; nous ſommes tous d'un avis unanime; nous oſons même nous flatter que, quand vous verrez nos raiſons déduites dans notre mémoire, elles vous paraîtront convaincantes.

Il eſt vrai que, malgré toutes nos raiſons,

1767. nous tremblons d'avoir tort lorfque nous difputons contre vous. Nous fentons bien qu'il y a quelque chofe de hafardé dans ce cinquième acte, mais nous ne pouvons juger que d'après l'impreffion qu'il nous laiffe. Nous le jouons, et il nous fait un effet terrible.

Comment voulez-vous que nous abandonnions ce qui nous touche pour un plan qui, tout ingénieux qu'il eft, nous paraît avoir des difficultés infurmontables? Il en fera toujours d'une tragédie comme de toutes les affaires de ce monde; il faut choifir entre les inconvéniens les moins grands. Il y aura fans doute des critiques. Zaïre, Mérope, Tancrède, &c. en ont effuyé beaucoup, et le Siége de Calais a infpiré le plus grand enthoufiafme. Il faut fe foumettre à cette bizarrerie des hommes: mais nous fommes tous perfuadés que la chaleur du cinquième acte doit l'emporter fur toutes les critiques qu'on fera de fang froid.

Le fpectateur affurément fe doute bien, dans la tragédie d'Olimpie, que cette *Olimpie* fe jettera dans le bûcher de fa mère; et c'eft précifément ce doute qui infpire la curiofité et l'attendriffement. Il eft dans la nature humaine de vouloir voir comment les chofes qu'on devine feront accomplies. C'eft ce que nous détaillons dans notre mémoire que nous vous fupplions de lire avec impartialité. Pour moi,

je me défie de mes idées ; j'aime et je respecte les vôtres autant que votre personne. C'est 1767. avec timidité et avec honte que je suis d'un autre avis que vous ; mais enfin il ne faut jamais, dans aucun art, travailler contre son propre sentiment, comme en morale il ne faut point agir contre sa conscience : on est sûr alors de travailler très-mal ; l'enthousiasme est entièrement éteint, l'esprit mis à la gêne perd toute son élasticité. On écrit raisonnablement, mais froidement. En un mot, lisez nos représentations, et jugez.

Agréez, Monsieur, mon tendre et respectueux attachement pour vous, pour madame de *Chauvelin* et pour tout ce qui vous appartient.

*N. B.* Depuis ma lettre écrite, nous avons joué la pièce ; le cinquième acte a fait plus d'effet que les autres, et on a répandu beaucoup de larmes

1767.

## LETTRE CXVI.

### A M. LE KAIN.

A Ferney, 23 de février.

MON cher ami, le petit concile de Ferney a répondu au grand concile de l'hôtel d'Argental. Nous trouvons le projet qu'on nous propose, froid et impraticable. Nous trouvons insipide ce *je ne puis*, substitué à ce terrible *je l'accepte*.

Nous croyons, d'après l'expérience, que ce *je l'accepte*, prononcé avec un ton de désespoir et de fermeté, après un morne silence, fait l'effet le plus tragique.

Nous pensons que l'étonnement, le doute et la curiosité du spectateur doivent suivre ce mouvement de l'actrice. Nous sommes persuadés, d'après nos propres sensations, que tout le rôle d'*Obéide*, au cinquième acte, tient le spectateur en haleine, et le remue d'autant plus fortement qu'il devine dans le fond de son cœur ce qui doit arriver.

Nous avons pesé les inconvéniens et ce qui nous paraît des beautés, nous avons conclu qu'il ferait abominable de faire traîner *Athamare* à la torture et aux supplices, et que, si dans

ce

ce moment *Obéide* prenait la résolution de s'offrir pour l'immoler, afin de lui épargner des souffrances, cela ressemblerait à un bourreau qui va donner le coup de grâce; et si elle ne prend que dans ce moment la résolution de se tuer, cette inspiration subite ne fait pas, à beaucoup près, le même effet qu'un dessein pris dès la première scène, et qui rend son rôle théâtral pendant l'acte tout entier. 1767.

Nous alléguons beaucoup d'autres raisons que nous détaillons dans un mémoire que nous envoyons à M. d'*Argental;* nous craignons à la vérité de nous tromper, en combattant l'avis des connaisseurs les plus éclairés, mais nous ne pouvons juger que d'après notre sentiment. Nous avons vu l'effet, et M. d'*Argental* ne l'a pas vu. Nous ne craignons rien de ce qu'ils craignent, et un endroit qui ne leur a fait aucune peine nous en fait beaucoup. C'est ainsi que les opinions se partagent sur toutes les affaires de ce monde; mais, après avoir tout pesé, tout discuté, il faut prendre enfin un parti. Ce parti est celui de jouer la pièce, telle que je vous l'ai envoyée par M. *Marin.* Je vous prie seulement de changer ce vers:

Vous voyez, vous sentez quel meurtre se prépare.

Il faut mettre à la place:

Vous savez quel tourment un refus lui prépare.

1767. Je fuis perfuadé que vous donnerez à l'actrice toute l'intelligence du rôle d'*Obéide*.

Nous nous flattons que le quatrième acte fera extrêmement théâtral; je fuis bien sûr que vous le ferez réuffir, quand vous direz au bon homme *Hermodan*, avec une pitié noble : *Vieillard*, *ton fils n'eft plus*.

Encore une fois, nous pouvons nous tromper, madame *Denis*, madame de *la Harpe*, madame *Dupuits*, M. de *la Harpe*, M. *Dupuits*, M. *Cramer* et moi; mais répétez comme nous avons répété, et jugez d'après l'effet.

Je fuis d'ailleurs dans la néceffité abfolue de faire réimprimer la pièce inceffamment, et j'attends de vos nouvelles avec la plus vive impatience.

Depuis ma lettre écrite, nous venons de jouer la pièce; le cinquième acte a fait un plus grand effet encore que le quatrième. On a verfé beaucoup de larmes, et il n'y a point de critique qui tienne contre des larmes. Si j'avais le malheur de croire une feule des critiques qu'on me fait, la pièce ferait perdue: croyez-en mon expérience et l'effet dont je viens d'être témoin.

Souvenez-vous du quatrième acte de Tancrède qu'on voulait me faire changer.

## LETTRE CXVII.

1767.

### AU MEME.

25 de février.

Ne vous laiſſez point ſubjuguer, mon cher ami, par un plan tout-à-fait anti-théâtral qu'on propoſe. Je ne réponds pas de l'effet d'une pièce où tout eſt ſimple et naturel, dans un temps où le public égaré ſemble ne vouloir que des événemens incroyables, entaſſés les uns ſur les autres, avec des vers auſſi barbares que ceux de *Garnier* et de *Hardy*. Réſiſtez au torrent du goût le plus déteſtable qui ait jamais déshonoré la nation. J'aime mieux tomber avec un ouvrage fait ſelon les règles de l'art, que de réuſſir par un poëme barbare.

Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que la nature ne parle pas au cœur des Pariſiens comme elle nous parle; et je ne vois pas pourquoi ce qui nous fait répandre des larmes, ferait mal reçu chez vous.

Je vous ai envoyé quelques changemens, et je me flatte que vous en avez fait uſage. En voici encore un au quatrième acte, dans lequel *Indatire* a néceſſairement trop raiſon contre

1767. *Athamare.* Je fortifie votre rôle autant que la ſituation le permet; c'eſt après ce vers d'*Indatire:*

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre !

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Inſenſible au mérite, et même tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai parmi, &c.

Il faut encore, mon cher ami, que je vous diſe que, ſi dans la ſcène entre *Obéide* et ſon père, au cinquième acte, il y a encore quelques longueurs, il faudra retrancher les quatre vers d'*Obéide:*

Une invincible loi me tient ſous ſon empire, &c.

Mais j'avoue que je les ſupprimerais à regret. Encore une fois, laiſſez dire les critiques de cabinet, et rapportez-vous-en à l'effet que fait la pièce au théâtre; il n'y a point de meilleur juge.

## LETTRE CXVIII. 1767.

### A M. CHRISTIN, avocat à Saint-Claude.

25 de février.

MON cher avocat philoſophe, il y a plus de cent lieues malheureuſement de Saint-Claude à Ferney, et le chemin ne s'accourcira pas de ſitôt. On dit que vous avez reçu pour moi un gros paquet de livres d'envoi de ce pauvre *Fantet*; je vous ſupplie de l'ouvrir, de lui renvoyer ſa *Matière médicale* en dix volumes, dont je n'ai que faire : il y a là de quoi empoiſonner un royaume. Je me contente de ma caſſe, et je ne veux pas d'autre remède.

Je vous envoie ſix exemplaires de la deuxième édition du Commentaire (*). Je ne riſque que cette demi-douzaine, crainte des écornifleurs. M. *Servan*, avocat général de Grenoble, a fait un diſcours très-pathétique ſur le même ſujet; il eſt imprimé, vous l'avez peut-être vu. La raiſon et l'humanité commencent à percer de tous côtés. L'impératrice de Ruſſie m'écrit ces propres mots : *Malheur aux perſécuteurs; ils méritent d'être mis au rang des*

(*) Sur le *Traité des délits et des peines*.

1767. *furies.* Mais, tandis que la raison parle, le fanatisme hurle ; on poursuit *Fantet ;* on en poursuit bien d'autres. M. *le Riche* se signale en faveur de *Fantet.* J'espère qu'il viendra à bout de mettre un frein à la persécution. Si j'étais plus jeune, si je pouvais agir, je ne laisserais pas accabler ainsi un infortuné. Je fais de loin ce que je puis, et c'est fort peu de chose.

Madame *Denis* vous fait bien ses complimens : je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr. l'inf.*

## LETTRE CXIX.

### A M. MARIOTT,

### AVOCAT GENERAL D'ANGLETERRE.

26 de février.

MONSIEUR,

Je prends le parti de vous écrire par Calais plutôt que par la Hollande, parce que, dans le commerce des hommes comme dans la physique, il faut toujours prendre la voie la plus courte. Il est vrai que j'ai passé près de trois mois sans vous répondre ; mais c'est que je suis plus vieux que *Milton*, et que je suis presque aussi

aveugle que lui. Comme on envie toujours ſon prochain, je ſuis jaloux de milord *Cheſterfield* qui eſt ſourd. La lecture me paraît plus néceſſaire dans la retraite que la converſation. Il eſt certain qu'un bon livre vaut beaucoup mieux que tout ce qu'on dit au haſard. Il me ſemble que celui qui veut s'inſtruire doit préférer ſes yeux à ſes oreilles ; mais pour celui qui ne veut que s'amuſer, je conſens de tout mon cœur qu'il ſoit aveugle, et qu'il puiſſe écouter des bagatelles toute la journée. 1767.

Je conçois que votre belle imagination eſt quelquefois très-ennuyée des triſtes détails de votre charge. Si on n'était pas ſoutenu par l'eſtime publique et par l'eſpérance, il n'y a perſonne qui voulût être avocat général. Il faut avoir un grand courage, quand on fait d'auſſi beaux vers que vous, pour s'appeſantir ſur des matières contentieuſes, et pour deviner l'eſprit d'un teſtateur et l'eſprit de la loi.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a jamais permis de me livrer aux affaires de ce monde ; c'eſt un grand ſervice que mes maladies m'ont rendu. Je vis depuis quinze ans dans la retraite avec une partie de ma famille ; je ſuis entouré du plus beau payſage du monde. Quand la nature ramène le printemps, elle me rend mes yeux qu'elle m'a ôtés pendant l'hiver ; ainſi j'ai le plaiſir de renaître, ce que les autres hommes n'ont point.

1767. *Jean-Jacques*, dont vous me parlez, a quitté son pays pour le vôtre, et moi j'ai quitté, il y a long-temps, le mien pour le sien, ou du moins pour le voisinage. Voilà comme les hommes sont ballottés par la fortune. Sa sacrée majesté le hasard décide de tout.

Le cardinal *Bentivoglio*, que vous me citez, dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suisses, et même ne traite pas trop bien leurs personnes; mais c'est qu'il passa du côté du mont Saint-Bernard, et que cet endroit est le plus horrible qu'il y ait dans le monde. Le pays de Vaud au contraire, et celui de Genève, mais surtout celui de Gex que j'habite, forment un jardin délicieux. La moitié de la Suisse est l'enfer, et l'autre moitié est le paradis.

*Rousseau* a choisi, comme vous le dites, le plus vilain canton de l'Angleterre; chacun cherche ce qui lui convient : mais il ne faudrait pas juger des bords charmans de la Tamise par les rochers de Derbishire. Je crois la querelle de M. *Hume* et de *Jean-Jacques Rousseau* terminée par le mépris public que *Rousseau* s'est attiré, et par l'estime que M. *Hume* mérite. Tout ce qui m'a paru plaisant, c'est la logique de *Jean-Jacques* qui s'est efforcé de prouver que M. *Hume* n'a été son bienfaiteur que par mauvaise volonté; il pousse contre lui trois argumens qu'il appelle *trois soufflets sur la joue*

*de*

*de son protecteur*. Si le roi d'Angleterre lui avait donné une pension, sans doute le quatrième soufflet aurait été pour sa Majesté. Cet homme me paraît complétement fou. Il y en a plusieurs à Genève. On y est plus mélancolique encore qu'en Angleterre; et je crois, proportion gardée, qu'il y a plus de suicides à Genève qu'à Londres. Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie. On dit qu'il y a des occasions où un sage peut prendre ce parti; mais, en général, ce n'est pas dans un accès de raison qu'on se tue. 1767.

Si vous voyez M. *Franklin*, je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien l'assurer de mon estime et de ma reconnaissance. C'est avec ces mêmes sentimens que j'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, &c.

## LETTRE CXX.

### A M. DAMILAVILLE.

27 de février.

En réponse à votre lettre du 21, mon cher ami, je vous dirai d'abord que j'ai été plus occupé que vous ne pensez de l'abominable calomnie qu'un homme en place a vomie contre vous. J'ai écrit à un de ses parens d'une

manière très-forte qui ne compromet personne,
1767. et qui ne laisse pas même soupçonner que vous soyez instruit de ce procédé infame. Vous êtes d'ailleurs à portée d'employer des gens de mérite qui le détromperont ou qui le désarmeront.

J'admire sous quelles formes différentes le fanatisme se reproduit : c'est un *Protée* né dans l'enfer, qui prend toutes sortes de figures sur la terre. Je ne suis pas fâché de l'éclat qu'on a voulu faire contre *Bélisaire*. On ne peut que se rendre ridicule et odieux en attaquant une morale si pure. Les ennemis de la raison achèvent d'amonceler des charbons ardens sur leur tête ; le livre qu'ils attaquent en sera plus connu et plus goûté. DIEU et la raison savent tirer le bien du mal.

Je crois enfin l'affaire de M. *Lambertad* finie ; ce n'a pas été sans peine. La communication entre nous et Genève est absolument interdite, et sans les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous mourrions de faim, après avoir fait vivre tant de monde.

J'ai été très-content de la conversation du curé et du marguillier, dans laquelle on rend justice aux vues saines et patriotiques du ministère. Plus la permission qu'il a donnée d'exporter les blés mérite notre reconnaissance, et plus nous en devons aussi au *Dictionnaire ency-*

*clopédique* qui démontre en tant d'endroits les avantages de cette exportation. Il eſt certain que c'eſt le plus grand encouragement qu'on pût donner à l'agriculture. Je le ſens bien, moi qui ſuis un des plus forts laboureurs de ce petit pays. 1767.

Je ſuis pour les Scythes à peu-près dans le même cas où *Beaumont* eſt pour ſon mémoire. J'éprouve des difficultés de la part de mes avocats ; et ce qui finirait en deux jours, ſi j'étais à Paris, traîne des mois entiers : voilà pourquoi vous n'avez point eu les Scythes. On dit que le tragique eſt abſolument tombé ; je n'ai pas de peine à le croire.

M. le chevalier de *Châtellux* eſt une belle ame. Il a des parens qui ne ſont pas ſi philoſophes que lui. Je vous aſſure qu'on l'a échappé belle, et qu'il y avait là de quoi perdre un homme ſans reſſource. Je ſuis affligé que vous n'ayez rien à me dire de *Platon* ſur toutes les occaſions que je ſaiſis de lui rendre juſtice.

Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Ruſſie, en m'envoyant ſon édit ſur la tolérance (*). *L'apothéoſe n'eſt pas ſi fort à déſirer qu'on le penſe ; on le partage avec des veaux, des chats, des oignons, &c. &c. &c. Malheur aux perſécuteurs ! ils méritent d'être rangés*

(*) Du 9 de janvier 1767.

1767. *avec ces divinités-là.* Elle m'ajoute que *les suffrages de MM. Diderot et d'Alembert l'encouragent beaucoup à bien faire.*

Voici le premier chant de la Guerre de Genève, puisque vous voulez vous amuser de cette plaisanterie.

## LETTRE CXXI.

### A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, 28 de février.

Votre souvenir m'a bien touché, Monsieur, et votre ouvrage a fait sur moi l'impression la plus tendre. Voilà comme je voudrais qu'on fît les oraisons funèbres. Il faut que ce soit le cœur qui parle; il faut avoir vécu intimement avec le mort qu'on regrette.

C'étaient les parens ou les amis qui fesaient les oraisons funèbres chez les Romains. L'étranger qui s'en mêle, a toujours l'air charlatan; il y a même une espèce de ridicule à débiter avec emphase l'éloge d'un homme qu'on n'a jamais vu. Mais où sont les courtisans dignes de louer un bon roi? il n'y a peut-être que vous. Les patriciens romains savaient tous parfaitement leur langue; les lettres de *Brutus* sont peut-être plus belles que celles de

*Cicéron* ; *César* écrivait comme *Salluste* : il n'en est pas ainsi parmi nous autres Velches. Votre ouvrage est vrai, il est attendrissant, il est bien écrit. Je vous remercie tendrement de me l'avoir envoyé. 1767.

Je me suis informé de vous à tous ceux qui ont pu m'en donner des nouvelles ; je ne vous ai jamais oublié. Je savais que vous aviez fait des pertes, et je croyais qu'on vous avait dédommagé. Vous comptez donc aller vivre en philosophe à la campagne? Je souhaite que ce goût vous dure comme à moi. Il y a treize ans que j'ai pris ce parti dont je me trouve fort bien. Ce n'est guère que dans la retraite qu'on peut méditer à son aise.

Je signe de tout mon cœur votre profession de foi. Il paraît que nous avons le même catéchisme. Vous me paraissez d'ailleurs tenir pour ce feu élémentaire que *Newton* se garda bien toujours d'appeler corporel. Ce principe peut mener loin ; et si DIEU, par hasard, avait accordé la pensée à quelques monades de ce feu élémentaire, les docteurs n'auraient rien à dire : on aurait seulement à leur dire que leur feu n'est pas bien lumineux, et que leur monade est un peu impertinente.

Je suis affligé que vous ayez la goutte, mais il paraît que ce n'est pas votre tête qu'elle attaque.

1767. Vous faites donc actuellement des vers pour votre fille, après en avoir fait pour la mère. Si elle tient de vous, elle sera charmante ; elle aura du sentiment et de l'esprit. Il faut que vous me permettiez de lui présenter ici mes respects.

Je n'oublierai jamais mon cher *Panpan* (*) ; c'est une ame digne de la vôtre. Que fera-t-il quand vous ne serez plus en Lorraine ? Toute la cour de votre bon roi va s'éparpiller, et la Lorraine ne sera plus qu'une province. On commençait à penser : ces belles semences ne produiront plus rien ; c'est vers la Marne qu'il faudra voyager.

Notre lac de Genève fait bien ses complimens à la Marne. Ne tremblez point pour les personnes dont vous vous souvenez ; jamais querelle ne fut plus pacifique. Nous avons, à la vérité, des dragons ; mais ils sont aussi tranquilles que les Génevois.

Adieu, Monsieur ; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vieillesse. Votre paquet m'est venu par Paris, après bien des cascades.

(*) M. de *Vaux*.

## LETTRE CXXII.

1767.

## A M. MARMONTEL.

28 de février.

CHANCELIER de *Bélisaire*, on me dit que la sorbonne demande des cartons. Ce n'est pas *Bélisaire* qui est aveugle, c'est la sorbonne. Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie, en m'envoyant son édit sur la tolérance : » L'apothéose n'est pas si fort à » désirer que l'on pense ; on la partage avec » des veaux, des chats, des oignons, &c. » &c, &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méri- » tent d'être rangés avec ces divinités-là. »

Elle ambitionnera votre suffrage, mon cher confrère, dès qu'elle aura lu votre *Bélisaire*, et n'y fera pas assurément de carton. Cet ouvrage fera du bien à notre nation, je peux vous en répondre. Tout ce que je vous écris est toujours pour madame *Geoffrin*, car j'ai la vanité de croire que je pense comme elle. Si le roi de Pologne et l'impératrice de Russie ne s'entendaient pas sur la tolérance, je serais trop affligé.

Bonsoir, mon cher confrère ; jouissez de votre gloire et du ridicule des docteurs. *V.*

1767. LETTRE CXXIII.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

28 de février.

J'AI reçu de vous, Monfieur, une lettre charmante, et j'ai lu avec beaucoup de plaifir votre traduction de *Lucrèce* et votre mémoire fur l'impoffibilité de la quadrature du cercle. Je vois que vous étiez fait pour être l'ami de monfieur de *Buffon* et non pas de *Cathèrin Fréron.* Vous nous rappelez ces beaux jours où les *Etienne* honoraient la typographie par la fcience.

Je doute fort que M. de *la Harpe*, que je crois très-fupérieur au *Taffoni*, veuille s'abaiffer à traduire le *Taffoni. La Secchia rapita* eft un très-plat ouvrage, fans invention, fans imagination, fans variété, fans efprit et fans grâces. Il n'a eu cours en Italie que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéreffait. Si on voulait faire un poëme burlefque, il faudrait choifir pour fujet les querelles de Genève, et furtout être plus plaifant que *Taffoni* qui ne l'eft point du tout en cherchant toujours à l'être.

Je vous fuis très-obligé, Monfieur, de la

bonté que vous avez de m'envoyer le livre que j'eſtime le plus (*). Je vous ſupplie de vouloir bien me mander dans quel temps il doit arriver à Lyon, afin de prendre des meſures pour le faire venir à Ferney. Toute communication eſt interrompue entre Lyon et Genève, et entre Genève et le pays de Gex. J'eſpère que, malgré ces obſtacles, je ne ſerai pas privé du beau préſent que vous voulez bien me faire. J'ai reçu les volumes de M. de *Buffon*, et je vous en remercie. Tout ce qui me viendra de vous me ſera précieux, excepté les feuilles de l'*Année littéraire* auxquelles je me flatte que vous avez renoncé. Un homme de lettres comme vous, qui imprime M. de *Buffon*, n'eſt pas fait pour imprimer des ſottiſes du Pont-neuf. 1767.

Au reſte, Monſieur, je voudrais pouvoir vous prouver l'eſtime que vous m'avez inſpirée quand j'ai eu le plaiſir de vous voir à Ferney. Tous les gens qui penſent doivent ambitionner votre amitié, et c'eſt avec ces ſentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) *L'Encyclopédie.*

1767.

## LETTRE CXXIV.

### A M. LACOMBE, *libraire à Paris.*

A Ferney, février.

NON, Monsieur, vous n'êtes point mon libraire, vous êtes mon ami, vous êtes un homme de lettres et de goût, qui avez bien voulu faire imprimer un ouvrage d'un de mes autres amis, et qui voulez bien vous charger de donner une édition correcte des Scythes, dès que je pourrai vous faire connaître l'original.

La cruelle saison que nous éprouvons dans nos climats, Monsieur, m'a réduit à un état qui ne m'a pas permis de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à vos judicieuses lettres : je n'ai pu vous remercier de votre almanach, ni le lire. Les neiges, dans lesquelles je suis enterré, ont attaqué mes yeux plus violemment que jamais. On dit que c'était là maladie de *Virgile;* je n'ai que cela de commun avec lui. Je n'ai ni son talent ni la faveur d'*Auguste*, et je ne crois pas que je soupe jamais avec M. de *Laverdi*, comme *Virgile* avec *Mécène.*

Je vous enverrai, n'en doutez pas, les Scythes que je vous promets, et qui sont à vous. Je suis dans leur pays, et j'attends les dernières résolutions de quelques amis que j'ai

à Babylone, pour savoir si l'impression doit précéder la représentation. Cette pièce réussira plus auprès des Français que les héros romains. Il y a de l'amour comme dans l'opéra comique, et c'est ce qu'il faut à vos belles dames. 1767.

J'ai préparé un avis au public, dans lequel je dis que le sieur *Duchesne*, qui demeurait au *Temple du goût*, mais qui n'en avait aucun, s'est avisé de défigurer tous mes ouvrages, et qu'il a obtenu un privilége du roi pour me rendre ridicule. Je crois du moins que son privilége est expiré, et qu'il m'est permis de donner mes ouvrages à qui bon me semble.

Je finis, selon ma coutume, par les sentimens de l'amitié, sans formules inutiles.

## LETTRE CXXV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, premier de mars.

VOUS avez daigné, Monseigneur, faire une petite visite à Ferney; madame *Denis* part pour vous la rendre. Sa santé est déplorable, et il n'y a plus à Genève ni médecin qu'on puisse consulter, ni aucun secours qu'on puisse attendre; d'ailleurs vingt ans d'absence ont

1767. dérangé ma fortune, et n'ont pas accommodé la ſienne. Ma fille adoptive *Corneille* l'accompagne à Paris, où elle verra maſſacrer les pièces de ſon grand-oncle; pour moi, je reſte dans mon déſert : il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui prenne ſoin du ménage de campagne; c'eſt ma conſolation. J'en éprouverais une plus flatteuſe, ſi je pouvais vous faire ma cour; mais c'eſt un bonheur auquel je ne puis prétendre, et la vie de Paris ne convient ni à mon âge, ni à mes maladies, ni aux circonſtances où je me trouve. Je ſerai très-affligé de mourir ſans avoir pris congé de vous. Je me regarde déjà comme un homme mort, quoique j'aye égayé mon agonie autant que je l'ai pu. Non-ſeulement je vous dis un adieu éternel quand vous honorâtes ma retraite de votre préſence, mais j'ai toujours eu depuis le chagrin de ne pouvoir vous écrire que des choſes vagues. La douceur d'ouvrir ſon cœur eſt aujourd'hui interdite. J'ai reſpecté les entraves qu'on met à la liberté de s'expliquer par lettres; je n'ai pu que vous ennuyer. J'aurais déſiré faire un petit voyage à Bordeaux, et vous contempler dans votre gloire; mais c'eſt encore un plaiſir auquel il faut que je renonce. Me voilà donc mort et enterré.

La bonté que vous avez de faire payer ce qui m'eſt dû de ma rente, ſera toute entière pour

madame *Denis* et pour madame *Dupuits*. Il faut tout à des femmes, et rien à un vieux solitaire. Je ne me suis pas même réservé de chevaux pour me promener. Si j'étais seul, je n'aurais besoin de rien. Je vous remercie au nom de madame *Denis* qui bientôt vous remerciera elle-même, et vous présentera mes hommages, mon attachement inviolable et mon respect. *V*. 1767.

## LETTRE CXXVI.

### A M. LE KAIN.

2 de mars.

MON cher ami, vous êtes bien sûr que je m'intéresse plus à votre santé qu'à tous les Scythes du monde. Ménagez-vous, je vous en prie; il faut se bien porter pour être héros: tous ceux de l'antiquité avaient une santé de fer. Il importe fort peu qu'on joue les Scythes devant ou après Pâques; mais, si vous en pouvez donner quatre ou cinq représentations avant la fin du carême, je vous conseille de ne pas perdre ces quatre ou cinq bonnes chambrées, parce qu'il est presque impossible que, dans la quinzaine de Pâques, l'édition de *Cramer* ne devienne publique.

1767. Je n'avais point eu deſſein d'abord de faire jouer cette pièce, et la préface l'indique aſſez; mais, puiſqu'on la joue à Genève, à Lauſane et chez moi, et qu'on la jouera à Lyon et à Bordeaux, il eſt bien juſte que vous en donniez quelques repréſentations. Comptez que j'aurai ſoin de vos intérêts dans l'édition qu'on en fera à Paris, quoiqu'il ſoit difficile d'obtenir des libraires des conditions auſſi ſavorables, pour une pièce déjà imprimée, que pour une qui ſerait toute neuve.

Je vous prie de vous amuſer, pendant votre convaleſcence, à faire collationner ſur les rôles tous les changemens que je vous ai envoyés. En voici un que je vous recommande; c'eſt à la première ſcène du cinquième acte. Il m'a paru, à la repréſentation, que c'était à *Sozame* à parler avant ſa fille, et qu'*Obéide* devait être trop conſternée pour répondre à la propoſition qu'on lui fait d'immoler *Athamare*. Voici ce petit changement :

OBÉIDE.

Je n'en apprends que trop.

SOZAME.

Je vous l'ai déclaré;
Je reſpecte un uſage en ces lieux conſacré,
Mais des ſévères lois par vos aïeux dictées,
Les têtes de nos rois pourraient être exceptées.

LE SCYTHE.

Plus les princes ſont grands, &c. 1767.

Au reſte, je ne compte ſur le rôle d'*Obéide* qu'autant que vous voudrez bien conduire l'actrice. Vous avez reçu, ſans doute, l'imprimé en marge duquel j'ai écrit mes petites indications. Ce perſonnage exige une douleur preſque toujours étouffée, des repos, des ſoupirs, un jeu muet, une grande intelligence du théâtre. Ce n'eſt guère qu'au cinquième acte que ces ſentimens ſe déploient ſur le pont aux ânes des imprécations, pont aux ânes que l'on paſſe toujours avec ſuccès.

Madame *Denis* vous fait mille complimens; elle ne joue plus la comédie, ni moi non plus; mais M. de *la Harpe* eſt un excellent acteur. Je vous embraſſe de toute mon ame. *V.*

1767. 

## LETTRE CXXVII.

### A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 4 de mars.

Mes yeux ne me permettent pas d'écrire, mon cher *Cicéron*; je n'ai pas actuellement auprès de moi celui qui vous fait d'ordinaire mes remercîmens, mais vous n'en verrez pas moins que j'ai reçu votre mémoire. Nous l'avons lu, nous avons pleuré. Ou les hommes feront de bronze, ou les *Sirven* feront justifiés comme les *Calas*. La confultation eft de la plus grande habileté, et d'une bienféance qui fera beaucoup d'honneur à celui qui l'a rédigée. La victoire me paraît sûre. Les proteftans et les catholiques vous béniront également, et perfonne affurément ne vous enviera la terre de Canon. On dira qu'il eft bien permis au défenfeur de l'humanité de fe défendre lui-même, et de réclamer le bien des ancêtres de fa femme.

Je vous prie de vouloir bien me faire envoyer un fecond exemplaire par monfieur *Damilaville*. Le premier fera pour meffieurs du confeil de Berne, le fecond fera figné par *Sirven* et fes filles. Meffieurs de Berne doivent

en

en avoir un, parce qu'ils ont promis de continuer aux *Sirven* la petite penſion qu'ils veu- 1767.
lent bien leur faire pendant qu'ils pourſuivront leur procès à Paris, et qu'ils ont mis pour condition qu'ils verraient le mémoire par lequel ils ſeraient appelés à venir auprès de vous. Je vous enverrai *Sirven* et une de ſes filles, auſſitôt que vous l'ordonnerez. Il y en a une qui eſt incapable de faire le voyage.

Je ne puis trop vous réitérer mes tendres remercîmens. Je vous embraſſe cent fois, ſage et éloquent vengeur de l'innocence.

## LETTRE CXXVIII.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 4 de mars.

GRAND-TURC, grand écuyer perſan, cadi, et vous grande écuyère, tombe ſur vous la roſée du ciel, et ſoit votre roſier toujours fleuri ! Qui a donc fait la chanſon de *Molé?* elle eſt naïve et plaiſante. N'en fera-t-on point ſur la ſorbonne qui perſécute ſi ſottement *Marmontel?*

Les *Gilli* m'ont fait pis; leur banqueroute eſt forte. Je ſerai fort obligé à monſieur le

1767. car s'il fait agir vigoureusement le procureur [illegible] dans mon affaire comme des normands.

Madame *Denis* et moi remercions le grand-turc de la main levée. *Mahomet* favorise ses bons serviteurs. J'aurai bientôt, je crois, une plus grande obligation aux maîtres des requêtes. Vous avez vu, sans doute, le mémoire de M. de *Beaumont*; il faudrait avoir une ame de bronze pour ne pas accorder une évocation aux *Sirven*. En vérité, il s'agit dans cette affaire de l'honneur de la France; il est trop honteux de se faire continuellement un jeu d'une accusation de parricide. Mon cher grand écuyer y est surtout intéressé pour l'honneur de son Languedoc. Pour moi, je m'intéresse plus aux *Sirven* qu'aux Scythes : je n'avais fait cette pièce que pour mon petit théâtre et pour mes chers Génevois qui y sont un peu houspillés. M. et madame de *la Harpe* la jouent très bien; elle nous fait un très-grand effet. Les changemens que les anges nous proposent nous paraissent absolument impraticables : ce serait nous couper la gorge. Il faut donner la pièce telle qu'elle est, avec ses défauts; mais il ne la faut donner que quand mademoiselle *Durancy* sera sûre de son rôle, et qu'elle aura appris à répandre et à retenir des larmes, et quand les deux vieillards sauront imiter la nature, ce qui est aussi rare dans ce tripot que dans celui de *Nicolet*.

Si le grand écuyer et le grand turc veulent se donner le plaisir des répétitions, ils feront un grand plaisir au scythe qui les embrasse de tout son cœur. 1767.

Il leur enverra incessamment la Guerre de Genève, dès qu'il en aura fait faire une copie. Cela peut amuser quelques momens ceux qui connaissent les masques.

Mille et mille tendres amitiés.

## LETTRE CXXIX.

### A M. LE KAIN.

4 de mars.

Je me flatte, mon cher ami, que vous aurez rétabli votre santé, quand cette lettre vous parviendra. Je pense que, pour prévenir les éditions dont on me menace de tous côtés, vous devez au moins vous assurer de quatre ou cinq représentations avant Pâques; mon libraire de Paris tiendrait alors la pièce toute prête pour la rentrée, supposé que cette pièce méritât d'être reprise, sinon vous vous contenteriez de ces quatre ou cinq représentations, et il n'en serait plus parlé.

On dit que le public n'aime pas d'*Auberval*,

1767. et que *Grandval* conviendrait mieux ; c'eſt à vous à décider, et à faire ce que vous trouverez à propos. Sans vous, rien ne ſe peut ni ne ſe doit faire. Prendrez-vous la peine, mon cher ami, d'adoucir la voix de mademoiſelle *Durancy*, ſurtout dans les premiers actes? baiſſera-t-elle les yeux quand il le faut? dira-t-elle d'une manière attendriſſante :

Si la Perſe a pour toi des charmes ſi puiſſans,
Je ne te contrains pas, quitte-moi, j'y conſens ;
J'en gémirai, Sulma ; dans mon palais nourrie,
Tu fus en tous les temps le ſoutien de ma vie ;
Mais je ſerais barbare en t'oſant propoſer
De ſupporter un joug qui commence à peſer, &c.

pleurera-t-elle, et quelquefois ſoupirera-t-elle ſans parler? paſſera-t-elle de l'attendriſſement à la fermeté, dans les derniers vers du troiſième acte? dira-t-elle bien *non*, de la manière dont on dit *oui*? Si elle fait tout cela, ce ſera vous qu'il faudra remercier. La pièce eſt difficile à jouer ; elle a ſurtout beſoin de deux vieillards qui ſoient naturels et attendriſſans. Les ſuccès dépendent entièrement des acteurs ; s'il y en avait trois ou quatre comme vous, vos parts feraient au moins de vingt mille livres.

M. de *Thibouville* a la bonté de se charger de bien des détails. Portez-vous bien ; je vous embrasse de tout mon cœur. *V.* 1767.

## LETTRE CXXX.

### A M. DORAT.

4 de mars.

Je ne sais, Monsieur, si mon amour propre corrompt mon jugement, mais vos derniers vers me paraissent valoir mieux que les premiers ; ils sont, à mon gré, plus remplis de grâces. Votre muse fait ce qu'elle veut ; je la remercie d'avoir voulu quelque chose en ma faveur, quoiqu'il y ait encore un coup de patte. Je vous jure sur mon honneur que je n'ai aucune connaissance des vers qu'on a faits contre vous : personne ne m'en a écrit un mot ; il n'y a que vous qui m'en parliez. Toutes ces sottises ; couvertes par d'autres sottises, tombent dans un éternel oubli, au bout de vingt-quatre heures. Je suis uniquement occupé de l'affaire des *Sirven*, dont vous avez peut-être entendu parler. Ce nouveau procès de parricide va être jugé au conseil du roi ; il m'intéresse beaucoup plus que les Scythes dont je ne fais nul cas. Je n'avais destiné cet ouvrage

1767. qu'à mon petit théâtre ; mais on imprime tout ; on a imprimé ce petit amusement de campagne. Les comédiens se repentiront probablement d'avoir voulu le jouer. J'ai donné un rôle à mademoiselle *Durancy* à qui j'en avais promis un depuis très-long-temps. Je ne connaissais point mademoiselle *Dubois* ; je vis ignoré dans ma retraite, et j'ignore tout. Si j'avais été informé plutôt de son mérite et de ses droits, j'aurais assurément prévenu ses plaintes ; mais je vous prie de lui dire qu'elle n'a rien à regretter : le rôle qu'elle semble désirer est indigne d'elle. C'est une espèce de paysanne, pendant trois actes entiers ; c'est une fille d'un petit canton suisse, qui épouse un suisse ; et un petit-maître français tue son mari. Je ne connais point de pièce plus hasardée ; c'est une espèce de gageure, et je gage avec qui voudra contre le succès. Mais on peut faire une mauvaise pièce de théâtre, et ambitionner votre amitié ; c'est-là ma consolation et ma ressource.

Je vous supplie, Monsieur, de compter sur les sentimens très-sincères de votre très-humble, &c.

# LETTRE CXXXI.

1767.

## A M. DE PEZAI.

A Ferney, 9 de mars.

Je vous répondrai, Monſieur, ce que j'ai répondu à M. *Dorat*, que je ne connais en aucune manière les vers dans leſquels il eſt maltraité, que perſonne au monde ne m'a rien écrit ſur ce ſujet, et j'ajoute que je conſens que vous me regardiez comme un malhonnête homme, ſi je vous trompe. Je vous dirai plus : je n'ai jamais montré à Ferney ni les vers que M. *Dorat* avait faits contre moi, ni aucune des lettres qu'il m'écrivit depuis, et dans leſquelles la bonté de ſon cœur réparait, par ſon repentir, le tort que ſon imagination m'avait pu faire. Je n'ai pas ſeulement laiſſé voir la jolie épître qu'il vient d'adreſſer à ſa muſe ; je me ſuis contenté de goûter la ſatisfaction de voir avec combien de grâces il guériſſait les bleſſures qu'il avait faites.

Ni madame *Denis*, ni M. et madame *Dupuits*, ni M. et madame de *la Harpe*, qui ſont chez moi depuis quatre mois, ni mes deux neveux, conſeillers au parlement et au grand conſeil, n'ont vu aucune de ces pièces. Les affaires

1767. qui regardent *Rousseau* sont ici trop sérieuses pour qu'elles puissent être des sujets de pure plaisanterie ; et de plus, Monsieur, ces plaisanteries étaient trop cruelles pour qu'elles servissent de matière à nos conversations. Monsieur *Dorat*, sans me connaître, m'avait traité de bouffon dans son *Avis aux sages* ; il m'avait exposé aux rigueurs du gouvernement, en disant qu'on a brûlé des ouvrages qu'on m'attribue ; il finissait enfin par dire *qu'il fallait avoir des mœurs.*

Des outrages si odieux ne devaient pas être manifestés par moi-même ; j'aurais trop rougi devant la petite-fille du grand *Corneille*, devant mes amis et devant ma famille. J'ai dévoré toujours cette injure, et j'ai caché aussi la rétractation.

J'aurais souhaité, sans doute, que M. *Dorat* rendît cette rétractation publique, comme l'outrage l'avait été. Cette réparation publique était digne d'un homme qui a le cœur bon et sensible, et qui voit qu'il a été trompé, qui revient de son illusion, et qui corrige, avec une noblesse courageuse, l'erreur où il est tombé.

Si quelque homme de lettres de Paris, indigné du tort que l'*Avis aux sages* pouvait me faire dans la situation critique où se trouvent aujourd'hui les gens de lettres, a repoussé

les

les injures par des injures ; ſi, ne ſachant pas que M. *Dorat* avait réparé entièrement ſon tort avec moi, il s'eſt laiſſé emporter à un zèle indiſcret, je déſavoue ce zèle, et je vous jure ſur mon honneur que je n'en ai rien appris que par M. *Dorat* lui-même.

1767.

Vous ſentez bien que, ſi j'avais écouté les premiers mouvemens de mon cœur ulcéré, rien ne m'aurait empêché de faire le public juge de ce différent, et que je pouvais me ſervir des mêmes armes qu'on avait employées contre moi ; mais je n'en ai pas même eu la penſée ; et il eſt impoſſible que cette idée me ſoit venue après les lettres de M. *Dorat*, qui m'ont touché ſenſiblement, qui m'ont fait tout oublier, et qui m'ont inſpiré le déſir d'avoir ſon amitié.

Voilà, Monſieur, la vérité la plus entière et la plus exacte. M. *Dorat* doit voir quels fruits amers produiſent de pareils écarts. Toute ſatire en attire une autre, et fait naître ſouvent des inimitiés éternelles. M. de *Pompignan* attaqua tous les gens de lettres dans ſon diſcours à l'académie ; il en a été payé. Je ne connais aucune ſatire qui ſoit demeurée ſans réponſe. Les familles, les amis entrent dans ces querelles ; c'eſt le poiſon de la littérature. J'ai combattu hardiment dans cette arène, et je n'ai jamais été l'agreſſeur. Mais je vous jure

1767. encore une fois que, dans cette affaire-ci, je ne me ſuis pas ſeulement défendu; je vous répète que j'ai été trop content du repentir de M. *Dorat*, pour avoir ſur le cœur le moindre reſſentiment. Vous pouvez en croire un homme qui n'a pas la réputation de déguiſer ce qu'il penſe, qui n'a nulle raiſon de le déguiſer, et qui d'ailleurs eſt dans un âge où l'on voit de ſang froid tous ces petits orages de la ſociété, qui tourmentent vivement la jeuneſſe.

Je vous parle avec la plus grande franchiſe. Soyez très-sûr, encore une fois, que je n'ai entendu parler des vers contre M. *Dorat* que par vous et par lui. Cette affaire eſt très-déſagréable, et je ne m'en ſuis conſolé que par les aſſurances que vous me donnez de votre amitié et de la ſienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CXXXII.

1767.

### A M. L'ABBÉ BERAUD,

*Auteur d'un poëme épique sur la conquête de la terre promise.*

Le 11 de mars.

NON-SEULEMENT, Monsieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de *La terre promise* ne m'a point envoyé votre bel ouvrage, mais il ne m'en a point parlé : il ne m'a pas cru capable de lire un poëme aussi curieux.

Je sens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'est plus poëtique, sans doute, que les conquêtes de *Josué*, et tout ce qui les a précédé et suivi. Aucune fiction grecque n'en approche, chaque événement est prodige, et les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité, comme les poëtes grecs qui fesaient descendre un dieu sur la scène, quand ils ne savaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de DIEU par-tout dans le sujet de votre ouvrage, sans que l'intervention divine soit une ressource nécessaire. *Josué*

1767. pouvait aisément passer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, et qui est guéable en cent endroits ; mais DIEU fait remonter le fleuve vers sa source pour manifester sa puissance.

Il n'était pas nécessaire que Jéricho tombât au son des cornemuses, puisque *Josué* avait des intelligences dans la ville par le moyen de *Raab* la prostituée. DIEU fait tomber les murs, pour faire voir qu'il est le maître de tous les événemens. Les Amorrhéens étaient déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel ; il n'était pas nécessaire que DIEU arrêtât le soleil et la lune à midi, pour que *Josué* triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en haut. Si DIEU arrête le soleil et la lune, c'est pour faire voir aux Juifs que le soleil et la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encore de plus favorable à la poësie, c'est que le sujet est petit, et les moyens grands. *Josué* ne conquit, à la vérité, que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après ; mais la nature entière est en convulsion pour la petite tribu d'*Ephraïm*. C'est ainsi qu'*Enée*, dans *Virgile*, s'établit dans un village d'Italie avec le secours des dieux. Le grand avantage que vous avez sur *Virgile*, c'est que vous chantez la vérité, et qu'il n'a chanté que le mensonge. Vous avez l'un et

l'autre des héros pieux, ce qui eſt encore un avantage. Il eſt vrai qu'on pourrait reprocher quelques cruautés à *Joſué*, mais elles ſont ſacrées, cé qui eſt bien un autre avantage encore! Il n'y a même que trente rois de condamnés à être pendus, dans ce petit pays de quatre lieues, pour avoir oſé réſiſter à un étranger envoyé par le Seigneur; et vous prouverez, quand il vous plaira, qu'on ne ſaurait pendre, pour la bonne cauſe, trop de princes héré.iques. 1767.

Jugez, Monſieur, quel eſt mon regret de n'avoir pu lire, dans ma terre non promiſe, votre poëme épique ſur la terre promiſe, qui me fait concevoir de ſi hautes eſpérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre &c.

## LETTRE CXXXIII.

### A M. LE KAIN.

A Ferney, 11 de mars.

MON cher ami, je ſors d'une grande répétition des Scythes. Le cinquième acte eſt, ſans contredit, celui de tous qui a fait le plus d'effet théâtral; mais il demande de terribles nuances. Le couplet d'*Athamare*, quand il encourage *Obéide* à le frapper, prononcé de la manière

1767. dont vous le direz, avec courage, avec nobleſſe, avec un air de maître, contribue beaucoup au ſuccès. La ſcène du père et de la fille, l'air morne, recueilli, douloureux et terrible qu'*Obéide* y conſerve toujours avec ſon père, fait de cette ſcène même une des plus attachantes ; la curioſité et l'effroi ſaiſiſſent toute l'aſſemblée. Ce cinquième acte vient de faire le même effet à Lauſane ; c'eſt celui de tous qui a le plus réuſſi. On répète la pièce à Genève, on la répète à Lyon dans quatre jours. Vous voyez qu'il eſt de toute impoſſibilité d'attendre après Pâques ; le libraire de Paris ferait prévenu par les libraires de province et par ceux de Suiſſe. Si j'étais à Paris, vous ne feriez pas expoſé à ces inconvéniens ; mais il y a près de vingt ans que les indignes perſécutions que j'ai eſſuyées, pour tout fruit de mes travaux, m'ont fait renoncer à ma patrie. C'eſt à *Fréron* et *Coqueley*, ſon approbateur, à triompher dans Paris.

Voici un petit réſumé de tous les changemens faits à la pièce, afin que, s'il en eſt échappé quelqu'un dans votre copie, vous puiſſiez aiſément le remplacer. Au reſte, vous ſentez bien que tout dépend de votre ſanté : il ne faut pas vous tuer pour des Scythes. Tout dépend ſurtout de la ſanté de madame la dauphine, et on n'a pas beſoin d'un tel motif

pour souhaiter son rétablissement. Je vous embrasse bien tendrement. *V.* 1767.

*N. B.* Mademoiselle *Dubois* s'est plainte à moi ; elle a cru que vous m'aviez engagé à la priver du rôle d'*Obéide* ; je l'ai détrompée comme je le devais.

## LETTRE CXXXIV.

### A M. LE RICHE.

14 de mars.

Le parlement de Besançon doit être très-flatté, Monsieur, que la cour ne l'ait pas cru persécuteur, et je suis persuadé que le parlement de Dijon montrera bien qu'il ne l'est pas. J'espère même que les principaux magistrats de votre province, justement indignés contre les manœuvres du procureur général, agiront auprès de leurs amis de Dijon. Pour moi, quoique sans crédit, j'y ferai tous mes faibles efforts.

M. l'avocat *Arnoult* est l'homme le plus propre à bien servir *Fantet*. Il faut qu'il s'adresse à cet avocat à qui j'écrirai dès que j'aurai appris que *Fantet* est à Dijon. Je vais écrire à quelques amis que j'ai dans ce pays-là, et

1767.

## LETTRE CXXXVI.

### A M. LINGUET,

*Sur Montesquieu et Grotius.*

15 de mars.

. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

Je crois, comme vous, Monsieur, qu'il y a plus d'une inadvertance dans l'*Esprit des lois*. Très-peu de lecteurs sont attentifs ; on ne s'est point aperçu que presque toutes les citations de *Montesquieu* sont fausses. Il cite le prétendu *Testament du cardinal Richelieu*, et il lui fait dire, au chapitre VI, dans le livre III, que s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme, il ne faut pas s'en servir. Ce *Testament*, qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité, dit précisément le contraire; et ce n'est point au sixième, mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à *Plutarque* que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne songe pas que c'est un des interlocuteurs qui parle ainsi, et que ce grec, trop grec, est vivement réprimandé par le philosophe *Daphneüs*, pour

lequel *Plutarque* décide. Ce dialogue eſt tout conſacré à l'honneur des femmes ; mais 1767.
*Monteſquieu* liſait ſuperficiellement, et jugeait trop vîte.

C'eſt la même négligence qui lui a fait dire que le grand-ſeigneur n'était point obligé par la loi de tenir ſa parole ; que tout le bas commerce était infame chez les Grecs ; qu'il déplore l'aveuglement de *François I* qui rebuta *Chriſtophe Colomb* qui lui propoſait les Indes, &c. Vous remarquerez que *Colomb* avait découvert l'Amérique avant que *François I* fût né.

La vivacité de ſon eſprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, que le conſeil d'Eſpagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure : Un décret pareil, dit-il, ſerait ſemblable à celui que feraient les Etats d'Hollande, s'ils défendaient la cannelle. Il ne fait pas réflexion que les Eſpagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes et les galons des étrangers, et que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux-mêmes la cannelle qui croît dans leurs domaines.

Preſque tous les exemples qu'il apporte ſont tirés des peuples inconnus du fond de l'Aſie, ſur la foi de quelques voyageurs mal inſtruits ou menteurs.

1767. Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en Perse que le Cyrus : il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe et le Phase, l'Indus même qui a coulé long-temps sous les lois des rois de Perse. *Chardin* nous assure, dans son troisième tome, que le fleuve Zenderouth, qui traverse Ispahan, est aussi large que la Seine à Paris, et qu'il submerge souvent des maisons sur les quais de la ville.

Malheureusement le système de l'*Esprit des lois* a pour fondement une antithèse qui se trouve fausse. Il dit que les monarchies sont établies sur l'honneur, et les républiques sur la vertu ; et, pour soutenir ce prétendu bon mot : La nature de l'honneur (dit-il, livre III, chapitre VII) est de demander des préférences, des distinctions ; l'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique. Il devrait songer que, par la chose même, on briguait, dans la république romaine, la préture, le consulat, le triomphe, des couronnes et des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre, d'ailleurs très-estimable. Je ne serai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes que de raisonnemens solides ; et cependant il y a tant d'esprit et de génie, qu'on le préfèrera toujours à *Grotius* et à *Puffendorf*.

Leur malheur eſt d'être ennuyeux ; ils ſont plus peſans que graves. 1767.

*Grotius*, contre lequel vous vous élevez avec tant de juſtice, a extorqué de ſon temps une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la religion chrétienne* n'eſt pas eſtimé des vrais ſavans. C'eſt là qu'il dit, au chapitre XXII de ſon premier livre, que l'embraſement de l'univers eſt annonçé dans *Hyſtaſpe* et dans les ſibylles. Il ajoute à ces témoignages ceux d'*Ovide* et de *Lucain* ; il cite *Lycophron* pour prouver l'hiſtoire de *Jonas*.

Si vous voulez juger du caractère de l'eſprit de *Grotius*, liſez ſa harangue à la reine *Anne* d'Autriche, ſur ſa groſſeſſe. Il la compare à la juive *Anne* qui eut des enfans étant vieille ; il dit que les dauphins, en feſant des gambades ſur l'eau, annoncent la fin des tempêtes, et que, par la même raiſon, le petit dauphin qui remue dans ſon ventre annonce la fin des troubles du royaume.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collége, dans *Grotius* qu'on a tant admiré. Il faut du temps pour apprécier les livres, et pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple liſe jamais *Grotius* et *Puffendorf* ; il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de l'*Eſprit des lois*, qui ſont

1767. à portée de tous les esprits, parce qu'ils sont très-naturels et très-agréables. Mais distinguons, dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête, et celles qui ne demandent que le travail des bras et une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là, pour tout délassement, et pour tout plaisir, n'ira jamais qu'à la grand'messe et au cabaret, parce qu'on y chante et qu'elle y chante elle-même; mais, pour les artisans plus relevés, qui sont forcés par leurs professions mêmes à réfléchir beaucoup, à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières, ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guère à Paris les Suisses que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs, ou par ceux à qui *Molière* fait parler un patois inintelligible, dans quelques farces; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient, dans plusieurs villes de Suisse, et surtout dans Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non, Monsieur, tout n'est point perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux; car tôt ou tard ils vous

frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres 1767. civiles de la rose roûge et de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr *Charles I* sur un échafaud, dans les horreurs des *Armagnacs* et des Bourguignons, dans celles même de la ligue? Le peuple, ignorant et féroce, était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient: Tuez tout, au nom de DIEU. Je défierais aujourd'hui *Cromwell* de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène, *Jean de Leyde* de se faire roi de Munster, et le cardinal de *Retz* de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire, vous y perdriez trop, &c.

## LETTRE CXXXVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de mars.

VOTRE lettre du 2 de mars, Monseigneur, m'étonne et m'afflige infiniment. Mon attachement pour vous, mon respect pour votre maison, et toutes les bienséances réunies ne me permirent pas de vous envoyer une pièce de théâtre le jour que j'apprenais la mort de

1767. madame la ducheſſe de *Fronſac*. Je vous écrivis, et vous demandai vos ordres. Voici la pièce que je vous envoie. Il ſe ſera paſſé un temps aſſez conſidérable pour que votre affliction vous laiſſe la liberté de gratifier votre troupe de cette nouveauté; et que vous puiſſiez même l'honorer de votre préſence.

M. de *Thibouville* va faire jouer à Paris les Scythes; c'eſt une obligation que je lui ai; car c'eſt une peine très-grande et ſouvent déſagréable que de conduire des acteurs.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Harpe* et ſa femme. Vous n'ignorez pas que M. de *la Harpe* eſt un homme de très-grand mérite, qui vient de remporter deux prix à notre académie, par deux ouvrages excellens. Il récite les vers comme il les fait; c'eſt le meilleur acteur qu'il y ait aujourd'hui en France. Il eſt un peu petit, mais ſa femme eſt grande. Elle joue comme mademoiſelle *Clairon*, à cela près qu'elle eſt beaucoup plus attendriſſante. Je ſouhaite que la pièce ſoit jouée à Paris et à Bordeaux comme elle l'eſt à Ferney.

La petite *Durancy* eſt mon clerc. Elle vint, il y a dix ans, à Genève; c'était un enfant. Je lui promis de lui donner un rôle, ſi jamais elle entrait à Paris à la comédie; elle me fit même, par plaiſanterie, ſigner cet engagement. Il eſt devenu ſérieux, et il a fallu le

remplir.

remplir. Je lui ai donné le rôle d'*Obéide*. Je ne connais point mademoiselle *Dubois* ; je ne savais pas même quelle sorte d'emploi elle avait à la comédie. Vous savez qu'il y a près de vingt ans que les *Frérons* me chassèrent de Paris où je ne retournerai jamais. Vous savez aussi que les pièces de théâtre sont mon amusement ; j'en fais présent aux comédiens, et je ne dois attendre d'eux que des remercîmens, et non des tracasseries. C'était même pour arrêter toutes les querelles de ce tripot, que j'avais fait imprimer la pièce que je ne comptais pas livrer au théâtre, ainsi que je le dis dans la préface. Enfin, la voici avec tous les changemens que j'ai faits depuis, et avec les directions, en marge, pour l'intelligence de la pièce, et pour gouverner le jeu des acteurs. Je ne sais si vous serez en état de vous en amuser, mais vous le serez toujours de la protéger.

1767.

Ces petites fêtes font l'agrément de ma vieillesse. Je vous envoie la pièce dans un autre paquet, et j'annonce sur l'enveloppe le titre du livre, afin qu'il puisse servir de passe-port.

Je me doutais bien que *Galien* qui, dans ma tragédie, joue le rôle du jeune scythe, ne jouerait pas dans votre réponse celui d'un futur inspecteur des toiles ; mais vous êtes

1767. assez puissant pour lui procurer autre chose. L'histoire et la bibliographie sont son fait; mais on risque avec cela de mourir de faim, si on n'a pas quelque chose d'ailleurs. Il attend tout de vos bontés. Il travaille toujours beaucoup, et il a déjà plusieurs porte-feuilles remplis de bons matériaux sur le Dauphiné où il voudrait bien aller faire un tour, pour voir ses parens près Grenoble qui n'est pas loin d'ici.

Comme il se connaît en livres rares, il en a acheté un petit nombre de ce genre, et que vous n'avez pas. Il veut vous les offrir; mais, comme ce sont de ces livres sur lesquels on n'entend pas raillerie en France, je ne suis point d'avis qu'il vous les envoye; il y aurait du danger, et les conséquences en pourraient être fâcheuses: il vaut mieux qu'il les garde jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître vos ordres sur ces deux derniers articles.

Agréez, Monseigneur, les sentimens inaltérables du respect et de l'attachement que je conserverai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

## LETTRE CXXXVIII. 1767.

## A M. DE CHABANON.

16 de mars.

Non-seulement je corromps la jeunesse, mon cher et jeune confrère, mais la vieillesse ne m'empêche point de donner de mauvais exemples. Je suis honteux de faire des tragédies à mon âge. Je vous réponds un peu tard, parce que j'ai passé mon temps à soutenir la guerre contre mes anges. Je suis quelquefois très-docile, et quelquefois très-opiniâtre. Je souhaite que vous n'ayez pas été trop docile en changeant votre plan; vous aurez sans doute senti que le nouveau servira mieux votre génie: c'est toujours le plan qui nous échauffe le plus que l'on doit choisir. Celui que j'avais imaginé pour mes pauvres Scythes m'animait, et celui qu'on me proposait me glaçait. J'ai travaillé pour mes Suisses et pour moi; la pièce nous a amusés à Ferney, et c'est tout ce que je voulais; car, en cultivant son jardin, il faut aussi ne pas oublier son théâtre.

Nous avons suspendu nos plaisirs sur la nouvelle du triste état où était madame la

1767. dauphine ; nous fommes bons français, quoique nous ne foyons que des fuiffes.

M. de *la Borde* m'avait recommandé de l'informer de tout ce qu'on me manderait fur fon Péché originel. Je n'eus d'abord que des chofes très-flatteufes à lui faire favoir ; mais depuis il m'eft revenu qu'on fefait des critiques, et que l'on trouvait quelques endroits faibles ; je m'en rapporte à vous : il y a bien de l'arbitraire dans la mufique ; les oreilles que *Cicéron* appelle fuperbes font fort capricieufes. Il n'en eft pas ainfi du cœur, c'eft un juge infaillible ; et, quand il eft ému dans une tragédie, toutes les critiques n'ont qu'à fe taire.

Mon petit *la Harpe* a fait une réponfe à l'abbé de *Rancé*. Cet abbé de *Rancé* avait écrit ce qu'on appelle, je ne fais pourquoi, une héroïde à fes moines : M. de *la Harpe* fait répondre un moine qui affurément vaut mieux que l'abbé. C'eft un des meilleurs ouvrages que j'aye vus ; il faudrait qu'il fût entre les mains de tous les novices, il n'y aurait plus de profès. Jamais on n'a mieux peint l'horreur de la vie monacale.

J'ignore encore fi la folle forbonne a condamné le fage *Béli∫aire*. De quoi fe mêle-t-elle ?

Si vous avez l'*Hi∫toire de la philo∫ophie* par

*Deslandes*, vous y verrez, tome III, page 299: La faculté de théologie est le corps le plus méprisable qui soit dans le royaume. Je serais bien fâché de penser comme M. *Deslandes*, à Dieu ne plaise; personne ne respecte plus que moi la sacrée faculté; mais je vous aime encore davantage. *V.*

1767.

## LETTRE CXXXIX.

### A M. LE COMTE DE BOISGELIN,

#### MAITRE DE LA GARDE-ROBE DU ROI.

A Ferney, mars.

Ce que vous m'avez envoyé, Monsieur, m'a mortellement ennuyé. Voilà tout ce que je peux vous en dire: je n'aime pas les phrases. Vous avez un frère qui m'a accoutumé au bon.

On m'a parlé d'un homme de Nancy qu'on dit fourré à la bastille, sur la dénonciation d'un jésuite; il s'appelle, je crois, *Leclerc*: il avait la protection de madame la marquise de *Boufflers*, votre belle-mère, si on ne m'a pas trompé. En ce cas, je présume que vous daignerez agir tous deux en sa faveur. Rien

1767. ne rafraîchit le fang comme de fecourir les malheureux.

J'étais impotent et aveugle quand madame de *Boufflers* a paffé par Lyon. Je fuis encore à peu-près dans le même état ; je ne vaux rien des pieds jufqu'à la tête ; et à l'égard de ma pauvre ame, elle eft extrêmement fenfible à votre fouvenir et à vos bontés dont je vous demande la continuation avec la fenfibilité la plus refpectueufe.

## LETTRE CXL.

### A M. MARMONTEL.

16 de mars.

Je prie le fecrétaire de *Bélifaire* de dire à madame *Geoffrin* que j'avais bien raifon de n'être point furpris du billet du roi de Pologne. Il vient de m'écrire fur la tolérance une lettre dans le goût et dans le ftyle de *Trajan* ou de *Julien* (*). Il faudrait la graver dans les écoles de forbonne, et y graver furtout ce grand mot de l'impératrice de Ruffie : Malheur aux perfécuteurs !

(*) Voyez à la fin de la correfpondance de l'impératrice de Ruffie, les lettres des fouverains, &c.

Mon cher confrère, un grand siècle se forme dans le Nord, un pauvre siècle déshonore la France. Cependant l'Europe parle notre langue. A qui en a-t-on l'obligation ? à ceux qui écrivent comme vous, à ceux qu'on persécute. *Non lasciar la magnanima impressa.* 1767.

## LETTRE CXLI.

## A M. DAMILAVILLE.

18 de mars.

Voici, mon cher ami, une réponse à M. de *Beaumont*. Son mémoire réussit beaucoup. S'il avait conservé ce bel épiphonème : *Vous n'avez point d'enfans !* il aurait réussi davantage ; mais, tel qu'il est, il inspire la conviction.

Voici la réponse toute ouverte que je vous envoie pour M. *Linguet*.

Et voici une réponse d'un moine à une héroïde de l'abbé de *Rancé*. Le moine vaut mieux que l'abbé. C'est, à mon gré, le meilleur ouvrage de M. de *la Harpe*. Faites en faire tant de copies qu'il vous plaira, et ensuite ayez la bonté d'envoyer cet exemplaire, avec la lettre ci-jointe, à M. *Barthe* secrétaire de l'abbé de la Trape.

1767. Je vous enverrai inceſſamment ce que M. *Lambertad* demande. Nous avons ſuſpendu à Ferney les repréſentations des Scythes ; nous ne prétendons pas nous réjouir quand la cour eſt dans les alarmes ou dans le deuil. J'ignore le ſort de madame la dauphine ; mais il ne peut être que funeſte. Quoique nous ne ſoyons que des ſuiſſes, nous avons le cœur auſſi français que les Pariſiens.

Je voudrais que les ſorboniqueurs, qui perſécutent *Marmontel*, appriſſent que l'impératrice de Ruſſie, les rois de Danemarck, de Pologne, de Pruſſe, et la moitié des princes d'Allemagne, établiſſent hautement la liberté de conſcience dans leurs Etats, et que cette liberté les enrichit. J'ai reçu du roi de Pologne une lettre qui ferait honneur à *Trajan*, pour le fond et pour le ſtyle.

Je vous embraſſe; aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE

# LETTRE CXLII.

1767.

## A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 18 de mars.

Je doute fort, mon cher *Cicéron*, que le confeil de Berne ajoute rien à la modique penfion qu'il fait aux *Sirven ;* c'eft beaucoup s'il la continue. M. *Seigneux de Correvon*, à qui vous écrivez, ne peut nous être d'aucun fecours ; il n'a que fa bonne volonté.

Je fens bien que la réconciliation du premier préfident avec le parlement de Touloufe peut nous être défavorable ; mais j'efpère que le confeil ne voudra pas fe relâcher fur le droit qu'il a de prononcer des évocations que la voix publique demande, et que l'équité exige. Les confeillers d'État et les maîtres des requêtes paraiffent penfer unanimement fur cette affaire. Votre mémoire vous fait beaucoup d'honneur ; il a confolé ce pauvre *Sirven*. Je vous l'enverrai dès que le tribunal qui doit le juger fera nommé. Cinq années de défefpoir ont un peu affaibli fa tête ; il ne répondra peut-être qu'en pleurant ; mais, après votre mémoire, je ne fais rien de plus éloquent que des pleurs.

1767. M. *Seigneux de Correvon* voulait l'engager à faire travailler M. *Loyseau* ; vous penſez bien qu'il n'en fera rien. J'imagine que rien ne fera décidé qu'après Pâques. J'exécuterai tous vos ordres ponctuellement, et au moment que vous preſcrirez.

Bien des reſpects à madame de Canon.

## LETTRE CXLIII.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

21 de mars.

Il eſt arrivé, Monſieur, bien des événemens qui nous obligent de différer. L'affaire des *Sirven*, qui commence à faire un grand bruit à Paris, et qui va être jugée au conſeil du roi, m'occupe à préſent tout entier, et ne me permet pas une diverſion qui pourrait lui nuire. Beaucoup d'autres conſidérations me perſuadent qu'il faut attendre encore quelque temps. M. *Bourſier* doit vous envoyer inceſſamment trois ou quatre petits paquets du *Coladon* que vous aimez tant ; vous pourrez en donner une boîte à M. le chevalier de *Châtellux*, s'il eſt dans vos cantons. Les affaires de Genève ſont toujours dans la même ſituation, et elles y ſeront encore probablement long-temps. Plus de

communication entre la France et le territoire de Genève, plus de voitures ni de Lyon, ni de Dijon; nous sommes enfermés comme dans une ville assiégée. 1767.

M. le duc de *Choiseul* a eu pour moi les plus grandes bontés, mais je n'en souffre pas moins; je suis toujours très-languissant, mon âge avance, ma force diminue; mais mon attachement pour vous ne diminuera jamais.

## LETTRE CXLIV.

### A M. DE CHABANON.

21 de mars.

Si vous êtes sage, mon cher confrère, vous attendrez la fin d'avril pour revenir dans votre couvent. Nous espérons que la communication avec Lyon et la Bourgogne sera r'ouverte dans ce temps-là, ou du moins au commencement de mai. Je ne sais si vous savez que nous sommes entourés de troupes et de misère. Nous aurons encore des neiges sur nos montagnes pendant plus d'un mois; les désastres nous environnent, et les secours nous manquent. Je suis obligé en conscience de vous en avertir, afin que, si vous nous faites le plaisir de venir plutôt, vous ne soyez

1767. pas étonné de fouffrir comme nous. Je crois même qu'il vous faudra un paffe-port de M. le duc de *Choifeul*.

Je n'aime point du tout cette guerre, toute ridicule qu'elle eft. Je me ferais retiré à Lyon, fi je n'avais pas eu trop de monde à tranfporter.

On joue actuellement les Scythes à Genève et à Lyon; on va les jouer à Paris, dès que les fpectacles fe r'ouvriront. Les méchans m'attribuent tant d'ouvrages hétérodoxes, que j'ai voulu leur faire voir que je ne fefais que de mauvaifes tragédies. J'ai prouvé par-là mon alibi; j'ai fait comme *Alcibiade* qui fit couper la queue à fon chien, afin qu'on ne l'accusât pas d'autres fottifes. Les Scythes pourront être fifflés par les Velches, mais j'aime mieux être fifflé par le parterre, que d'être calomnié par les cagots.

Mes refpects à *Eudoxie* ou *Eudocie*, et à monfieur fon père que j'aime de tout mon cœur. *V.*

## LETTRE CXLV.

1767.

### A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

23 de mars.

Il eſt vrai que le diable eſt déchaîné. Votre confiſeur eſt devenu martyr pour des confitures qui ne ſont pas à mi-ſucre. Il faut eſpérer que madame de *Boufflers* abrégera le temps de ſes ſouffrances. Je prendrai toutes les meſures poſſibles pour recevoir le préſent de M. de *Montcomble*, malgré l'interruption de tout commerce avec Lyon.

Je vous demande en grâce de me ménager toujours les bontés de M. de *Clauſonet*. Voici une plaiſanterie qui pourra vous réjouir, vous et M. *Duché*.

Adieu, Monſieur; je vous aime trop pour faire avec vous la moindre cérémonie.

1767.

## LETTRE CXLVI.

### A M. DORAT.

Du 23 de mars.

Je réponds, Monsieur, à votre lettre du 17 de mars, et je vous demande en grâce qu'après ce dernier éclaircissement il ne soit plus jamais question entre nous d'une affaire si désagréable.

Tout ce que j'ai mandé à M. le chevalier de *Pezai* est dans la plus exacte vérité. Il est très-vrai que je n'ai jamais montré à personne ni vos lettres, ni vos premiers vers imprimés, ni vos seconds manuscrits.

Il est très-vrai que madame *Denis*, ayant appris de Paris l'effet dangereux que pouvait faire l'*Avis* imprimé chez *Jorri*, me demanda, en présence de M. de *la Harpe*, ce que c'était que cette triste aventure. J'avais la pièce, et je ne la communiquai pas; je dis que vous aviez tout réparé, que je vous croyais un très-bon cœur, que vous m'aviez écrit une lettre pleine de candeur, que vous étiez, de toute façon, au-dessus de la jalousie qui est le vice des esprits médiocres. Je citai un endroit de votre lettre, très-bien écrit,

et qui m'avait fait impreſſion. Si M. de *la Harpe* a fait quelque uſage de cette ſeule confidence, je l'ignore entièrement. Je viens de lui en parler ; il m'a dit qu'il était très-affligé d'avoir eu ſujet de ſe plaindre de vous. Je vous prie de conſidérer que c'eſt un jeune homme qui a autant de talens que peu de fortune. Il a une femme et des enfans. Qui pourra ſeconder ſes talens, ſinon des gens de lettres auſſi capables d'en juger que vous ? Nous ſommes dans un temps où la littérature n'eſt que trop perſécutée ; elle le ſerait certainement moins, ſi ceux qui la cultivent étaient unis. 1767.

Il faut tout oublier, Monſieur, et ne ſe ſouvenir que du beſoin que nous avons de nous ſoutenir les uns les autres. Nous avons tous la même façon de penſer ; faudra-t-il que nous ſoyons la victime de ceux qui ne penſent point, ou qui penſent mal ?

Ce qui eſt encore malheureuſement très-vrai, c'eſt que, lorſque votre *Avis* parut, lorſqu'on eut la cruauté d'y trop remarquer l'injuſtice publique faite, par nos ennemis communs, à certains ouvrages, j'avais, dans ce temps-là même, une affaire très-ſérieuſe, et la calomnie me pourſuivait vivement.

Je ne vous diſſimulai pas combien il était dangereux pour moi d'être confondu avec *Rouſſeau* convaincu, aux yeux de M. le duc de

1767. *Choiſeul*, et même à ceux du roi, des manœuvres les plus criminelles. Je pouſſerai même la franchiſe avec vous, juſqu'à vous avouer que je venais de recevoir des reproches de M. le duc de *Choiſeul* ſur les affaires qui concernaient ce génevois. Vous voyez que vous aviez fait beaucoup plus de mal que vous ne penſiez en faire.

N'en parlons plus ; j'ai tout oublié pour jamais, et je ne ſuis ſenſible qu'à votre mérite et à vos politeſſes. Je veux que M. le chevalier de *Pezai* en ſoit le garant. Tout ce que j'oſerais exiger d'un homme auſſi bien né que vous l'êtes, ce ſerait de ſentir combien votre ſupériorité doit vous écarter de tout commerce avec *Fréron*. Ni ſes mœurs, ni ſes talens ne doivent le mettre à portée de vous compter parmi ceux qui le tolèrent.

Ceux qui, comme vous, Monſieur, ont tant de droits de prétendre à l'eſtime du public, ne ſont pas faits pour ſoutenir ceux qui en ſont l'exécration.

## LETTRE CXLVII.

1767.

## A M. DAMILAVILLE.

27 de mars.

Je ne ſais comment les paquets que vous m'avez adreſſés me parviendront. Il n'y a plus de voitures de Lyon à Genève; et, malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiſeul*, nous ſerons dans l'état le plus gênant et le plus déſagréable, juſqu'à ce que l'on ait fait un nouveau chemin. Nous ne pouvions même faire venir des étoffes de Lyon que par le courier. Un commis du bureau de Colonges, auſſi inſolent que fripon, nous a ſaiſi nos étoffes; ainſi je ne vois pas comment les cinquante mémoires de M. de *Beaumont*, en faveur des *Sirven*, me parviendront. Nous ſouffrons infiniment des meſures qu'on a priſes très-juſtement contre Genève; nous payons les fautes de cette ville. Il eſt bon d'être philoſophe, mais il eſt triſte d'être toujours obligé de ſe ſervir de ſa philoſophie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 21. M. *Bourſier* aſſure qu'il vous a dépêché, par Lyon, à M. de *Courteille*, les inſtrumens de mathématiques de M. *Lambertad*. Il eſt très-vraiſemblable qu'on ne quittera point l'affaire

1767. de la Cayenne pour celle d'un particulier : nous fommes réfignés à tout.

L'aventure de madame *Lejeune* a du moins produit un grand bien. On lui a faifi deux cents exemplaires du dernier livre de feu monfieur *Boulanger*. Je viens de lire ce livre abominable, pour la troifième fois : je fens combien il eft dangereux. Il détruirait abfolument le pouvoir des eccléfiaftiques, avec tous les myftères de notre fainte religion. L'auteur ne veut que de la vertu et de la probité, qui font fi mal-aifées à rencontrer, et qui ne fuffifent pas.

Vous aurez bientôt une lettre oftenfible, fur les *Sirven*, qui peut-être fera imprimable, fuppofé qu'il foit permis d'imprimer des chofes utiles. On joue actuellement les Scythes à Laufane, à Genève, à Lyon, à Bordeaux, et probablement à Paris. J'aime affez les chofes dont perfonne ne s'eft encore avifé ; mais je crains que Paris ne foit plus difficile que les provinces.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraffe. *E. L.*

## LETTRE CXLVIII.

1767.

### A M. ***, *avocat à Besançon,*

*Ecrite sous le nom d'un membre du conseil de Zurich en Suisse.*

Mars.

Nous nous intéressons beaucoup, Monsieur, dans notre république, à la triste aventure du sieur *Fantet*. Il était presque le seul dont nous tirassions les livres qui ont illustré votre patrie, et qui forment l'esprit et les mœurs de notre jeunesse. Nous devons à *Fantet* les œuvres du chancelier d'*Aguesseau* et du président de *Thou*. C'est lui seul qui nous a fait connaître les *Essais de morale de Nicole*, les *Oraisons funèbres de Bossuet*, les *Sermons de Massillon* et ceux de *Bourdaloue*, ouvrages propres à toutes les religions ; nous lui devons l'*Esprit des lois* qui est encore un de ces livres qui peuvent instruire toutes les nations de l'Europe.

Je sais, en mon particulier, que le sieur *Fantet* joint à l'utilité de sa profession une probité qui doit le rendre cher à tous les honnêtes gens, et qu'il a employé au soulagement de ses parens le peu qu'il a pu gagner par une louable industrie.

1767. Je ne fuis point furpris qu'une cabale jaloufe ait voulu le perdre. Je vois que votre parlement ne connaît que la juftice, qu'il n'a acception de perfonne, et que, dans toute cette affaire, il n'a confulté que la raifon et la loi. Il a voulu et il a dû examiner par lui-même fi, dans la multitude des livres dont *Fantet* fait commérce, il ne s'en trouverait pas quelques-uns de dangereux, et qu'on ne doit pas mettre entre les mains de la jeuneffe; c'eft une affaire de police, une précaution très-fage des magiftrats.

Quand on leur a propofé de jeter ce que vous appelez des monitoires, nous voyons qu'ils fe font conduits avec la même équité et la même impartialité, en refufant d'accorder cette procédure extraordinaire. Elle n'eft faite que pour les grands crimes; elle eft inconnue chez tous les peuples qui concilient la févérité des lois avec la liberté du citoyen; elle ne fert qu'à répandre le trouble dans les confciences, et l'alarme dans les familles. C'eft une inquifition réelle qui invite tous les citoyens à faire le métier infame de délateur; c'eft une arme facrée qu'on met entre les mains de l'envie et de la calomnie, pour frapper l'innocent en fureté de confcience. Elle expofe toutes les perfonnes faibles à fe déshonorer, fous prétexte d'un motif de religion; elle eft, en cette

occasion, contraire à toutes les lois, puisqu'elle a pour but la réparation d'un délit, et que l'objet de ce monitoire serait d'établir un délit, lorsqu'il n'y en a point. 1767.

Un monitoire, en ce cas, serait un ordre de chercher, au nom de DIEU, à perdre un citoyen; ce serait insulter à la fois la loi et la religion, et les rendre toutes deux complices d'un crime infiniment plus grand que celui qu'on impute au sieur *Fantet*. Un monitoire, en un mot, est une espèce de proscription. Cette manière de procéder serait ici d'autant plus injuste que, de vos prêtres qui avaient accusé *Fantet*, les uns ont été confondus à la confrontation, les autres se sont rétractés. Un monitoire alors n'eût été qu'une permission accordée aux calomniateurs de chercher à calomnier encore, et d'employer la confession pour se venger. Voyez quel effet horrible ont produit les monitoires contre les *Calas* et les *Sirven* !

Votre parlement, en rejetant une voie si odieuse, et en procédant contre *Fantet*, avec toute la sévérité de la loi, a rempli tous les devoirs de la justice qui doit rechercher les coupables, et ne pas souhaiter qu'il y ait des coupables. Cette conduite lui attire les bénédictions de toutes les provinces voisines.

J'ai interrompu cette lettre, Monsieur, pour

1767. lire en public les remontrances que votre parlement fait au roi ſur cette affaire. Nous les regardons comme un monument d'équité et de ſageſſe, digne du corps qui les a rédigées, et du roi à qui elles ſont adreſſées. Il nous ſemble que votre patrie ſera toujours heureuſe, quand vos ſouverains continueront de prêter une oreille attentive à ceux qui, en parlant pour le bien public, ne peuvent avoir d'autre intérêt que ce bien public même dont ils ſont les miniſtres.

J'ai l'honneur d'être bien reſpectueuſement, Monſieur, votre, &c. *D . . . . .*

*du conſeil des deux cents.*

*P. S.* Nous avons admiré le factum en faveur de *Fantet*. Voilà, Monſieur, le triomphe des avocats : faire ſervir l'éloquence à protéger, ſans intérêt, l'innocent ; couvrir de honte les délateurs ; inſpirer une juſte horreur de ces cabales pernicieuſes qui n'ont de religion que pour haïr et pour nuire, qui font des choſes ſacrées l'inſtrument de leurs paſſions : c'eſt-là, ſans doute, le plus beau des miniſtères. C'eſt ainſi que M. de *Beaumont* défend à Paris l'innocence des *Sirven*, après avoir ſi glorieuſement combattu pour les *Calas*. De tels avocats méritent les couronnes qu'on donnait à ceux qui avaient ſauvé des citoyens dans les batailles. Mais que méritent ceux qui les oppriment ?

## LETTRE CXLIX. 1767.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier d'avril, et ce n'eſt pas un poiſſon d'avril.

JE reçois, mon cher ange, votre lettre du 26 de mars. Vous n'avez donc pas reçu mes dernières ? vous n'avez donc pas touché les Quarante écus (*) que je vous ai envoyés par M. le duc de *Praſlin*, ou bien vous n'avez pas été content de cette ſomme ? Il eſt pourtant très-vrai que nous n'avons pas davantage à dépenſer, l'un portant l'autre. Voilà à quoi ſe réduit tout le fracas de Paris et de Londres. Serait-il poſſible que ma dernière lettre adreſſée à Lyon ne vous fût pas parvenue ? Je vous y rendais compte de mes arrangemens avec madame *Denis*, et ce compte était conforme à ce que j'écris à M. de *Thibouville*. Ma lettre eſt pour vous et pour lui. Mandez-moi, je vous en conjure, ſi vous avez reçu cette lettre qui doit être timbrée de Lyon ; cela eſt de la plus grande importance ; car, ſi elle ne vous a pas été rendue, c'eſt une preuve que mon correſpondant eſt au moins très-négligent. Je vous

(*) Le roman intitulé l'Homme aux quarante écus.

1767. disais que j'étais dans les bonnes grâces de M. *Janet*, et je vous le prouve, puisque c'est lui qui vous envoie ma lettre et la Princesse de Babylone.

Vous me demandez pourquoi j'ai chez moi un jésuite ? je voudrais en avoir deux ; et, si on me fâche, je me ferai communier par eux deux fois par jour. Je ne veux point être martyr à mon âge. J'ai beau travailler sans relâche au Siècle de *Louis XIV*, j'ai beau voyager avec une Princesse de Babylone, m'amuser à des tragédies et des comédies, être agriculteur et maçon, on s'obstine à m'imputer toutes les nouveautés dangereuses qui paraissent. Il y a un baron d'*Holbac* à Paris, qui fait venir toutes les brochures imprimées à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*. Ce libraire, qui est celui de *Jean-Jacques*, les met probablement sous mon nom. Il est physiquement impossible que j'aye pu suffire à composer toutes ces rapsodies ; n'importe, on me les attribue pour les vendre.

J'ai lu la relation dont vous me parlez ; elle n'est point du tout sage et modérée, comme on vous l'a dit ; elle me paraît très-outrageante pour les juges. Jugez donc, mon cher ange, quel doit être mon état ; calomnié continuellement, pouvant être condamné sans être entendu, je passe mes derniers jours dans une crainte trop fondée. Cinquante ans de

travaux

travaux ne m'ont fait que cinquante ennemis de plus, et je suis toujours prêt à aller chercher ailleurs, non pas le repos, mais la sécurité. Si la nature ne m'avait pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il y a long-temps que je serais mort de désespoir.

1767.

Dieu soit béni, puisque madame d'*Argental* se porte mieux. Je me recommande à ses bontés.

## LETTRE CL.

### A M. DAMILAVILLE.

3 d'avril.

MON cher ami, je suis actuellement séparé du reste du monde. Nous ne savons plus de quel côté nous tourner pour faire venir les choses les plus nécessaires à la vie, et je mets les bons livres parmi les choses absolument nécessaires.

Je me fais bien bon gré de vous avoir envoyé ma lettre pour M. *Linguet*. Je le croyais de vos amis intimes, puisqu'il m'envoyait son livre par vous, et que M. *Thiriot* me l'avait vanté comme un des meilleurs ouvrages qu'on eût vus depuis long-temps. Je n'ai pas plus

1767. reçu le livre que les autres ballots ; mais je vous en crois sur ce que vous me dites. Il est bon de savoir à qui on a affaire. Vous vous êtes conduit très-sagement ; je vous en loue, et je vous en remercie.

On m'a envoyé la lettre de l'abbé *Monduit*. Il me semble qu'elle n'est que plaisante, et qu'elle n'a aucune teinture d'impiété. L'auteur s'égaie peut-être un peu aux dépens de quelques docteurs de sorbonne, mais il paraît respecter beaucoup la religion ; c'est, comme nous l'avons dit tant de fois ensemble, le premier devoir d'un bon sujet et d'un bon écrivain. Aussi je ne connais aucun philosophe qui ne soit excellent citoyen et excellent chrétien. Ils n'ont été calomniés que par des misérables qui ne sont ni l'un ni l'autre.

Je ne sais point qui est M. de *la Férière* ; mais il paraît que c'est un *Burrhus*. Je souhaite qu'il ne trouve point de *Narcisse*.

On m'avait déjà touché quelque chose de ce qu'on imputait à *Tronchin*. Je ne l'en ai jamais cru capable, quoiqu'il me fît l'injustice d'imaginer que je favorisais les représentans de Genève. Je suis bien loin de prendre aucun parti dans ces démêlés ; je n'ai d'autre avis que celui dont le roi sera. Il faudrait que je fusse insensé pour me mêler d'une affaire pour laquelle le roi a nommé un plénipotentiaire.

Je suis auprès de Genève, comme si j'en étais à cent lieues; et j'ai assez de mes propres chagrins, sans me mêler des tracasseries des autres. Je suis exactement le conseil de *Pythagore*: *Dans la tempête, adorez l'écho.* 1767.

Adieu, mon très-cher ami.

## LETTRE CLI.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3 d'avril.

MON cher grand écuyer, parmi toutes mes détresses il y en a une qui m'afflige infiniment, et qui hâtera mon petit voyage à Montbelliard et ailleurs. Plusieurs personnes dans Paris accusent *Tronchin* d'avoir dit au roi qu'il n'était point mon ami, et qu'il ne pouvait pas l'être, et d'en avoir donné une raison très-ridicule, surtout dans la bouche d'un médecin. Je le crois fort incapable d'une telle indignité et d'une telle extravagance. Ce qui a donné lieu à la calomnie, c'est que *Tronchin* a trop laissé voir, trop dit, trop répété que je prenais le parti des représentans, en quoi il s'est bien trompé. Je ne prends assurément aucun parti dans les tracasseries de Genève, et vous avez

1767. bien dû vous en apercevoir par la petite plaisanterie intitulée la Guerre génevoise, qu'on a dû vous communiquer de ma part.

Je n'ai d'autre avis sur ces querelles que celui dont le roi sera; et il ne m'appartient pas d'avoir une opinion quand le roi a nommé des plénipotentiaires. Je dois attendre qu'ils aient prononcé, et m'en rapporter entièrement au jugement de M. le duc de *Choiseul*.

Voilà à peu-près la vingtième niche qu'on me fait depuis trois mois dans mon désert.

Votre cidre n'arrivera pas et sera gâté. Il arrive la même chose à mon vin de Bourgogne. Vingt ballots envoyés de Paris, avec toutes les formalités requises, sont arrêtés, et DIEU sait quand ils pourront venir, et dans quel état ils viendront. J'aurais bien assurément l'honnêteté de vous envoyer des *honnêtetés;* mais on est si mal-honnête, que je ne puis même vous procurer ce léger amusement.

Je viens d'écrire à *Morival;* et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses, dans ce monde, prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus;* tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute, mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit

plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore. Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. 1767.

Je ne sais si je vous ai mandé que je suis enchanté de la nouvelle calomnie répandue sur les *Calas*. Il est heureux que les dévots, qui persécutent cette famille et moi, soient reconnus pour des calomniateurs. Ils font du bien sans le savoir ; ils servent la cause des *Sirven*. Je recommande bien cette cause à mon cher grand Turc (*). Il y a des gens qui disent qu'on pourrait bien la renvoyer au parlement de Paris. Je compte alors sur la candeur, sur le zèle, sur la justesse d'esprit de mon gros goutteux que j'embrasse de tout mon cœur, aussi-bien que sa mère.

Vivez tous sainement et gaiement, il n'y a que cela de bon.

Nouvelles tracasseries encore de la part des commis, et point de justice ; et je partirai, mais gardez-moi le secret ; car je crains la rumeur publique. Je vous embrasse tous bien tendrement.

(*) M. l'abbé *Mignot* qui fesait alors une histoire des Turcs.

1767.

# LETTRE CLII.

## A M. CHARDON.

5 d'avril.

MONSIEUR,

Il paraît, par la lettre dont vous m'honorez, du 27 de mars, que vous avez vu des choses bien tristes dans les deux hémisphères. Si le pays d'Eldorado avait été cultivable, il y a grande apparence que l'amiral *Drack* s'en serait emparé, ou que les Hollandais y auraient envoyé quelques colonies de Surinam. On a bien raison de dire de la France : *Non illi imperium pelagi;* mais, si on ajoute, *Illa se jactet in aulâ*, ce ne sera pas *in aulâ tolosanâ.*

Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez couru toute l'Amérique, sans pouvoir trouver, chez les nations nommées sauvages, deux exemples consécutifs d'accusations de parricides, et surtout de parricides commis par amour de la religion. Vous auriez trouvé encore moins, chez des peuples qui n'ont qu'une raison simple et grossière, des pères de famille condamnés à la roue et à la corde, sur les indices les plus frivoles, et contre toutes les probabilités humaines.

Il faut que la raiſon languedochienne ſoit d'une autre eſpèce que celle des autres hommes. 1767.
Notre juriſprudence a produit d'étranges ſcènes depuis quelques années ; elles font frémir le reſte de l'Europe. Il eſt bien cruel que, depuis Moſcou juſqu'au Rhin, on diſe que, n'ayant ſu nous défendre ni ſur mer ni ſur terre, nous avons eu le courage de rouer l'innocent *Calas*, de pendre en effigie et de ruiner en réalité la famille *Sirven*, de diſloquer dans les tortures le petit-fils d'un lieutenant général, un enfant de dix-neuf ans ; de lui couper la main et la langue, de jeter ſa tête d'un côté, et ſon corps de l'autre, dans les flammes, pour avoir chanté deux chanſons grivoiſes, et avoir paſſé devant une proceſſion de capucins ſans ôter ſon chapeau. Je voudrais que les gens qui ſont ſi fiers et ſi rogues ſur leurs paillers, voyageaſſent un peu dans l'Europe, qu'ils entendiſſent ce que l'on dit d'eux, qu'ils viſſent au moins les lettres que des princes éclairés écrivent ſur leur conduite ; ils rougiraient ; et la France ne préſenterait plus aux autres nations le ſpectacle inconcevable de l'atrocité fanatique qui règne d'un côté, et de la douceur, de la politeſſe, des grâces, de l'enjouement et de la philoſophie indulgente qui règnent de l'autre, et tout cela dans une même ville, dans une ville ſur laquelle

1767. toute l'Europe n'a les yeux que parce que les beaux arts y ont été cultivés ; car il eſt très-vrai que ce ſont nos beaux arts ſeuls qui engagent les Ruſſes et les Sarmates à parler notre langue. Ces arts, autrefois ſi bien cultivés en France, font que les autres nations nous pardonnent nos férocités et nos folies.

Vous me paraiſſez trop philoſophe, Monſieur, et vous me marquez trop de bonté, pour que je ne vous parle pas avec toute la vérité qui eſt dans mon cœur. Je vous plains infiniment de remuer, dans l'horrible château où vous allez tous les jours, le cloaque de nos malheurs. La brillante fonction de faire valoir le code de la raiſon et de l'innocence des *Sirven* ſera plus conſolante pour une ame comme la vôtre. Je ſuis bien ſenſiblement touché des diſpoſitions où vous êtes de ſacrifier votre temps, et même votre ſanté, pour rapporter et pour juger l'affaire des *Sirven*, dans le temps que vous êtes enfoncé dans le labyrinthe de la Cayenne. Nous vous ſupplions, *Sirven* et moi, de ne vous point gêner. Nous attendrons votre commodité avec une patience qui ne nous coûtera rien, et qui ne diminuera pas aſſurément notre reconnaiſſance. Que cette malheureuſe famille ſoit juſtifiée à la Saint-Jean ou à la Pentecôte, il n'importe ; elle jouit du moins de la liberté et du ſoleil, et l'intendant

de

de la Cayenne n'en jouit pas. C'eſt au plus malheureux que vous donnez bien juſtement vos premiers ſoins ; et je ſuis encore étonné que, dans la multitude de vos affaires, vous ayez trouvé le temps de m'écrire une lettre que j'ai relue pluſieurs fois avec autant d'attendriſſement que d'admiration. Pénétré de ces ſentimens et d'un ſincère reſpect, j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre &c. 1767.

## LETTRE CLIII.

## A M. DAMILAVILLE.

9 d'avril.

ON reçoit dans ce moment la nouvelle que l'étui de mathématiques eſt arrivé. Le quart de cercle que vous demandez ne ſera pas ſitôt prêt : vous ſavez que jamais les ouvriers de Genève n'ont été ſi profonds politiques et ſi mauvais artiſans. On ſe donne beaucoup, dans ce pays-là, le paſſe-temps de ſe tuer : voilà quatre ſuicides en ſix ſemaines : mais on n'accuſe pas encore les pères de tuer leurs enfans ; il faut eſpérer que cette mode nous viendra de France.

L'aventure de la ſervante eſt heureuſe. *Fréron*

1767. la contait en s'enivrant avec ses garçons empoisonneurs. Je vous l'ai déjà dit, nos ennemis amassent des charbons ardens sur leur tête. M. de *Lavaisse*, à qui je fais mille tendres complimens, sait la demeure de M. l'abbé *Sabatier*; il faudra absolument le faire appeler en témoignage.

J'apprends qu'une horde de barbares a fait beau bruit aux Scythes; ces gens-là ne respectent point la vieillesse.

Adieu, mon digne et vertueux ami; souvenez-vous de ce que vous avez promis de donner à madame de *Florian*.

Embrassez bien pour moi le très-aimable *Lambertad*.

## AU MEME.

10 d'avril.

JE reçois, mon cher ami, votre lettre du 3. *Coqueley* a certainement approuvé les infamies de *Fréron* sur la famille *Calas*, j'en suis certain; mais, pour ne pas compromettre monsieur de *Beaumont*, retranchons ce passage. Je crois que vous pouvez très-bien faire imprimer la lettre, par *Merlin*, avec l'addition que je vous envoie; cette publication me paraît essentielle. Au reste, les Velches sont bien velches; mais il

faut les forcer à goûter le noble et le simple. Ils commencent à n'aimer que les tours de passe-passe et les tours de force. Le goût dégénère en tout genre ; c'est aux Français à ramener les Velches. 1767.

On m'a envoyé de province une espèce de dialogue entre l'auteur de *Bélisaire* et un moine. L'auteur a trouvé dans S^t^ *Paul* qu'il ne faut pas damner *Marc-Aurèle*. Il pourrait faire rougir la sorbonne si les corps rougissaient. *Ecr. l'inf.*

# LETTRE CLIV.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'avril.

Je reçois deux lettres bien consolantes de M. d'*Argental* et de M. de *Thibouville*, écrites du 2 d'avril. Ma réponse est qu'on s'encourage à retoucher son tableau, lorsqu'en général les connaisseurs sont contens ; mais qu'on est très-découragé quand les faux connaisseurs et les cabales décrient l'ouvrage à tort et à travers : alors on ne met de nouvelles touches que d'une main tremblante, et le pinceau tombe des mains.

Vous me faites bien du plaisir, mon cher

1767. ange, de me dire que mademoiselle *Durancy*, a saisi enfin l'esprit de son rôle, et qu'elle a très-bien joué; mais je doute qu'elle ait pleuré, et c'était-là l'essentiel. Madame de *la Harpe* pleure.

Je vais écrire à M. le maréchal de *Richelieu*, qui ne fait que rire de toutes les choses qui sont très-essentielles pour les amateurs des beaux arts, et je lui parlerai de mademoiselle *Durancy* comme je le dois. Mais vous avez à Paris M. le duc de *Duras* qui a du goût et de la justice. Je suppose, mon cher ange, que vous avez raccommodé la sottise de *Lacombe*. Vous me demandez pourquoi j'ai choisi ce libraire; c'est qu'il avait rassemblé, il y a deux ans, avec beaucoup d'intelligence, quantité de choses éparses dans mes ouvrages, et qu'il en avait fait une espèce de poëtique qui eut assez de succès.

Il m'écrivit des lettres fort spirituelles. Je ne savais pas qu'il fût lié avec *Fréron*. Il me semble qu'il en a agi comme les Suisses qui servaient tantôt la France, et tantôt la maison d'Autriche. Enfin il me fallait un libraire, et j'ai préféré un homme d'esprit à un sot.

Il faut vous dire encore que, lorsque je lui envoyai la pièce à imprimer, mon seul but était de faire connaître aux méchans, et à ceux qui écoutent les méchans, qu'un homme

occupé d'une tragédie ne pouvait l'être de toutes les brochures qu'on m'attribuait. Vous savez bien que je voulais prouver mon alibi. 1767.

A présent que je suis un peu plus tranquille et un peu plus rassuré contre la rage des Velches, j'ai revu les Scythes avec des yeux plus éclairés, et j'y ai fait des changemens assez importans. Je crois que la meilleure façon de vous faire tenir toutes ces corrections éparses, est de les rassembler dans le volume même ; j'y ferai mettre des cartons bien propres, afin de ménager vos yeux.

J'attends l'édition de *Lacombe*, pour vous renvoyer deux exemplaires bien corrigés. Mais croirez-vous bien que je n'ai pas cette édition encore? La communication interrompue entre Lyon et mon petit pays me prive de tous les secours. J'ai vingt ballots à Lyon qui ne m'arriveront probablement que dans trois mois. Je ne sais pas pourquoi je ris de la guerre de Genève ; car elle me gêne infiniment, et me rend l'habitation que j'ai bâtie insupportable.

Si je ne puis avoir l'édition de *Lacombe*, je me servirai de celle des *Cramer*, quoiqu'elle soit déjà chargée de corrections qui font peine à la vue.

Quand vous aurez la pièce en état, je vous demanderai en grâce qu'on la joue deux fois

après Pâques, en attendant Fontainebleau.
1767. Une fois même me suffirait pour juger enfin de la disposition des esprits qu'on ne peut connaître que quand ils sont calmés.

Peut-être le rôle d'*Athamare* n'est pas trop fait pour *le Kain*. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, passionné, pleurant tantôt d'attendrissement et tantôt de colère, n'ayant que des paroles de feu à la bouche, dans sa scène avec *Obéide* au troisième acte ; point de lenteur, point de gestes compassés.

Il faudrait d'autres vieillards que *Dauberval*, il faudrait d'autres confidens ; mais le spectacle de Paris, le seul spectacle qui lui fasse honneur dans l'Europe, est tombé dans la plus honteuse décadence, et je vous avoue que je ne crois pas qu'il se relève.

M. de *là Harpe* était le seul qui pût le soutenir ; le mauvais goût et les mauvaises intentions l'effraient. Il n'a rien, il n'a été que persécuté ; il pourra bien renoncer au théâtre, et passer dans les pays étrangers.

Vous me parlez des caricatures que vous avez de ma personne. Je n'ai jamais eu l'impudence d'oser proposer à quelqu'un un présent si ridicule. Je ne ressemble point à *Jean-Jacques* qui veut à toute force une statue. Il s'est trouvé un sculpteur, dans les rochers du mont Jura, qui s'est avisé de m'ébaucher de toutes les

manières : si vous m'ordonnez de vous envoyer une de ces figures de *Callot*, je vous obéirai. 1767.

Je vous assure que je suis très-affligé de n'être sous vos yeux qu'en peinture.

Mademoiselle *Sainval*, comme je vous l'ai dit, me demande à jouer *Olimpie*. Si elle a ce qu'on n'a plus au théâtre, c'est-à-dire des larmes, de tout mon cœur.

Vous trouvez qu'on peut faire un partage des autres pièces entre mademoiselle *Dubois* et mademoiselle *Durancy*; votre volonté soit faite.

Je compte qu'une grande partie de cette lettre est pour M. de *Thibouville* aussi-bien que pour mes anges. J'obéirai d'ailleurs aux ordres de M. de *Thibouville*, à la première occasion que je trouverai.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

1767.

## LETTRE CLV.

### A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, *à Paris.*

A Ferney, 11 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence ne doute pas à quel point son souvenir m'eſt précieux. Je vous ſuis attaché à deux grands titres, comme à l'ambaſſadeur de l'impératrice, et comme à un homme bienfeſant.

Je vous remercie de l'imprimé que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa Majeſté impériale avait déjà daigné m'en gratifier, il y a trois mois, avant qu'il fût public. Je n'y ai rien trouvé ni à reſſerrer, ni à étendre. Cet ouvrage me paraît digne du ſiècle qu'elle fait naître. J'oſerais bien répondre qu'elle fera goûter à ſon vaſte empire tous les fruits que *Pierre le grand* a ſemés. Ce fut *Pierre* qui forma l'homme, mais c'eſt *Catherine II* qui l'anime du feu céleſte.

J'ai une opinion particulière ſur l'affaire de Pologne, quoiqu'il ne m'appartienne guère

d'avoir une opinion politique. Je crois fermement que tout s'arrangera au gré de l'impératrice et du roi, et que ces deux monarques philosophes donneront à l'Europe étonnée le grand exemple de la tolérance. Les pays, qui ne produisaient autrefois que des conquérans, vont produire des sages; et, de la Chine jusqu'à l'Italie (exclusivement), les hommes apprendront à penser. Je mourrai content d'avoir vu une si belle révolution commencée dans les esprits. 1767.

## LETTRE CLVI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DE FLORIAN.

Le 11 d'avril.

FAMILLE aimable, je vous embrasse tous. J'aimerais mieux assurément être picard que suisse; et, pour comble de désagrément, il faudra qu'au mois de mai je quitte la Suisse pour la Suabe. Il est comique que le bien d'un parisien soit en Suabe; mais la chose est ainsi. La destinée est une drôle de chose. Je ne dois ni ne veux mourir avant d'avoir mis ordre à mes affaires.

1767. La deſtinée des Scythes eſt à peu-près comme la mienne ; ce ſont des orages ſuivis d'un beau jour. Ne regrettez point Paris quand vous ſerez à Ornoi : il n'y a plus à Paris que l'opéra comique et le ſinge de *Nicolet*.

Je vois que les deux magiſtrats reſteront à Paris. Je prie le grand-turc de me dire pourquoi le baron de *Tott* eſt à Neuchâtel ; il me ſemble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Conſtantinople.

Quand M. d'*Ornoi* rencontrera par haſard mon boiteux de procureur, je le prie de vouloir bien l'engager à recommander au marquis de *Lezeau* de marcher droit.

Vous trouverez du blé en Picardie ; nous en manquons au pays de Gex : il faudra faire une tranſmigration à Babylone. On ne ſait plus où ſe fourrer pour être bien. Je ſais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'eſt pas auſſi aiſé qu'on dirait bien.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous embraſſer du meilleur de mon cœur.

## LETTRE CLVII.

1767.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 d'avril.

Je supplie mes anges et M. de *Thibouville* de lire les nouveaux changemens ci-joints. Il ne faut plaindre ni la peine de l'auteur, ni celle du libraire, ni celle des comédiens.

Pour engager le libraire à faire des cartons, ou à faire une édition nouvelle, il ne donnera que trois cents livres à *le Kain*, et je lui donnerai les trois cents autres.

J'ose me persuader que mes juges, en voyant ce nouveau mémoire de leur client, me donneront cause gagnée.

Je ne sais pas pourquoi on a imprimé à Paris :

Nous marchons dans la nuit, et d'abyme en abyme.

Je vous assure que mon vers

Nous partons, nous marchons de montagne en abyme.

est beaucoup plus convenable aux voisins du mont Jura. Je vois de mes fenêtres une montagne, au milieu de laquelle se forment des

1767. nuages. Elle conduit à des précipices de quatre cents pieds de profondeur, et quand on eſt englouti dans cet abyme, on trouve d'autres montagnes qui mènent à d'autres précipices. Je peins la nature telle qu'elle eſt, et telle que je l'ai vue. Je vous demande en grâce de faire jouer les Scythes après Pâques, de n'en faire annoncer qu'une repréſentation, et d'en donner deux ſi le public les redemande, après quoi on les jouera à Fontainebleau.

Les papiers publics diſent qu'on les reprendra à la rentrée; il ne faut pas les démentir, ce ſerait avouer une chute complète; les *Frérons* triompheraient. *Le Kain* me doit au moins cette complaiſance; il pourrait bien retarder d'un jour ſon voyage de Grenoble.

J'avoue que le rôle d'*Athamare* ne lui convient point. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, brillant, ayant une belle jambe et une belle voix, vif, tendre, emporté, pleurant tantôt de tendreſſe et tantôt de colère; mais, comme il n'a rien de tout cela, qu'il y ſupplée un peu par des mouvemens moins lents. Que mademoiſelle *Durancy* paſſe toute la ſemaine de Quaſimodo à pleurer; qu'on la fouette juſqu'à ce qu'elle répande des larmes: ſi elle ne ſait pas pleurer, elle ne ſait rien.

Ah, mon Dieu! peut-on me propoſer d'établir une loi par laquelle on eſt obligé de ſe

marier au bout de quatre ans ? cela ſerait, en vérité, d'un comique à faire rire. Il n'eſt permis d'ailleurs de ſuppoſer des lois que quand il en a exiſté de pareilles. La loi de venger le ſang de ſon mari, ou de ſon père, ou de ſon frère, a été connue de vingt nations ; celle de n'être reçu dans un pays qu'à condition qu'on s'y mariera, reſſemblerait à l'uſage du château de Cutendre où l'on n'entrait que deux à deux. 1767.

Dieu me préſerve de charger d'aventures et d'épiſodes la noble ſimplicité, ſi difficile à ſaiſir, ſi difficile à traiter, ſi difficile à bien jouer!

Rendez-moi mademoiſelle *le Couvreur* et *Dufrêne*, je vous réponds bien du troiſième acte. Le meilleur conſeil qu'on m'ait jamais donné ſe trouve exécuté dans ces vers.

Va, ſi j'aime en ſecret les lieux où je ſuis née,
Mon cœur doit s'en punir, il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne et qu'il n'oſe briſer :
N'en demande pas plus. . . . . . .

Je vous dirai de même : *N'en demandez pas plus, ce ſerait tout gâter.* J'oſe vous répondre que, ſi les comédiens approchaient un peu de la manière dont nous jouons les Scythes à Ferney, s'ils avaient la vérité, la ſimplicité, l'empreſſement, l'attendriſſement de nos

1767. acteurs, ils feraient fortune; mais la même raison pour laquelle ils ne peuvent jouer ni Mithridate, ni Bérénice, ni tant d'autres pièces, leur fera toujours jouer les Scythes médiocrement. N'importe, je demande à cors et à cris deux repréfentations après Pâques.

Si mon cher ange parvient à faire chaffer le monftre qui déshonore la littérature depuis fi long-temps, les gens de lettres lui devront une ftatue. Je demande pardon à M. *Coqueley*; mais un avocat plaide furieufement contre lui-même, quand il fe fait l'approbateur de *Fréron*. C'eft fe faire le recéleur de *Cartouche*. On le dit parent de monfieur le procureur général : fon parent devait bien lui dire qu'il fe déshonorait. On ne connaît pas toutes les fcélérateffes de *Fréron*. C'eft lui qui a répandu dans Paris la calomnie contre les *Calas*. Il a voulu engager un des gueux, avec lefquels il s'enivre, à faire des vers fur les prétendus aveux de la pauvre *Viguière*. Je fuis bien fâché que la vérité fe foit trop tôt découverte. Il fallait laiffer parler et triompher les *Frérons* pendant quinze jours, et enfuite montrer leur turpitude. Les colombes n'ont pas eu la prudence du ferpent.

Déployez vos ailes, mes anges, jetez le diable dans l'abyme, et tirez les Scythes du tombeau.

Refpect et tendreffe. *V.*

## LETTRE CLVIII. 1767.

### AU MEME.

15 d'avril.

Mon divin ange, battez des ailes plus que jamais, et ne laissez pas à l'infame cabale un prétexte de dire qu'on n'ose plus rejouer les Scythes. Je suis persuadé que, si on annonce cette pièce avec des vers nouveaux répandus dans l'ouvrage, elle attirera un très-grand concours. Les acteurs rassurés par le succès des deux dernières représentations, rempliront mieux leurs personnages.

Mademoiselle *Durancy*, plus pénétrée de son rôle, versera enfin des larmes et en fera répandre.

On pourrait faire précéder la représentation d'un petit compliment, dans lequel on dirait que l'éloignement des lieux n'a pas permis que les acteurs reçussent avant Pâques les changemens qu'on avait envoyés. On pourrait faire entendre qu'il est triste qu'un homme qui travaille depuis cinquante ans pour les plaisirs de Paris, vive et meure dans un désert éloigné de Paris.

Voyez s'il serait convenable qu'au premier

1767. acte, dans la ſcène des deux vieillards, *Sozame* dît :

.... Ah! crois-moi, ces lauriers ſont affreux;
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un roi, pour faire un peuple eſclave,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai déteſtés.
Enfin, Cyrus ſur moi répandant ſes largeſſes, &c.

Je vous ſupplie de vouloir bien faire parvenir mes réponſes à mademoiſelle *Durancy* et à mademoiſelle *Sainval*.

Dites bien, quelque mardi, à M. le duc de *Choiſeul* combien je ſuis outré contre lui; il ne ſait pas quel tort il me fait. Je ſuis vexé dans les lieux que j'ai défrichés, embellis et enrichis; cela n'eſt pas juſte : je ſuis entré dans toutes ſes vues, et il ne daigne écouter aucune de mes prières.

Joignez-y le fardeau inſupportable de plus de cinquante lettres par ſemaine, auxquelles je ſuis obligé de répondre; la régie d'une terre, vingt ouvrages qui viennent à la traverſe, et jugez ſi j'ai du temps de reſte pour limer une tragédie. Plaignez-moi et faites jouer les Scythes.

Mademoiſelle *Sainval* veut s'eſſayer dans Olimpie; pourquoi non?

LETTRE

# LETTRE CLIX.

1767.

## A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 16 d'avril.

EN réponse à la lettre du 3 d'avril du cher grand écuyer, je dirai à toute la famille que mon voyage à Montbelliard est absolument nécessaire ; mais je ne le ferai que dans la saison la plus favorable.

Le succès de l'affaire des *Sirven* me paraît infaillible, quoi qu'en dise *Fréron*. La calomnie absurde contre cette pauvre servante des *Calas* ne peut servir qu'à indigner tout le conseil que cette calomnie attaquait vivement, en supposant qu'il avait protégé des coupables contre un parlement équitable et judicieux. Plus la rage du fanatisme exhale de poison, plus elle rend service à la vérité. Rien n'est plus heureux que de réduire ses ennemis à mentir.

Le prince au service duquel est *Morival*, m'a mandé qu'il l'avait fait enseigne, et qu'il aurait soin de lui. Il est aussi indigné que moi de cette abominable aventure que j'ai toujours sur le cœur.

Nous sommes embarrassés de toutes les

1767. façons à Ferney. Vous pensez bien, Messieurs, que les commis condamnés à restituer les cinquante louis d'or, cherchent à les regagner par toutes les vexations de leur métier. Nous sommes en pays ennemi. Il est triste de batailler continuellement avec les fermiers généraux. Notre position, qui était si heureuse, est devenue tout-à-fait désagréable : il faut quelquefois savoir boire la lie de son vin. Nous serons plus heureux quand vous pourrez venir passer quelques mois chez nous. Notre transplantation à Ornoi est actuellement de toute impossibilité.

J'aurais souhaité que *Tronchin* eût été plus médecin que politique, qu'il se fût moins occupé des tracasseries d'une ville qu'il a abandonnée. S'il a pris parti dans ces troubles, il devait me connaître assez pour savoir que je me moque de tous les partis. Quoi qu'il en soit, il est plaisant que *Tronchin* soit à Paris, et moi aux portes de Genève, *Rousseau* en Angleterre, et l'abbé de *Caveirac* à Rome. Voilà comme la fortune ballotte le genre-humain.

Je demande à monsieur le grand-turc pourquoi son baron de *Tott* est à Neuchâtel. Dites-moi, je vous prie, mon turc, si ce turc de *Tott* vous a donné de bons mémoires sur le gouvernement de ses Turcs. N'êtes-vous pas

bien fâché qu'Athènes et Corinthe soient sous 
les lois d'un bacha ou d'un pacha. 1767.

Mille amitiés à tous. Le turc est prié d'écrire un mot.

## LETTRE CLX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

Je devrais dépouiller le vieil homme dans ce saint jour de Pâques, et me défaire du vieux levain,

Mais enfin je suis scythe, et le fus pour vous plaire.

Je plaide encore pour les Scythes du fond de mes déserts. Voilà trois éditions de ces pauvres Scythes, celle des *Cramer*, celle de *Lacombe*, et une autre qu'un nommé *Pellet* vient de faire à Genève; on en donnera pourtant bientôt une quatrième, dans laquelle seront tous les changemens que j'ai envoyés à mes anges et à M. de *Thibouville*, avec ceux que je ferai encore, si DIEU prend pitié de moi. Je ne plains point ma peine, mais voyez ma misère. Toutes les lettres qu'on m'écrit se contredisent à faire pouffer de rire. Une des critiques les plus plaisantes est celle de quelques belles

dames qui disent : Ah ! pourquoi, *Obéide* va-
1767. t-elle s'aviser d'épouser un jeune scythe ; c'est-à-dire un suisse du canton de Zug, lorsque dans le fond de son cœur elle aime *Athamare*, c'est-à-dire un marquis français ? Mais, ô mes très-belles dames ! ayez la bonté de considérer que son marquis français est marié, et qu'elle ne peut savoir que madame la marquise est morte. Cette fille fait très-bien de chercher à oublier pour jamais un marquis qui a ruiné son pauvre père ; et ces vers que vous m'avez conseillés, et que j'ai ajoutés trop tard, ces vers assez passables, dis-je, répondent à toutes ces critiques :

Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,
Mon cœur doit s'en punir, il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Je vous assure encore que le second acte, récité par madame de *la Harpe*, arrache des larmes. Soyez bien persuadé que si la scène du troisième acte, entre *Athamare* et *Obéide*, était bien jouée, elle ferait une très-vive impression.

Pleurez donc, mademoiselle *Obéide*, lorsqu'*Athamare* vous dit :

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

Pleurez en disant : 1767.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille, &c.

Et vous, *Athamare*, dites d'une manière vive et sensible :

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis... Dieux puissans, qui voyez mon offense,
Secondez mon amour, et guidez ma vengeance, &c.

La scène des deux vieillards, au quatrième acte, attendrit tous ceux qui n'ont point abjuré les sentimens de la simple nature. Mais ces sentimens sont toujours étouffés dans un parterre rempli de petits critiques à qui la nature est toujours étrangère dans le tumulte des cabales. C'est ce qui arriva à la scène touchante de *Sémiramis* et de *Ninias* ; c'est ce qui arriva à la scène de l'urne dans Oreste ; c'est ce que vous avez vu dans Tancrède et dans Olimpie. *Trois amis y seront*, &c. est très à sa place, très-naturel, très-touchant ; mais des acteurs froids et intimidés rendent tout ridicule aux yeux d'un public frivole et barbare, qui ne court à une première représentation que pour faire tomber la pièce.

1767. Les deux dernières repréſentations ne ſubjuguèrent l'hydre qu'à moitié, parce que les acteurs n'étaient point encore parvenus à ce degré néceſſaire de ſenſibilité qui eſt le maître des cœurs. Ce n'eſt qu'avec le temps qu'on goûtera ces mœurs champêtres, cette ſimplicité ſi touchante, miſe en oppoſition avec l'inſolence du deſpotiſme et la fureur des paſſions d'un jeune prince qui ſe croit tout permis. C'eſt préciſément au parterre que cela doit plaire. Tous les gens de lettres ſont de mon avis. On s'apercevra auſſi que le ſtyle n'eſt point négligé, et que ſa naïveté, convenable au ſujet, loin d'être un défaut, eſt un véritable ornement; car tout ce qui eſt convenable eſt bien. Les mots de *toiſon*, de *glèbe*, de *gazons*, de *mouſſe*, de *feuillage*, de *ſoie*, de *lacs*, de *fontaines*, de *pâtre*, &c. qui feraient ridicules dans une autre tragédie, ſont ici heureuſement employés. Mais cette convenance n'eſt ſentie qu'à la longue; elle plaît quand on y eſt accoutumé.

J'ai dit, dans la préface, que la pièce eſt très-difficile à jouer, et j'ai eu grande raiſon. Voilà les acteurs enfin un peu accoutumés. Profitez donc, je vous en ſupplie, mes anges, de ce moment favorable. Faites reprendre la pièce après Pâques. La nature, après tout, eſt par-tout la même, et il faudra bien qu'elle

parle dans votre Babylone comme dans ma Scythie. Si *Brizard* peut avoir plus de sentiment, si *Dauberval* peut être moins gauche, si *Pin* pouvait être moins ridicule, s'ils pouvaient prendre des leçons dont ils ont besoin, si de jeunes bergères vêtues de blanc venaient attacher des guirlandes, dans le deuxième acte, aux arbres qui entourent l'autel, pendant qu'*Obéide* parle; si elles venaient le couvrir d'un crêpe dans la première scène du cinquième acte, si tous les acteurs étaient de concert, si les confidens étaient supportables, je vous réponds que cela ferait un beau spectacle. 1767.

Essayez, je vous en prie; et surtout qu'*Obéide* sache pleurer. Je vois bien qu'elle n'est point faite pour les rôles attendrissans; il lui faudra des *Léontine* qui disent des injures à un empereur dans sa maison, contre toute bienséance et contre toute vraisemblance. Il lui faudra des *Cléopâtre* qui fassent à leurs fils la proposition absurde d'assassiner leur maîtresse. Le parterre aime encore ces sottises gigantesques, à la bonne heure; pour moi, qui suis le très-humble et très-obéissant serviteur du naturel et du vrai, je déteste cordialement ces prestiges dramatiques.

Je crois que je vais quitter bientôt ma Scythie, et en chercher une autre; ma santé ne peut plus tenir à l'hiver barbare qui nous

1767. accablé au mois d'avril, et aux neiges qui nous environnent, lorſqu'ailleurs on mange des petits pois. Les commis ſont devenus plus affreux que les neiges. Je veux fuir les loups et les frimats.

En voilà trop; reſpect et tendreſſe, mes anges.

## LETTRE CLXI.

### A M. DU BELLOI.

A Ferney, le 19 d'avril.

Je ſuis bien touché, Monſieur, de vos ſentimens nobles, de votre lettre et de vos vers (*). Il n'y a point de pièces de théâtre qui aient excité en moi tant de ſenſibilité. Vous faites plus d'honneur à la littérature que tous les *Frérons* ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent. Il reſſemble parfaitement au portrait que S^t^ *Paul* fait de la charité; il la peint indulgente, pleine de bonté, et exempte d'envie: c'eſt le meilleur morceau de S^t^ *Paul*, ſans contredit; et vous me pardonnerez de vous citer un apôtre le ſaint jour de Pâques.

(*) Epître ſur la tragédie des Scythes.

Il

Il eſt vrai que nos beaux arts penchent un peu vers leur chute; mais ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes jeune, et que vous aurez tout le temps de former des auteurs et des acteurs. Les vers que vous m'envoyez ſont charmans. J'ai avec moi M. et madame de *la Harpe* qui en ſentent tout le prix, auſſi-bien que ma nièce. Il y a long-temps que nous aurions joué le Siége de Calais ſur notre petit théâtre de Ferney, ſi notre compagnie eût été plus nombreuſe. Nous ne pouvons malheureuſement jouer que des pièces où il y a peu d'acteurs. M. de *Chabanon* va venir chez nous avec une tragédie; nous la jouerons; et, dès que vous aurez donné la Comteſſe de Vergy, notre petit théâtre s'en ſaiſira. On ne s'eſt pas mal tiré de la Partie de chaſſe d'*Henri IV* de M. *Collé*. Où eſt le temps que je n'avais que ſoixante et dix ans! je vous aſſure que je jouais les vieillards parfaitement. Ma nièce ſeſait verſer des larmes, et c'eſt-là le grand point. Pour M. et madame de *la Harpe*, je ne connais guère de plus grands acteurs. 1767.

Vous voyez que vos beaux fruits de Babylone croiſſent entre nos montagnes de Scythie; mais ce ſont des ananas cultivés à l'ombre dans une ferre, loin de votre brillant ſoleil.

Adieu, Monſieur; vous me faites aimer

1767. plus que jamais les arts que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous remercie, je vous aime; je vous estime trop pour employer ici les vaines formules ordinaires qui n'ont pas certainement été inventées par l'amitié. *V.*

## LETTRE CLXII.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

20 d'avril.

J'ai reçu votre lettre du 9 d'avril, mon très-aimable et preux chevalier (puisque vous ne voulez pas que je vous appelle Monsieur). Je vous avais écrit, huit ou dix jours auparavant, par M. de *Chenevières*. Je n'ai reçu aucun des paquets dont vous me parlez. Toutes les choses de ce monde n'atteignent pas à leur but. Il faut se consoler; la patience est une vertu nécessaire.

Je vous fais mon compliment sur votre mariage; faites-nous beaucoup d'enfans qui pensent comme vous : vous ne sauriez guère rendre un plus grand service à la société. Je vous écris à Châlons-sur-Marne. J'aimerais mieux que ce fût à Châlons-sur-Saône, j'aurais le bonheur d'être moins éloigné de vous.

Je ne puis rien vous mander, je suis dans la solitude et dans les neiges, bloqué par vos troupes, et malade. Quand vous serez à la source des plaisirs et des nouvelles, n'oubliez pas les solitaires dont vous avez fait la conquête.

1767.

## LETTRE CLXIII.

### A M. MARIN,

CENSEUR ROYAL, *à Paris.*

22 d'avril.

Vous devez être bien ennuyé, Monsieur, des misérables tracasseries de la littérature. Vous êtes plus fait pour les agrémens de la société que pour les misères de ce tripot. En voici une que je recommande à vos bons offices. Vous êtes le premier qui m'ayez instruit de l'insolence des libraires d'Hollande; il est dans votre caractère que vous soyez le premier qui m'aidiez à confondre ces abominables impostures.

Puis-je vous supplier, Monsieur, de vouloir bien faire rendre mes barbares (*) à l'avocat devenu libraire (**), qui plaide pour moi au

(*) Les Scythes.

(**) M. *Lacombe.*

1767. bas du Parnasse ? Il me paraît un homme de beaucoup d'esprit, et plus fait pour être mon juge que pour être mon imprimeur.

On dit qu'on ôte à *Fréron* ses feuilles ; mais quand on saisit les poisons de *la Voisin*, on ne se contenta pas de cette cérémonie.

*Le Kain* est allé chercher des acteurs en province : il n'en trouvera pas ; il n'y en a que pour l'opéra comique. C'est le spectacle de la nation, en attendant *Polichinelle*.

*Fuit Ilium, et ingens*
*Gloria Teucrorum.*

J'attends avec impatience le décret de la sorbonne pour damner les *Scipions* et les *Catons*. Il ne manquait plus que cela pour l'honneur de la patrie.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, comme disent les Italiens.

## LETTRE CLXIV.

1767.

### A M. LE BARON DE TOTT, *à Neuchâtel.*

A Ferney, le 23 d'avril.

MONSIEUR,

Je m'attendais bien que vous m'inftruiriez, mais je n'efpérais pas que les Turcs me fiffent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaifanterie fe trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes, mais quelques agrémens que vous ayez répandus fur tout ce que vous me dites de ces tartares circoncis, je fuis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'*Orphée* et d'*Homère*. Je n'aime point un peuple qui n'a été que deftructeur, et qui eft l'ennemi des arts. Je plains mon neveu de faire l'hiftoire de cette vilaine nation. La véritable hiftoire eft celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'efprit humain. L'hiftoire des Turcs n'eft que celle des brigandages; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès defquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous foyons bien curieux, nous autres Velches de l'occident, puifque nous

1767. compilons sans cesse ce qu'on doit penser des peuples de l'Asie qui n'ont jamais pensé à nous.

Au reste, je crois le canal de la mer Noire beaucoup plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une plus belle ville que Genève; et je m'étonne que vous ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suisse : mais un ami comme M. *Dupeyroux* vaut mieux que tous les visirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CLXV.

### A M. COQUELEY,

CENSEUR ROYAL, *à Paris.*

A Ferney, 24 d'avril.

DANS la lettre dont vous m'honorez, Monsieur, vous m'apprenez que j'ai mal épelé votre nom qui est mieux orthographié dans l'histoire du président de *Thou*. Comme je n'ai cette histoire qu'en latin, et que de *Thou* a défiguré tous les noms propres, je n'ai point consulté ses dix gros volumes, et je n'ai pu vous donner un nom en *us ;* ainsi vous pardonnerez ma méprise : mais si votre nom se trouve dans cette histoire, il ne doit pas certainement être au

bas des feuilles de *Fréron.* Vous étiez son approbateur, et il avait trompé apparemment votre sagesse et votre vigilance, lorsqu'une de ses feuilles lui valut le fort ou le four-l'évêque, et lui attira même l'Ecossaise qui le fit punir sur tous les théâtres de l'Europe. Franchement, un homme bien né, un avocat au parlement, un homme de mérite, ne pouvait pas continuer à être le réviseur d'un *Fréron.* Je vous fais très-bon gré, Monsieur, d'avoir séparé votre cause de la sienne; mais je ne pouvais pas en être instruit. Je suis très-fâché d'avoir été trompé. Je vous demande pardon pour moi et pour ceux qui ne m'ont pas averti. Je transporte, par cette présente, mon indignation et mon mépris, c'est-à-dire les sentimens contraires à ceux que vous m'inspirez : j'en fais une donation authentique et irrévocable à celui qui a signé et approuvé la lettre supposée que ce misérable imprima contre le jugement du conseil en faveur de l'innocence des *Calas.* Il crut se mettre à couvert en alléguant que cette lettre n'était que contre moi; mais, dans le fond, toutes les raisons pitoyables par lesquelles il croyait prouver que je m'étais trompé en défendant l'innocence des *Calas*, tombaient également sur tous les avocats qui s'étaient servis des mêmes moyens que moi, sur les rapporteurs qui employèrent ces mêmes moyens, 1767.

1767. et enfin fur tous les juges qui les confacrèrent d'une voix unanime par le jugement le plus folennel.

Cette feuille de *Fréron* et celle qui lui avait mérité le fupplice de l'Ecoffaife font les feules de ce poliffon que j'aye jamais lues. Je vous avoue que je ne conçus pas comment on permettait de fi infames impoftures. Un homme très-confidérable me répondit que l'excès du mépris qu'on avait pour lui l'avait fauvé, et qu'on ne prend pas garde aux difcours de la canaille. Je trouve cette réponfe fort mauvaife, et je ne vois pas qu'un délit doive être toléré uniquement parce qu'on en méprife l'auteur.

Voilà mes fentimens, Monfieur; ils font auffi vrais que la douleur où je fuis de vous avoir cru coupable, et que l'eftime refpectueufe avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monfieur, votre &c.

# LETTRE CLXVI. 1767.

## A M. PERRAND, *chanoine d'Annecy*. (*)

24 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE procureur *Vachat* n'imite ni votre politeſſe ni vos procédés honnêtes. Il exige toujours un prix exorbitant de deux arpens de terre achetés autrefois de M. de *Montréal*, et relevans de votre chapitre. Il ſuppoſe, dans ſon exploit, qu'il y avait une maiſon ſur ce terrain, et il eſt évident, par ſon exploit même et par le plan levé en 1709, que le terrain en queſtion confinait à cette maiſon ou maſure ; ainſi il accuſe faux pour embarraſſer et intimider une veuve qu'il croit hors d'état de ſe défendre.

Les deux arpens qui vous doivent un cens, ſont un terrain abſolument inutile, que j'ai enclavé dans mon jardin, et qui ne produit rien du tout. Il y avait autrefois dans un de ces arpens une petite vigne entourée de gros noyers leſquels ſubſiſtent encore, et qui, par

(*) Cette lettre fut écrite au nom de quelque habitante de Ferney ou de Tourney.

1767. conſéquent, ne valait pas la culture. Ce peu de vigne a été arraché il y a long-temps. Vous ſavez, Monſieur, ce que valent les vignes dans ce pays-ci; vous ſavez que les payſans ne veulent pas même boire du vin qu'elles donnent.

Et à l'égard de l'autre arpent ſur lequel il y a aujourd'hui des arbres d'ombrage plantés, vous ſavez que ce qui ne produit aucun avantage n'a pas une grande valeur. Les terres à froment même ne ſont eſtimées dans ce pays-ci que vingt écus l'arpent ou la poſe. Quand on évaluerait ces deux poſes enſemble à cent écus, je ne devrais au ſieur *Vachat* que le ſixième de cent écus, qui font cinquante livres.

Vous avez eu la générosité de me mander que votre procureur devait en uſer avec moi ſelon l'uſage ordinaire, qui eſt de n'exiger que la moitié des lods. Si donc, Monſieur, le ſieur *Vachat* s'était conformé à la nobleſſe de vos procédés, il n'aurait exigé que vingt-cinq livres de France; et, s'il avait imité la manière dont j'en uſe avec mes vaſſaux, il ſe ſerait réduit à douze livres dix ſous.

Je ſuis bien loin de demander une telle diminution, je n'en demande aucune, je ſuis prête à payer tout ce que vous jugerez convenable; c'eſt à meſſieurs du chapitre qu'il appartient de mettre un prix au fonds dont nous vous devons le cens. *Vachat* étant votre fermier, ne

peut exiger pour lods et ventes que la sixième partie de ce fonds même ; cependant il exige plus que la valeur du terrain. Il veut me ruiner en frais ; il a pris pour m'assigner le temps où j'étais très-malade, et où je ne pouvais répondre ; il m'a fait condamner par défaut, il m'a traduite au parlement de Dijon, et il a dit publiquement qu'il me ferait perdre plus de deux mille écus pour ce cens de deux sous et demi. 1767.

Votre chapitre, Monsieur, est trop équitable et trop religieux pour ne pas réprimer une telle vexation. Je n'ai jamais contesté votre droit, sur quelque titre qu'il puisse être fondé. Je suis si ennemie des procès, que je n'ai pas seulement répondu aux manœuvres de *Vachat*. Je suis prête à consigner le double et le triple, s'il le faut, de la somme qui vous est due. Ayez la bonté d'évaluer le fonds vous-même, et cette évaluation servira de règle pour l'avenir. Je vous propose de nommer qui il vous plaira pour arbitre de cette évaluation. Voulez-vous choisir monsieur le maire de Gex, M. de *Menthon*, gentilhomme du voisinage, et le curé de la terre de Ferney où ces terrains sont situés ? Vous préviendrez par-là non-seulement ce procès injuste, mais tous les procès à venir. Ce sera une action digne de votre piété et de votre justice.

1767. LETTRE CLXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 d'avril.

J'IGNORE, Monfeigneur, fi vous vous amufez encore des fpectacles dans votre royaume de Guienne. Je vous envoie à tout hafard cette nouvelle édition; et en cas que vos occupations vous permettent de jeter les yeux fur cette pièce, la voici telle que nous la jouons fur le théâtre de Ferney.

Je ne fais par quelle heureufe fatalité nous fommes les feuls qui ayons des acteurs dignes des reftes de ce beau fiècle fur la fin duquel vous êtes né. Nous avons furtout, dans notre retraite de Scythes, un jeune homme nommé M. de *la Harpe*, dont je crois avoir déjà eu l'honneur de vous parler. Il a remporté deux prix cette année à votre académie. Il eft l'auteur du Comte de Warwick, tragédie dans laquelle il y a de très-beaux morceaux. C'eft un jeune homme d'un rare mérite, et qui n'a abfolument que ce mérite pour toute fortune. Il a une femme dont la figure eft fort au-deffus de celle de mademoifelle *Clairon*, qui a beaucoup plus d'efprit, et dont la voix eft

bien plus touchante. Je les ai tous deux chez moi depuis long-temps. Ce ſont-à mon gré les deux meilleurs acteurs que j'aye encore vus. Vous n'avez pas à la comédie françaiſe une ſeule actrice qui puiſſe jouer les rôles que mademoiſelle *le Couvreur* rendait ſi intéreſſans ; et, hors *le Kain* qui n'eſt excellent que dans Oreſte et dans Sémiramis, vous n'avez pas un ſeul acteur à la comédie. 1767.

Mademoiſelle *Durancy* joue, dit-on (et c'eſt la voix publique), avec toute l'intelligence et tout l'art imaginable. Elle eſt faite pour remplacer mademoiſelle *Duménil ;* mais elle ne fait point pleurer, et par conſéquent ne fera jamais répandre de larmes.

J'ai vu une trentaine d'acteurs de province, qui ſont venus dans ma Scythie en divers temps ; il n'y en a pas un qui ſoit ſeulement capable de jouer un rôle de confident ; ce ſont des bateleurs faits uniquement pour l'opéra comique. Tout dégénère en France furieuſement, et cependant nous vivons encore ſur notre crédit, et on ſe fait honneur de parler notre langue dans l'Europe.

Nous ſommes toujours bloqués dans nos retraites couvertes de neiges. Nous n'avons plus aucune communication avec Genève, et malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiſeul*, dont j'ai le plus grand beſoin, notre

1767. pays souffre infiniment. Nous ne pouvons ni vendre nos denrées, ni en acheter. Le pain vaut cinq sous la livre depuis très-long-temps. Les saisons conspirent aussi contre nous ; et enfin, n'ayant plus ni de quoi nous chauffer, ni de quoi manger, ni de quoi boire, je serai forcé de transporter mes petits pénates et toute ma famille auprès de Lyon, uniquement pour vivre. Je tâcherai d'y mener votre protégé, si je m'accommode du château que l'on me propose. Il aura plus de secours pour faire son histoire du Dauphiné, dont il est toujours entêté, et qui ne sera pas extrêmement intéressante.

Je ne sais pas trop à quoi vous le destinez, ni ce qu'il pourra devenir. Il est bien dangereux, pour qui n'a nulle fortune, de n'avoir aucun talent décidé, ni aucun but réel, ni aucun moyen de mériter sa fortune par de vrais services. Il a une aversion mortelle pour copier et pour faire la fonction de secrétaire à laquelle je pensais que vous le destiniez. Il n'a point réformé sa main, et j'ai peur qu'il ne soit au nombre de tant de jeunes gens de Paris qui prétendent à tout, sans être bons à rien. Il est bien loin d'avoir encore des idées nettes, et de se faire un plan régulier de conduite. Je lui recommande cent fois de se faire un caractère lisible pour vous être utile dans votre

fecrétairerie, de lire de bons livres pour fe former le ftyle, d'étudier furtout à fond l'hiftoire de la pairie et des parlemens, d'avoir une teinture des lois; il pourrait par-là vous rendre fervice auffi-bien qu'à M. le duc de *Fronfac*; mais il vole d'objet en objet fans s'arrêter à aucun. 1767.

Il a fait venir de Paris, à grands frais, des bouquins que l'on ne voudrait pas ramaffer. Il achète à Genève tous les libelles dignes de la canaille, et j'ai peur que fes fréquens voyages à Genève ne le gâtent beaucoup. Il eft défendu à tous les Français d'y aller. Si vous le jugiez à propos, on prierait le commandant des troupes de ne le pas laiffer paffer. J'ai peur encore que fa manière de fe préfenter et de parler ne foit un obftacle à une profeffion férieufe et utile. C'eft un grand malheur d'être abandonné à foi-même dans un âge où l'on a befoin de former fon extérieur et fon ame.

Je m'étonne comment M. le duc de *Fronfac* ne l'a pas pris pour voyager avec lui; il aurait pu en faire un domeftique utile. Il a de la bonté pour lui; l'envie de plaire à un maître aurait pu fixer ce jeune homme. Vous avez daigné l'élever dans votre maifon dès fon enfance; ce voyage lui aurait fait plus de bien que dix ans de féjour auprès de moi. Il me voit

1767. très-peu ; je ne puis le réduire à aucune étude fuivie.

Je vous ai rendu le compte le plus fidelle de tout ; je me recommande à vos bontés, et je vous fupplie d'agréer mon refpect et mon attachement inviolable. *V.*

## LETTRE CLXVIII.

### A M. VERNES.

Le 25 d'avril.

MON cher prêtre philofophe et citoyen, je vous envoie deux mémoires des *Sirven*. Ce petit imprimé vous mettra au fait de leur affaire. Comptez qu'ils feront juftifiés comme les *Calas*. Je fuis un peu opiniâtre de mon naturel. *Jean-Jacques* n'écrit que pour écrire, et moi j'écris pour agir.

Béniffez DIEU, mon cher huguenot, qui chaffe par-tout les jéfuites, et qui rend la forbonne ridicule. Il eft vrai qu'il traite fort mal le pays de Gex, mais il faut lui pardonner le mal en faveur du bien. Je me fuis mis, depuis long-temps, à rire de tout, ne pouvant faire mieux.

Rien ne vous empêche de venir chez nous

en

en paſſant par Verſoi, Gentoux et Collex, alors nous parlerons de perruques. 1767.

Je vous donne ma bénédiction.

## LETTRE CLXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

Je reçois la lettre du 21 d'avril, toute de la main de mon ange. Il doit être bien sûr que je pèſe toutes ſes raiſons; mais je conjure tous les anges du monde, en comptant M. de *Thibouville*, d'examiner les miennes. J'ai toujours voulu faire d'*Obéide* une femme qui croit dompter ſa paſſion ſecrète pour *Athamare*, qui ſacrifie tout à ſon père, et je n'ai point voulu déshonorer ce ſacrifice par la moindre contrainte. Elle s'impoſe elle-même un joug qu'elle ne puiſſe jamais ſecouer; elle ſe punit elle-même, en épouſant *Indatire*, des ſentimens ſecrets qu'elle éprouve encore pour *Athamare*, et qu'elle veut étouffer. *Athamare* eſt marié; *Obéide* ne doit pas concevoir la moindre eſpérance qu'elle puiſſe être un jour ſa femme. Elle doit dérober à tout le monde et à elle-même le penchant criminel et honteux qu'elle

1767. ſent pour un prince qui n'a perſécuté ſon père que parce qu'il n'a pas pu déshonorer la fille. Voilà ſa ſituation, voilà ſon caractère.

Une froide ſcène entre ſon père et elle, au premier acte, pour l'engager à ſe marier avec *Indatire*, ne ſerait qu'une malheureuſe répétition de la ſcène d'*Argire* et d'*Aménaïde* dans Tancrède, au premier acte. Il eſt bien plus beau, bien plus théâtral qu'*Obéide* prenne d'elle-même ſa réſolution, puiſqu'elle a déjà pris d'elle-même la réſolution de fuir *Athamare*, et de ſuivre ſon père dans des déſerts. Ce ſerait avilir ce caractère ſi neuf et ſi noble que de la forcer, de quelque manière que ce fût, à épouſer *Indatire*; ce ſerait faire une petite fille d'une héroïne reſpectable. Un monologue ſerait pire encore; cela eſt bon pour *Alzire*. Mais lorſque, dans ſon indignation contre *Athamare*, dans la certitude de ne pouvoir jamais être à lui, dans le plaiſir conſolant de ſe livrer à toutes les volontés de ſon père, dans l'impoſſibilité où elle croit être de jamais ſortir de la Scythie, dans l'opiniâtreté de courage avec laquelle elle s'eſt fait une nouvelle patrie, elle a conclu ce mariage qui ſemble devoir la rendre moins malheureuſe, tout à coup elle revoit *Athamare*, elle le revoit ſouverain, maître de ſa main, et mettant ſa couronne à ſes pieds; alors ſon

ame eſt déchirée : et ſi tout cela n'eſt pas théâtral, neuf et touchant, j'avoue que je n'ai aucune connaiſſance du théâtre ni du cœur humain. 1767.

Je vous répète que, ſi quelques-unes de vos belles dames de Paris ont trouvé qu'*Obéide* épouſait trop légérement *Indatire*, c'eſt qu'elles ont elles-mêmes jugé trop légérement ; c'eſt qu'elles ont trop écouté les règles ordinaires du roman, qui veulent qu'une héroïne ne faſſe jamais d'infidélité à ce qu'elle aime. Elles n'ont pas démêlé, dans le tapage des premières repréſentations, qu'*Obéide* devait déteſter *Athamare*, et ne jamais eſpérer d'être à lui, puiſqu'il était marié. Elles ont apparemment imaginé qu'*Obéide* devait ſavoir qu'*Athamare* était veuf, ce qu'elle ne peut certainement avoir deviné. Il faut laiſſer à ces très-mauvaiſes critiques le temps de s'évanouir, comme aux critiques de Mérope, de Zaïre, de Tancrède, et de toutes les autres pièces qui ſont reſtées au théâtre.

Je vois trop évidemment, et je ſens avec trop de force, combien je gâterais tout mon ouvrage, pour que je puiſſe travailler ſur un plan ſi contraire au mien. Je ne conçois pas, encore une fois, comment ce qui intéreſſe à la lecture pourrait ne point intéreſſer au théâtre. Je ne dis pas aſſurément qu'*Obéide* doive

1767. toujours pleurer ; au contraire, j'ai dit qu'elle devait avoir presque toujours une douleur concentrée ; douleur qui vaut bien les larmes, mais qui demande une actrice consommée. J'ai marqué les endroits où elle doit pleurer, et où madame de *la Harpe* pleure. C'est à ces vers :

D'une pitié bien juste elle sera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée, &c.
Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.
Ah!.... c'est pour mon malheur.....
Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?
Que t'a fait Obéide? &c.

A l'égard des détails, vous les trouverez tout comme vous les désirez.

On veut qu'*Athamare* soit moins criminel, et moi je voudrais qu'il fût cent fois plus coupable.

Venons maintenant à ce qui m'est essentiel pour de très-fortes raisons; c'est de donner incessamment deux représentations avec tous les changemens qui sont très-considérables ; de n'annoncer que ces deux représentations qui probablement vaudront deux bonnes chambrées aux comédiens. Je vous demande

en grâce de me procurer cette satisfaction ; c'est d'ailleurs le seul moyen de savoir à quoi m'en tenir. Je vous envoie un nouvel exemplaire où tout est corrigé, jusqu'aux virgules. Il servira aisément aux comédiens ; je leur demande une répétition et deux représentations ; ce n'est pas trop, et ils me doivent cette complaisance. 1767.

J'ajoute encore que, quand cette pièce sera bien jouée (si elle peut l'être), elle doit faire beaucoup plus d'effet à Paris qu'à Fontainebleau. C'est auprès du parterre qu'*Indatire* doit réussir à la longue, et jamais à la cour.

Je sais bien qu'*Athamare* n'est point dans le caractère de *le Kain* ; il lui faut du funeste, du pathétique, du terrible. *Athamare* est un jeune cheval échappé, amoureux comme un fou ; mais, pourvu qu'il mette dans son rôle plus d'empressement qu'il n'y en a mis, tout ira bien ; le quatrième et le cinquième acte doivent faire un très-grand effet.

Enfin, le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, dans les circonstances où je me trouve, c'est de me procurer ces deux représentations. Je vous en conjure, mes chers anges ; quand cela ne servirait qu'à faire crever *Fréron*, ce serait une très-bonne affaire.

J'aurai à M. de *Thibouville* une obligation que je ne puis exprimer, s'il engage les comédiens

1767. à me rendre la juſtice que je demande. Le rôle d'*Indatire* ne peut tuer *Molé*; et il me tue s'il ne le joue pas.

## LETTRE CLXX.

### A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

27 d'avril.

Je prie mon digne chevalier de vouloir bien me mander dans quel endroit du Languedoc demeure le ſieur de *la Beaumelle*. Je me réjouis avec mon brave chevalier de l'expulſion des jéſuites. Le Japon commença par chaſſer ces fripons-là; les Chinois ont imité le Japon; la France et l'Eſpagne imitent les Chinois. Puiſſe-t-on exterminer de la terre tous les moines qui ne valent pas mieux que ces faquins de *Loyola!* Si on laiſſait faire la forbonne, elle ferait pire que les jéſuites: on eſt environné de monſtres.

On embraſſe bien tendrement notre digne chevalier. On l'exhorte à combattre toujours, et à cacher ſes marches aux ennemis.

# LETTRE CLXXI.

1767.

## A M. LE KAIN.

27 d'avril.

VOUS me ferez un extrême plaisir, mon cher ami, d'essayer une ou deux représentations des Scythes, à votre retour de Grenoble, suivant la leçon nouvelle ci-jointe. Engagez M. *Molé* à se prêter à mes desirs. Je serais au désespoir de nuire à sa santé ; mais il joue dans le comique, et son rôle dans les Scythes est bien moins violent que plusieurs rôles de comédie ; je m'en tiendrai même à une seule représentation. Elle vous attirera certainement beaucoup de monde, en annonçant qu'elle sera donnée suivant une nouvelle édition qu'on a reçue de Genève.

J'ai à vous demander pardon, mon cher ami, de vous avoir fait un rôle dont le fond n'est pas aussi intéressant que celui d'*Indatire ;* il n'a pas ce tragique fier et terrible de *Ninias*, d'*Oreste* et de quelques autres rôles dans lesquels j'ai servi heureusement vos grands talens. C'est un très-jeune homme amoureux comme un fou, fier, sensible, empressé, emporté, qui ne doit mettre dans l'exécution de son personnage aucune de ces pauses, lesquelles font

1767. ailleurs un très-bel effet. Il doit surtout couper la parole à *Obéïde* avec un empressement plein de douleur et d'amour. Je ne doute pas que vous n'ayez réparé, par cet art que vous entendez si bien, le peu de convenance qui se trouve peut-être entre ce personnage et le caractère dominant de votre jeu.

J'ai envoyé à M. d'*Argental* deux exemplaires pareils à celui que je vous envoie. J'ai été dans la nécessité absolue de m'en tenir à cette édition, parce que l'on réimprime actuellement la pièce en plusieurs endroits, et qu'on la traduit en italien et en hollandais. Je n'ai pas eu un moment à perdre, et il est impossible d'y rien changer désormais sans faire du tort aux traducteurs et aux éditeurs.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez de l'amitié pour moi, faites ce que je vous demande. Il vous sera bien aisé de faire porter sur les rôles les changemens que vous trouverez à la main dans l'exemplaire ci-joint.

*V.*

LETTRE

## LETTRE CLXXII.

1767.

### A M. LACOMBE, *libraire à Paris.*

A Ferney, avril.

SI vous m'aviez pu répondre plutôt, Monsieur, je vous aurais envoyé tous les changemens que j'ai faits à mesure pour mon petit théâtre de Ferney, et votre nouvelle édition des Scythes aurait été complète. Je vous les envoie à tout hasard, par M. *Marin*.

Je compte toujours sur votre amitié, et je vous prie de donner un petit honoraire de vingt-cinq louis d'or à M. *le Kain*, pour toutes les peines qu'il a bien voulu prendre ; car, quoique cette pièce ne fût point faite du tout pour Paris, il faut pourtant témoigner sa reconnaissance à celui qui s'est donné tant de peine pour si peu de chose. Je suppose que la pièce a quelque succès : si vous y perdez, je suis prêt à vous dédommager ; vous n'avez qu'à parler.

Je voudrais vous avoir donné un meilleur ouvrage, mais à mon âge on ne fait ce que l'on veut en aucun genre : on boit tristement la lie de son vin.

Mandez-moi, le plutôt que vous pourrez,

1767. ailleurs un très-bel effet. Il doi ... nie la parole à *Obéïde* avec un e ... her de douleur et d'amour. J ... e de vous n'ayez réparé, pa ... , mais dez si bien, le peu de ... onner peut-être entre ce ... dominant de vot ...

J'ai envoyé à ... vous de ce pareils à celu ... ar vous imprimez la nécessité ... n o. Je vous demande tion, pa ... uguer mon bon patron saint la pièc ... aisse de mes chers compatriotes. tradu ... ez, je vous en prie, *anglais*, *français*, en ... *fesais*, j'*irais* jusqu'à vous prier de mettre d' ... a à tous les imparfaits, &c ; mais je ne suis pas encore assez sûr de votre amitié pour vous proposer une si grande conspiration.

…TRE CLXXIII. 1767.

…MILAVILLE.

…mai.

…ier ami, qu'il y a dans le …gens alertes qui ont dévalisé les … espagnols (*) que je vous avais …oyés ; et, à l'égard de la *Destruction des jésuites*, je ne compte pas qu'elle soit sitôt prête, attendu la négligence et l'imbécillité des gens qui s'en sont chargés.

J'envoie à M. d'*Alembert* un exemplaire de sa lettre au conseiller, par M. *Necker*. Il doit vous faire remettre aussi des chiffons qui ne valent pas cette lettre, deux Zapata et deux Honnêtetés.

Je suis bien faible, bien languissant, mon cher ami ; c'est un grand effort d'écrire de ma main ; mon cœur vous en dit cent fois plus que je ne vous en écris.

Ah ! qu'importe que les jésuites soient chassés d'Espagne, s'il n'est pas permis de penser en France !

(*) Les Questions de Zapata. Voyez Philosophie, tome I.

1767. LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

Vous êtes plus aimable que jamais, mon cher ange, et moi plus importun et plus insupportable que je ne l'ai encore été. Moi qui suis ordinairement si docile, je me trouve d'une opiniâtreté qui me fait sentir combien je vieillis. Ce monologue que vous demandez, je l'ai entrepris de deux façons : elles détruisent également tout le rôle d'*Obéide*. Ce monologue développe tout d'un coup ce qu'*Obéide* veut se cacher à elle-même dans tout le cours de la pièce. Tout ce qu'elle dira ensuite n'est plus qu'une froide répétition de son monologue ; il n'y a plus de gradations, plus de nuance, plus de pièce. Il est de plus si indécent qu'une jeune fille aime un homme marié, cela est si révoltant chez toutes les nations du monde, que, quand vous y aurez fait réflexion, vous jugerez ce parti impraticable.

Il y a plus encore ; c'est que ce monologue est inutile. Tout monologue qui ne fournit pas de grands mouvemens d'éloquence est froid. Je travaille tous les jours à ces pauvres

Scythes, malgré les éditions qu'on en fait par-tout. 1767.

*Lacombe* vient d'en faire une qu'il m'envoie, mais il n'y a pas la moitié des changemens que j'ai faits ; il ne pouvait pas encore les avoir reçus. Il n'a fait cette nouvelle édition que dans la juste espérance où il était que la pièce ferait reprise après Pâques. C'est encore une raison de plus pour que je ne puisse exiger de lui qu'il donne cent écus à *le Kain ;* j'aime beaucoup mieux les donner moi-même.

Il est bien vrai que tout dépend des acteurs. Il y a une différence immense entre bien jouer et jouer d'une manière touchante, entre se faire applaudir et faire verser des larmes. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* viennent d'en arracher à toutes les femmes, dans le rôle de *Nemours* et dans celui de *Vendôme*, et à moi aussi.

Je doute fort qu'on puisse faire des recrues pour Paris. On a écarté et rebuté les bons acteurs qui se sont présentés ; je ne crois pas qu'il y en ait actuellement deux en province dignes d'être essayés à Paris. Je vous l'ai déjà dit, les troupes ne subsistent plus que de l'opéra comique. Tout va au diable, mes anges, et moi aussi.

Ma transmigration de Babylone me tient fort au cœur. Ce que vous me faites entrevoir

1767. redoublera mes efforts ; mais j'ai bien peur que la ſituation préſente de mes affaires ne me rende cette tranſmigration auſſi difficile que mon monologue. Je me trouve à peu-près dans le cas de ne pouvoir ni vivre dans le pays de Gex, ni aller ailleurs. Figurez-vous que j'ai fondé une colonie à Ferney ; que j'y ai établi des marchands, des artiſtes, un chirurgien ; que je leur bâtis des maiſons ; que, ſi je vais ailleurs, ma colonie tombe ; mais auſſi, ſi je reſte, je meurs de faim et de froid. On a dévaſté tous les bois ; le pain vaut cinq ſous la livre ; il n'y a ni police ni commerce. J'ai envoyé à M. le duc de *Choiſeul*, conjointement avec le ſyndic de la nobleſſe, un mémoire très circonſtancié. J'ai propoſé que M. le duc de *Choiſeul* renvoyât ce mémoire à M. le chevalier de *Jaucourt* qui commande dans notre petite province. Il a oublié mon mémoire, on s'en eſt moqué ; et il a tort, car c'eſt le ſeul moyen de rendre la vie à un pays déſolé, qui ne ſera plus en état de payer les impôts. On a voulu faire, malgré mon avis, un chemin qui conduisît de Lyon en Suiſſe en droiture ; ce chemin s'eſt trouvé impraticable.

Je vous demande pardon de vous ennuyer de ces détails ; mais je vois qu'avec la meilleure volonté du monde on nous ruinera ſans en retirer le moindre avantage. Je me ſuis dégoûté

de la Guerre de Genève; je n'ai point mis au net le second chant, et je n'ai pas actuellement envie de rire. 1767.

J'écris lettre sur lettre au sculpteur qui s'est avisé de faire mon buste : c'est un original capable de me faire attendre trois mois au moins, et ce buste sera au rang de mes œuvres posthumes.

Il peut être encore un acteur à Genève, dont on pourrait faire quelque chose. Il est malade ; quand il sera guéri, je le ferai venir ; *la Harpe* le dégourdira : pour moi, je suis tout engourdi. D'ordinaire la vieillesse est triste, mais la vieillesse des gens de lettres est la plus sotte chose qu'il y ait au monde. J'ai pourtant un cœur de vingt ans pour toutes vos bontés ; je suis sensible comme un enfant ; je vous aime avec la plus vive tendresse. *V.*

1767.

## LETTRE CLXXV.

### A M. DE BORDES, *à Lyon.*

13 de mai.

MON âge commence à déſeſpérer, mon cher confrère, de venir *cum penatibus et magnis diis.* Il m'arrive des dérangemens dans ma fortune qui pourront bien me faire reſter dans ma Scythie.

Il y a près de cinq mois qu'on m'avait mandé, des frontières d'Eſpagne, que beaucoup de moines avaient eu part à la révolte générale qui devait ſe manifeſter le même jour dans toutes les provinces. Je n'en croyais rien, et me voilà déſabuſé. On n'a chaſſé que les jéſuites ;

Mais à tous penaillons Dieu doint pareille joie !

Voici une Lettre ſur les panégyriques, laquelle n'eſt pas le panégyrique des moines.

Connaiſſez-vous l'Anecdote ſur *Béliſaire* ? Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai ; et tant que je ſerai près de Genève, je me charge de vous fournir toutes les nouveautés : vous n'avez qu'à parler.

Je crois que vous jugez très-bien M. *Thomas*, en lui accordant de grandes idées et de grandes expressions. 1767.

Vous m'affligez en m'apprenant qu'il y a tant de sots et de méchans à Lyon. C'est la destinée de toutes les grandes villes ; mais je crois qu'il y a plus de justes qu'il n'y en avait à Sodôme. Il y a du moins trois fois plus de philosophes. Je vous nommerais bien quinze personnes qui pensent comme vous et moi. Il me semble que la lumière s'étend de tout côté : mais les initiés ne communiquent pas assez entre eux ; ils sont tièdes, et le zèle du fanatisme est toujours ardent.

L'anecdote qu'on vous a contée sur ce malheureux *J. J.* est très-vraie : ce misérable a laissé mourir ses enfans à l'hôpital, malgré la pitié d'une personne compatissante qui voulait les secourir. Comptez que *Rousseau* est un monstre d'orgueil, de bassesse, d'atrocité et de contradictions.

1767.

## LETTRE CLXXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 de mai.

Nous jouons donc plus ſouvent les Scythes en Scythie qu'à Paris. C'eſt en eſſayant mon habit de *Sozame* que je préſente encore ma requête à M. et madame d'*Argental*, à M. de *Thibouville*, à M. de *Chauvelin* ( à qui je n'ai pas encore pu faire réponſe ), et à toutes les belles dames qui ſe ſont imaginées qu'*Obéide* doit commencer par un beau monologue ſur ſon amour adultère pour un homme marié qui a voulu l'enlever et en faire une fille entretenue : monologue qui certainement jetterait de l'indécence, du froid et du ridicule ſur tout ſon rôle.

De l'indécence, parce qu'elle ne doit pas balancer lorſqu'elle croit ſon amant marié ; du froid, parce que les combats ſecrets qu'elle éprouve enſuite ne feraient qu'une répétition de ce que ſon monologue aurait dit; du ridicule, parce qu'alors elle ſerait forcée de dire, dans ſon entrevue avec *Athamare* : *Ah, ah ! votre femme eſt donc morte ? tant mieux : tirez-moi d'ici au plus vîte, et allons nous marier à Ecbatane.*

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours dans ce désert sauvage. 1767.

Cela seul, dit de la manière dont madame de *la Harpe* le récite, fait cent fois plus d'effet qu'un monologue qui est presque toujours du remplissage.

Ah, si vous aviez deux vieillards attendrissans ! Non, vous dis-je ; cette pièce n'a jamais été bien jouée que par nous. J'avertirai toujours qu'il faut qu'*Obéide* pleure à ces vers :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide...
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare...
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause ;
Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.
Ah ! c'est pour mon malheur !...
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

Et puis, quand son père lui dit :

Mais qu'il parte à l'instant ; que jamais sa présence
N'épouvante un asile ouvert à l'innocence.

comme elle doit répondre avec une voix entrecoupée :

C'est ce que je prétends, Seigneur.

comme elle doit dire douloureusement :

Et plût aux Dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux.

1767. Relisez la pièce d'une tire, je vous en prie, et voyez si, étant jouée avec un concert unanime, par des acteurs intelligens et animés, elle ne doit pas attacher le spectateur d'un bout à l'autre. Voyez si le style n'est pas convenable au sujet; si ce n'est pas une critique ridicule et digne d'un *Fréron*, de vouloir qu'*Obéide* parle comme *Sémiramis*, *Sozame* comme *Mahomet*, et *Indatire* comme *César*.

On ne laisse pas de sentir un peu d'indignation de se voir si mal jugé. Ah, Velches! maudits Velches! quand je vous donne du grand, vous dites que je suis boursouflé, et quand je vous donne du simple, vous dites que je suis bas. Allez, vous ne méritez pas les peines que je prends pour vous depuis cinquante années; je vous abandonne à votre sens réprouvé.

M. le marquis de *Chauvelin*, je vous demande pardon de ne vous avoir pas écrit. Lisez la pièce, en voilà trois exemplaires; voyez l'effet qu'elle fera sur vous.

Messieurs, détrompez tant que vous pourrez les belles dames; je les respecte fort, mais jamais je n'approuverai le monologue qu'elles demandent sur un amour adultère dont il ne faut pas dire un mot.

Et toi, pauvre théâtre français, qui n'as qu'un seul acteur, et encore est-il trop gros;

toi qui n'approches pas de notre petit théâtre
de Ferney, eſt-il poſſible que tu n'ayes ni 1767.
confident ni ſecond rôle? ferme donc ta porte,
malheureux !

Faites comme vous pourrez, mes anges; mais venons-en à notre honneur, et mettez-moi dans l'occaſion aux pieds d'*Elochivis* et de *Nalriſp*. (*)

A l'égard de *Valider* (**), je crois que cette ame-là ſe ſoucie peu d'une tragédie, et que vous ne vivez pas le long du jour avec lui.

Le feſeur de buſte a mandé qu'il avait envoyé, par une diligence qui va de Beſançon à Paris, un petit buſte d'ivoire dont l'original vous adore. Ce n'était pas ce que je lui avais demandé; je ne l'ai point vu: je ſuis contredit en tout dans les déſerts de Scythie.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de *Thibouville*, lettre funeſte, lettre odieuſe, dans laquelle il propoſe un froid réchauffé du monologue d'*Alzire*: cela eſt intolérable. Ce qui eſt bon dans Alzire eſt affreux dans les Scythes. Il eſt beau qu'*Obéide*, étant adultère dans ſon cœur, ſe cache dans ſon crime; il eſt beau qu'elle l'expie en épouſant *Indatire*; mais il faut que l'actrice faſſe ſentir qu'elle eſt folle

(*) *Choiſeul* et *Praſlin*.
(**) *Laverdi*.

1767. d'*Athamare*; il y a vingt vers qui le disent. Comment n'a-t-on pas compris que ce détestable monologue serait absolument incompatible avec le rôle d'*Obéide*? Une telle proposition excite ma juste colère.

M. de *Thibouville* me mande que mon ange prend des bouillons purgatifs. Ah! mes anges, portez-vous bien, si vous voulez que je vive. *V.*

## LETTRE CLXXVII.

### AU MEME.

16 de mai.

Je dépêche aujourd'hui à M. d'*Argental*, par M. le duc de *Praslin*, trois exemplaires d'une nouvelle édition de Genève. Je vous enverrai incessamment celle de Lyon, qui sera, je crois, plus correcte. Je n'impute toutes ces éditions qu'on s'empresse de faire, qu'à cet heureux contraste des mœurs républicaines et agrestes, avec les mœurs fardées des cours. Je ne pense pas que la pièce ait un grand mérite; cependant, si vous nous l'aviez vu jouer, je crois que vous en seriez assez content. *Le Kain* trouverait peut-être du plaisir à dire :

Nul monarque avant moi fur le trône affermi, 1767.
N'a quitté fes Etats pour chercher un ami ;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie ;
Entends fa voix, entends la voix de ta patrie,
Celle de ton devoir qui doit te rappeler,
Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

J'ai auffi un peu fortifié fa fcène avec *Indatire*, afin qu'il ne fût pas tout-à-fait écrafé par le fcythe.

Le quatrième acte, au moyen de quelques légers changemens, a fait une très-grande fenfation ; les deux vieillards ont fait verfer des larmes. C'eft un grand jeu de théâtre, c'eft la nature elle-même. Les galans velches ne font pas encore accoutumés à ces tableaux pathétiques. Je n'ai jamais vu fur notre théâtre un vieillard attendriffant ; *Sarazin* même ne jouait *Lufignan* que comme un capucin.

Madame de *la Harpe* a fait pleurer dès fa première fcène, en difant :

Laiffe dans ces déferts ta fidelle Obéide....
Quand je dois tant haïr ce funefte Athamare....
Tranquilles, fans regrets, fans cruels fouvenirs....

Il faut convenir que ce rôle eft très-neuf au théâtre ; et, en vérité, c'eft quelque chofe que de faire du neuf aujourd'hui. Ce vers,

Quand je dois tant haïr ce funefte Athamare.

1767. et ceux-ci,

Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née,
Ce cœur doit s'en punir; il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne et qu'il n'oſe briſer.

Ces vers, dis-je, contiennent tout le monologue qu'on propoſe; et ils ſont un bien plus grand effet dans le dialogue. Il y a cent fois plus de délicateſſe, plus d'intérêt, de curioſité, plus de paſſion, plus de décence, que ſi elle commençait groſſièrement par ſe dire à elle-même, dans un monologue inutile, qu'elle aime un homme marié.

Il n'y a perſonne de nos acteurs de Ferney, qui ne ſente vivement combien ce monologue gâterait le rôle entier d'*Obéide*; à quel point il ſerait déplacé, et combien il ſerait contradictoire avec ſon caractère. Comment irriter, par degrés, la curioſité du ſpectateur? comment lui donner le plaiſir de deviner qu'*Obéide* idolâtre un homme qu'elle doit haïr, quand elle aura dit platement, dans un très-froid monologue, ce qu'elle doit, ce qu'elle veut ſe cacher à elle-même?

Je n'aime pas aſſurément les longs et inſupportables romans de *Paméla* et de *Clariſſe*. Ils ont réuſſi, parce qu'ils ont excité la curioſité du lecteur, à travers un fatras d'inutilités: mais, ſi l'auteur avait été aſſez mal-aviſé pour

annoncer,

annoncer, dès le commencement, que *Clariſſe* et *Paméla* aimaient leurs perſécuteurs, tout était perdu, le lecteur aurait jeté le livre. 1767.

Serait-il poſſible que ces inſulaires connuſſent mieux la nature que vos Velches? ne ſentez-vous pas que ce qui eſt à ſa place dans *Alzire*, ſerait déteſtable dans *Obéide*.

La pièce a été mal jouée ſur votre théâtre, il faut en convenir; et la malignité a pris ce prétexte pour accabler la pièce: c'eſt ce qui m'eſt toujours arrivé. On s'eſt attaché à de petits détails, à des mots, pour juſtifier cette malignité. J'ai ôté ce prétexte autant que je l'ai pu; mais je ne puis vous donner des acteurs. *Le Kain* n'eſt point aſſez jeune, et mademoiſelle *Durancy* ne fait point pleurer; vos vieillards ſont à la glace. Il n'y a pas un rôle dans la pièce qui ne dût contribuer à l'harmonie du tableau. Les confidens même y ont un caractère; mais où trouver des confidens qui ſachent parler avec intérêt?

Malgré cette diſette, mademoiſelle *Durancy*, les *le Kain*, les *Brizard*, les *Molé*, en jouant avec un peu plus de chaleur et de véhémence (c'eſt-à-dire, comme nous jouons), pourraient certainement attirer beaucoup de monde, et ſubjuguer enfin la cabale, comme ils ont fait dans Adélaïde du Gueſclin, laquelle ne vaut pas certainement les Scythes.

Le rôle d'*Athamare* eſt actuellement plus
1767. favorable à l'acteur. Il arrivait au ſecond acte ſans parler ; il faut qu'il attire ſur lui toute l'attention. Ce ſont de ces défauts dont je ne me ſuis aperçu que ſur notre théâtre.

Je m'attendais que les comédiens répondraient à toutes les peines que je me ſuis données, et à tous les ſervices que je leur ai rendus depuis cinquante ans. Ils devaient reprendre les repréſentations des Scythes ; c'eſt une loi dont ils ne ſe ſont écartés que pour moi. Ils ont mieux aimé manquer à ce qu'ils me doivent, et jouer les Illinois pour faire mieux tomber les Scythes. Ils ſavent bien que c'eſt à peu-près le même ſujet. Leur conduite eſt le vrai ſecret de dégoûter le public d'un ſujet neuf qu'ils vont rendre trivial. Je ne méritais pas cette ingratitude de leur part. Ma conſolation eſt qu'il y a plus d'éditions des Scythes, que les comédiens n'en ont donné de repréſentations.

## LETTRE CLXXVIII. 1767.

### A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

16 de mai.

Il y a long-temps, monſieur le Marquis, que je vous dois les plus tendres remercîmens. Je voudrais faire mieux pour vous remercier. Je voudrais mériter vos bontés; mais je ſuis un de ces juſtes à qui la grâce manque. Il n'y a point de janſéniſte qui ne vous diſe que la bonne volonté ne ſuffit pas. J'ai fait comme la plupart des hommes qui cherchent à juſtifier leurs faibleſſes.

J'ai écrit pluſieurs lettres à M. d'*Argental* pour tâcher de lui prouver que j'ai raiſon d'être ſtérile.

Voici la copie de la dernière lettre que je viens d'écrire à un de ſes amis. Je la ſoumets à votre jugement, et je vous ſupplie de lire un des trois exemplaires de la dernière édition de Genève, que je viens de faire partir.

Imaginez, en liſant, des acteurs attendriſſans, des voix touchantes, des vieillards déſeſpérés, de jeunes amans bien paſſionnés, et jugez ſur l'impreſſion que vous aura fait la lecture.

1767. Il ſe peut que je ſois bien baiſſé ; mais j'oſe vous répondre que mes ſentimens pour vous ne le ſont pas, et que mon très-tendre reſpect et ma reconnaiſſance n'éprouvent aucune diminution. *V.*

## LETTRE CLXXIX.

### A M. DAMILAVILLE.

16 de mai.

Je vois bien, Monſieur, par votre lettre du 9 de mai, que ce pauvre homme qui fut mis à Valladolid n'a pu arriver à Paris dans votre hôtel. M. *Bourſier*, votre ami, m'a promis qu'il tenterait de vous faire tenir ce magot par une autre voie.

Ce pauvre *Bourſier* eſt bien embarraſſé. Je ne crois pas qu'il aille ſur la Saône. Il prendra patience. On dit que c'eſt la vertu des ânes, mais il faut que chacun porte ſon bât dans ce monde.

Je vous demande en grâce de m'envoyer le petit libelle ſorbonique contre *Béliſaire*. Il y a cent lieues et cent ſiècles des honnêtes gens d'aujourd'hui à la ſorbonne. J'ai toujours fait une prière à DIEU, qui eſt fort courte ; la

voici : *Mon* DIEU, *rendez nos ennemis bien ridicules !* DIEU m'a exaucé. 1767.

Je vous embraſſe tendrement ; tantôt je pleure, tantôt je ris.

## LETTRE CLXXX.

### A M. MARMONTEL.

16 de mai.

COMMENT, mon cher confrère, toute l'académie françaiſe ne ſe récrie-t-elle pas contre l'inſolente et ridicule abſurdité des chats fourrés qui oſent condamner cette propoſition : *La vérité luit par ſa propre lumière, et on n'éclaire pas les eſprits à la lueur des bûchers.* C'eſt dire évidemment que les flammes des ſeuls bûchers peuvent éclairer les hommes, et que les bourreaux ſont les ſeuls apôtres. Ce ſera bien alors que, ſuivant *Jean-Jacques*, il faudra que les jeunes princes épouſent les filles des bourreaux ; et vous êtes trop heureux, après tout, que ces poliſſons aient dit une ſi horrible ſottiſe. Il eſt bon d'avoir affaire à de ſi ſots ennemis.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé ſur le champ toutes les bêtiſes qu'on a écrites

1767. contre votre excellent ouvrage? Vous avez raison de ne point répondre, de ne vous point compromettre; mais il y a des théologiens qui prendront votre parti sérieusement et vigoureusement. Il ne s'agit plus ici de plaisanter, il faut écraser ces sots monstres. Celui qui s'en chargera déclarera qu'il ne vous a pas consulté, qu'il ne vous connaît point, qu'il ne connaît que votre livre, et qu'il écrit au nom de la nation contre les ennemis de toute nation.

*N. B.* Si vous avez lu le livre de la Tolérance, il y a deux pages entières de citations de pères de l'Eglise contre la proposition diabolique des chats fourrés.

On vous embrasse le plus tendrement du monde.

## LETTRE CLXXXI.

1767.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de mai.

Il y a plus de six semaines, Madame, que je suis toujours prêt à vous écrire, à m'informer de votre santé, à vous demander comment vous supportez la vie, vous et M. le président *Hénault*, et à m'entretenir avec vous sur toutes les illusions de ce monde; mais je me suis trouvé exposé à tous les fléaux de la guerre, et à celui de trente pieds de neige dont j'ai été long-temps environné. Les neiges et les glaces me privent tous les ans de la vue pendant quatre mois; j'ai l'honneur d'être alors, comme vous savez, votre confrère des quinze-vingts; mais les quinze-vingts ne souffrent pas, et j'éprouve des douleurs très-cuisantes. Je renais au printemps, et je passe de la Sibérie à Naples, sans changer de lieu: voilà ma destinée.

Pardonnez-moi si j'ai passé tant de temps sans vous écrire; vous savez que je vous

1767. aimerai toujours. Vous me direz : *Montrez-moi votre foi par vos œuvres ; on écrit, quand on aime.* Cela est vrai ; mais, pour écrire des choses agréables, il faut que l'ame et le corps soient à leur aise, et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble.

Quand je vous dis que j'enrage, c'est un peu exagérer; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Genève ont dérangé tous mes plans ; j'ai été exposé, pendant quelque temps, à la famine ; il ne m'a manqué que la peste, mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard, et cela d'après nature ; et je dicte ma lettre en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire, sans doute, le quinzième chapitre de *Bélisaire ;* c'est le meilleur de tout l'ouvrage, ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la sorbonne qui condamne cette proposition : *La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire point les hommes par les flammes des bûchers.* Si la sorbonne a raison, les bourreaux seront donc les seuls apôtres.

Je

Je ne conçois pas comment on peut hasarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers ; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère. 1767.

A propos de sottises, je vous ferai présenter très-humblement, de ma part, ma sottise des Scythes, dont on fait une nouvelle édition, et je vous prierai d'en juger, pourvu que vous vous la fassiez lire par quelqu'un qui sache lire des vers ; c'est un talent aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans ma vie, je n'en connais point de plus grande que celle des jésuites. Ils passaient pour de fins politiques, et ils ont trouvé le secret de se faire chasser déjà de trois royaumes, en attendant mieux. Vous voyez qu'ils étaient bien loin de mériter leur réputation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande ; c'est la *Sémiramis* du Nord, qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne, pour établir la tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce monde, et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans

1767. ses bonnes grâces; je suis son chevalier envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari; mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me mêle pas; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer, cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma *Catherine* fait tous les jours.

Il me prend envie, Madame, pour vous désennuyer, de vous envoyer un petit ouvrage concernant *Catherine*, et Dieu veuille qu'il ne vous ennuye pas. Je m'imagine que les femmes ne sont pas fâchées qu'on loue leur espèce, et qu'on les croye capables de grandes choses. Vous saurez d'ailleurs qu'elle va faire le tour de son vaste empire. Elle m'a promis de m'écrire des extrémités de l'Asie; cela forme un beau spectacle.

Il y a loin de l'impératrice de Russie à nos dames du Marais, qui font des visites de quartier. J'aime tout ce qui est grand, et je suis fâché que nos Velches soient si petits. Nous avons pourtant encore un prodigieux avantage, c'est qu'on parle français à Astracan, et qu'il y a des professeurs en langue française à Moscou. Je trouve cela plus honorable encore que d'avoir chassé les jésuites. C'est

une belle époque, sans doute, que l'expulsion de ces renards; mais convenez que *Catherine* a fait cent fois plus en réduisant tout le clergé de son empire à être uniquement à ses gages. 1767.

Adieu, Madame; si j'étais à Paris, je préfèrerais votre société à tout ce qui se fait en Europe et en Asie. *V.*

## LETTRE CLXXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de mai.

JE commence, mon cher ange, ma réplique à votre lettre du 14, par vous dire combien je suis étonné que vous ayez de la bile; c'est donc pour la première fois de votre vie. Il n'y a pourtant nulle bile dans votre lettre; au contraire, vous m'y comblez de bontés, et vous compatissez à mes angoisses. C'est à moi qu'il appartient d'avoir de la bile; je ne peux ni rester où je suis, ni m'en aller. Vous savez que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*. J'ai arrangé mes affaires de famille de façon qu'il ne me reste que des rentes viagères qu'on me paye fort mal, et M. le duc de *Virtemberg* surtout me met,

malgré toutes ses promesses, dans l'impuissance de faire une acquisition auprès de Lyon.
1767.

Madame *Denis*, qui est très-commodément logée, se transplanterait avec beaucoup de peine. Tout notre pauvre petit pays est si effarouché qu'il est impossible de trouver un fermier; nous sommes donc forcés de rester dans cette terre ingrate.

Je vous avouerai de plus qu'il y a un certain ressort que je n'aime pas; l'affaire d'Abbeville me tient au cœur, je n'oublie rien; la Saint-Barthelemi me fait autant de peine que si elle était arrivée hier.

Il faut que je vous dise, à propos d'Abbeville, qu'un de ces infortunés jeunes gens qui méritait d'être six mois à Saint-Lazare, et qui a été condamné au plus horrible supplice pour une mièvreté, ayant, pour comble de malheur, un père très-avare, a été obligé de se faire soldat chez le roi de Prusse. Il a beaucoup d'esprit; il m'a écrit; j'ai représenté son état au roi de Prusse qui, sur le champ, l'a fait officier. J'espère qu'il sera un jour à la tête des armées, et qu'il prendra Abbeville; mais, en attendant, je ne crois pas que je doive me mettre dans le ressort. Mon cœur est trop plein, et je dis trop ce que je pense.

Après vous avoir ainsi rendu compte de mon ame et de ma situation, je dois vous

parler de M. et de madame de *Beaumont*, et de leur procès au conseil. Ils demandent que vous disiez un mot en leur faveur à M. le duc de *Praslin* et à M. le duc de *Choiseul*. Le défenseur des *Calas* et des *Sirven* mérite vos bontés, et n'a pas besoin de ma recommandation auprès de vous. 1767.

Je viens enfin aux Scythes ; ils avancent la fin de mes jours, ils me tuent comme *Indatire* et *Obéide*. Le procédé des comédiens a été pour moi le coup de pied de l'âne ; il faut dix ans pour ressusciter, quand on est mort d'un pareil coup, témoin Oreste, témoin Adélaïde du Guesclin, témoin Sémiramis. J'avais un besoin extrême du succès de cet ouvrage ; j'ai été contredit en tout, et je finis ma carrière par essuyer l'affront et l'injustice inouie qu'on me fait avec ingratitude. Cela n'empêchera pas que *le Kain* ne touche le petit honoraire qu'on lui a promis ; il peut y compter, on le portera chez lui au mois de juin.

1767. LETTRE CLXXXIII.

## A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

26 de mai.

Je fus très-consolé, Monsieur, quand le roi de Prusse daigna me mander qu'il vous ferait du bien. Il a rempli sur le champ ses promesses, et j'ai l'honneur de lui écrire aujourd'hui pour l'en remercier du fond de mon cœur. Il est assurément bien loin de penser comme vos infames persécuteurs. Je voudrais que vous commandassiez un jour ses armées, et que vous vinssiez assiéger Abbeville. Je ne sais rien de plus déshonorant pour notre nation que l'arrêt atroce rendu contre des jeunes gens de famille, que par-tout ailleurs on aurait condamnés à six mois de prison.

Le nonce disait hautement à Paris que l'inquisition elle-même n'aurait jamais été si cruelle. Je mets cet assassinat à côté de celui des *Calas*, et immédiatement au-dessous de la Saint-Barthelemi. Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie, qui sont la fleur de la nation, et qui font illusion aux

étrangers. Dans ce nombre il s'en trouve toujours dix ou douze qui cultivent les arts avec succès. On juge de la nation par eux, on se trompe cruellement. Nos vieux prêtres et nos vieux magistrats sont précisément ce qu'étaient les anciens druides qui sacrifiaient des hommes : les mœurs ne changent point. 1767.

Vous savez que M. le chevalier de *la Barre* est mort en héros. Sa fermeté noble et simple, dans une si grande jeunesse, m'arrache encore des larmes. J'eus hier la visite d'un officier de la légion de *Soubise*, qui est d'Abbeville. Il m'a dit qu'il s'était donné tous les mouvemens possibles pour prévenir l'exécrable catastrophe qui a indigné tous les gens sensés de l'Europe. Tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité. Quelle religion, Monsieur, qu'une secte absurde qui ne se soutient que par des bourreaux, et dont les chefs s'engraissent de la substance des malheureux !

Servez un roi philosophe, et détestez à jamais la plus détestable des superstitions.

1767.

## LETTRE CLXXXIV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de mai.

Il me paraît, Monſeigneur, que le royaume du prince noir m'a été plus favorable que les Velches de Paris. J'en ai uniquement l'obligation au maître de l'Aquitaine. Il faut qu'il ait lui-même ordonné des répétitions ſous ſes yeux, et que l'envie de lui plaire ait mis les acteurs au-deſſus d'eux-mêmes. Vous connaiſſez Paris ; il n'eſt rempli que de petites cabales en tout genre. Zaïre, Oreſte, Sémiramis, Mahomet, Tancrède, l'Orphelin de la Chine, tombèrent à la première repréſentation ; elles furent accablées de critiques, elles ne ſe relevèrent qu'avec le temps. On ſe fesait un plaiſir de me mettre fort au-deſſous de *Crébillon*, pour plaire à madame de *Pompadour* qui diſait que le Catilina de ce *Crébillon* était la ſeule bonne pièce qu'on eût jamais faite. Voilà comme on juge de tout, juſqu'à ce que le temps faſſe juſtice. S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes, vous ſavez que le maréchal de *Villars* ne jouit de ſa réputation qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le favori de *Vénus*, de *Minerve*

et de *Mars* ſait lui-même quelles contradictions il a eſſuyées dans ſa carrière de la gloire. 1767.
Il faut ſe ſoumettre à cette loi générale qui exiſte dans le monde depuis le péché originel: il mit dans le cœur humain l'envie et la malignité, qui ſans doute n'y étaient pas auparavant.

Je vous avertis que nous avons ici la meilleure troupe de l'Europe, et que l'envie n'eſt point entrée dans notre tripot. Nous avons un jeune M. de *la Harpe*, auteur du Comte de Warwick. Il eſt, par ſa figure et par la beauté de ſon organe, beaucoup plus fait que *le Kain* pour jouer *Athamare*. Jamais je n'ai rien vu de plus parfait qu'un M. de *Chabanon* qui a joué *Indàtire*. La femme de M. de *la Harpe* était *Obéide*. Sa figure eſt fort ſupérieure à celle de mademoiſelle *Clairon*; elle a une voix auſſi théâtrale, elle fait pleurer et frémir. Les deux vieillards étaient de la plus grande vérité. Je ne me ſuis pas mal tiré du rôle de *Sozame*; et ſurtout, quand je me plaignais des cours, je puis me vanter d'avoir fait une impreſſion ſingulière. La pièce n'a point été ainſi jouée à Paris, il s'en faut de beaucoup. A qui en eſt la faute? à mon ſéjour en Scythie. M. d'*Argental* ne s'en eſt point mêlé; il eſt très-malade, et je crains même que ſa maladie ne ſoit trop ſérieuſe.

1767. J'avais vu chez moi mademoiselle *Durancy*, il y a quelques années ; je lui avais trouvé du talent ; elle me demanda le rôle d'*Obéide*. On dit qu'elle le joua très-mal à la première repréſentation, mais qu'à la troiſième et quatrième elle fit un très-grand effet. On me mande qu'elle joue avec beaucoup d'intelligence et de vérité, mais qu'elle n'eſt pas d'une figure agréable, et qu'elle n'a pas le don des larmes. On dit que les autres actrices n'ont point de talent, et que le théâtre tragique n'a jamais été dans un état plus pitoyable. On me mande que, lorſqu'un acteur de province ſe préſente pour doubler les premiers rôles, ceux qui ſont chargés de ces rôles ne manquent pas de les accabler de dégoûts, et de les faire renvoyer. Si on eſt auſſi malin dans ce tripot qu'à la cour, je vous réponds que vous n'aurez d'autre théâtre que celui de l'opéra comique. C'eſt à vous, qui êtes doyen de l'académie, et premier gentilhomme de la chambre, de protéger les beaux arts ; ils en ont beſoin. Vous ſavez dans quelle décadence eſt ma chère patrie dans tous les genres.

Vous conſervez votre gloire; mais la France a un peu perdu la ſienne. Il faut eſpérer que nous aurons du moins encore quelques crépuſcules des beaux jours du ſiècle de *Louis XIV*.

Agréez, Monſeigneur, mon tendre et profond reſpect. *V*.

## LETTRE CLXXXV. 1767.

### AU MEME.

Mai.

Je vous ſupplie, Monſeigneur, de lire attentivement ce mémoire. Vous ſavez que j'ai rendu quelques ſervices aux proteſtans. J'ignore s'ils les ont mérités ; mais vous m'avouerez que *la Beaumelle* eſt un ingrat.

Je ſoumets ce mémoire à vos lumières, et la vérité à votre protection. Vous ſerez indigné, quand vous verrez tant de calomnies et d'horreurs raſſemblées, et ce que nous avons de plus auguſte avili avec tant d'inſolence. On n'oſerait imaginer qu'un tel homme pût calomnier la cour impunément. Il eſt dans le pays de Foix, à Mazères. Peut-être un mot de vous pourrait le faire rentrer en lui-même.

*Galien* attend toujours la déciſion de ſon ſort. Il a un frére, âgé de quatorze ans tout au plus, qui a été au Canada, à Alger, à Maroc, en qualité de mouſſe. Il eſt de retour, et eſt venu voir ſon frère ici ; il y a reſté ſept ou huit jours, et enſuite, avec une petite pacotille, il eſt retourné en Dauphiné chez ſes

1767. parens, où l'aîné l'aurait bien voulu suivre, à ce qu'il m'a paru, pour peu de temps.

Peut-être ne savez-vous pas que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*, et que je ne me suis réservé que la douceur de finir, dans mon obscurité, une vie mêlée de biens des chagrins, comme l'est la carrière de presque tous les hommes. Ce n'est qu'avec cette triste vie que finira le tendre et respectueux attachement que je vous ai voué jusqu'à mon dernier moment.

Je vous supplie instamment de me conserver vos bontés; elles me sont nécessaires par le prix que mon cœur y met; elles sont la plus chère consolation du plus ancien serviteur que vous ayez. *V.*

## LETTRE CLXXXVI.

1767.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 2 de juin.

Vous envoyez, Monſieur, des tableaux à un aveugle, et des filles à un eunuque ; l'état où je ſuis tombé ne me permet plus de lire. Un homme, qui prononce fort mal l'italien, m'a lu une partie de votre traduction du *Comminge*. Il m'a fait entendre, dans ſon baragouin, de beaux vers ſur un triſte ſujet. Le ſaint homme *Rancé* ne s'attendait pas que ſes moines fuſſent un jour le ſujet d'une tragédie. Les jéſuites fourmiſſent actuellement une matière plus intéreſſante. Je les recommande à quelque muſe : la mienne, auſſi languiſſante que mon corps, ne peut plus chanter les moines. Portez-vous mieux que moi, et vivez. *V.*

1767. ## LETTRE CLXXXVII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

MON cher ange éprouve donc aussi les misères de l'humanité ; il est donc malade aussi bien que moi : il fait des remèdes, il évacue sa bile ; la mienne ne sort que par le bout de ma plume, quand j'écris des pouilles à mon cher ange sur des monologues. Guérissez-vous, prolongez votre agréable carrière : voilà le point important.

Le grand malheur de la mienne, c'est que je la finis sans avoir pu vous voir ; j'ai le cœur percé de me voir privé de cette consolation. Voulez-vous, pour nous amuser tous deux, que je vous dise encore un petit mot des Scythes ? vous daignez toujours vous y intéresser. *Le Kain* m'a mandé qu'on ne m'avait fait un petit passe-droit qu'à la sollicitation de *Molé ;* mais je vois bien que vous êtes tous des fripons qui avez persisté dans l'idée de ne reprendre la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien, j'y consens ; je demande seulement qu'on essaye les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens

partent pour la cour. Cette repréſentation servira de répétition, et la pièce n'en ſera que mieux jouée devant mes deux patrons. 1767.

J'ai le malheur d'aimer mieux les Scythes, qu'aucune de mes tragédies. Premièrement, parce qu'ils ont été honnis ; en ſecond lieu, parce qu'elle eſt pleine de vers naturels, que tout le monde peut s'appliquer, et qui appartiennent à toutes les conditions de la vie, autant qu'à la pièce même.

Je crois vous avoir ſatisfait ſur tout ce que vous me demandiez, et je ſuis prêt à vous rendre ce vers que vous aimez :

Ah ! l'on venge mon fils, je retrouve mes ſens.

Cela eſt fort aiſé ; nous n'aurons pas là-deſſus de querelle. J'aime auſſi à me rendre à votre avis ſur mademoiſelle *Durancy*. Bien des gens m'ont mandé qu'elle et *le Kain* avaient très-mal joué aux deux premières repréſentations : cela eſt très-vraiſemblable ; la pièce eſt difficile à jouer, et le parterre n'encourageait pas les acteurs ; mais je ſuis perſuadé qu'à la longue les acteurs et le public s'accoutumeront à ce nouveau genre. Il me ſemble que ce contraſte des mœurs champêtres avec celles de la cour doit être bien reçu quand les cabales ſeront affaiblies. Une femme qui ne s'avoue point à elle-même la paſſion malheureuſe dont elle

1767. eſt dévorée, eſt encore quelque choſe d'aſſez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour propre d'auteur, vous devez me le pardonner; c'eſt vous qui, depuis environ treize ans, m'avez fait rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être ſorti pour jamais. Je ne ſuis plus qu'un poëte de province; mes pauvres pièces réuſſiſſent mieux à Genève et à Bordeaux qu'à Paris. Pourquoi vient-on de rejouer à Genève, ſix fois de ſuite, Olimpie? pourquoi votre troupe royale ne la rejoue-t-elle point? J'aime mes enfans quand on les abandonne.

Adieu, mon cher ange; je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Faites-moi ſavoir, je vous prie, des nouvelles de votre ſanté. J'eſpère que M. de *Thibouville* ne ſe refroidira pas dans ſon zèle; je ſuis pénétré pour lui de reconnaiſſance. *V.*

LETTRE

## LETTRE CLXXXVIII.

1767.

## A M. DAMILAVILLE.

4 de juin.

MON cher ami, faites d'abord mes complimens à la sorbonne du service qu'elle nous a rendu; car les choses spirituelles doivent marcher devant les temporelles : ensuite ayez la charité de reprendre l'affaire des *Sirven*. *M. Chardon* peut à présent rapporter l'affaire. *Sirven* est prêt à partir pour Paris ; je vous l'adresserai. Il faudra qu'il se cache, jusqu'à ce que son affaire soit en règle.

Je tremble pour celle de notre ami *Béaumont*; on me mande qu'elle a un côté odieux, et un autre qui est très-défavorable. L'odieux est qu'un philosophe, que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* reproche à un mort d'avoir été huguenot, et demande que la terre de Canon soit confisquée pour avoir été vendue à un catholique ; le défavorable est qu'il plaide contre des lettres patentes du roi. Il est vrai qu'il plaide pour sa femme qui demande à rentrer dans son bien; mais elle n'y peut rentrer qu'en cas que le roi lui donne la confiscation. Il reste à savoir si ce bien de ses pères

1767. a été vendu à vil prix. Tout cela me paraît bien délicat. C'eſt une affaire de faveur ; et il eſt fort à craindre que le ſecrétaire d'Etat, qui a ſigné les lettres patentes de ſon adverſe partie, ne ſoutienne ſon ouvrage. Je crois que monſieur *Chardon* eſt le rapporteur. Je ſerais fâché que M. *Chardon* fût contre lui, et plus fâché encore ſi, M. *Chardon* étant pour lui, le conſeil n'était pas de l'avis du rapporteur. L'affaire de *Sirven* me paraît bien plus favorable et bien plus claire. Je m'intéreſſe vivement à l'une et à l'autre.

Voici un petit mot pour *Protagoras*, qui eſt d'une autre nature. Tout ce qui eſt dans ce billet eſt pour vous comme pour lui ; tout eſt commun entre les frères.

Ma ſanté devient tous les jours plus faible ; tout périt chez moi, hors les ſentimens qui m'attachent à vous. Je vous embraſſe bien fort, mon très-cher ami.

*P. S.* J'ai lu les inepties contre mon ami *Béliſaire*. Ces ſottiſes ſont écrites par des vandales dont il triomphera. On a fait, contre le pauvre abbé *Bazin*, un livre bien plus ſavant, qui mérite peut-être une réponſe. Tout cela part, dit-on, du collége Mazarin. Il faudra que nous diſions, comme du temps de la fronde : *Point de Mazarin.*

## LETTRE CLXXXIX.

1767.

## A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 de juin.

SEIGNEURS châtelains, nous vous rendons grâce, du pied des Alpes, d'avoir penſé à nous dans les plaines de Picardie. Il n'y a que trois jours que nous avons du beau temps. J'ai été bien près d'aller m'établir auprès de Lyon, tant j'étais las des tracaſſeries génevoiſes qui ne finiront pas de ſitôt.

Le diable eſt à Neuchâtel, comme il eſt à Genève; mais il eſt principalement dans le corps de *J. J.* qui s'eſt brouillé, en Angleterre, avec tout le canton où il demeurait. Il s'eſt enfui au plus vîte, après avoir laiſſé ſur ſa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ſes hôtes et à ſes voiſins. Enſuite il écrivit une lettre au grand chancelier, pour le prier de lui donner un meſſager d'Etat, qui le conduisît au premier port en ſureté. Le chancelier lui fit dire que tout le monde, en Angleterre, était ſous la protection des lois. Enfin *Rouſſeau* eſt parti avec ſa *Vachine*; et il eſt allé maudire le genre-humain ailleurs.

J'ai reçu une lettre pleine d'eſprit et de

1767. bon ſens du jeune *Morival*, enſeigne de la colonelle de ſon régiment. S'il vient jamais aſſiéger Abbeville, ſoyez sûrs qu'il vous donnera des ſauvegardes, mais il n'en donnera pas à tout le monde.

J'attends avec impatience l'*Etat des finances*, que l'on dit imprimé au louvre. Je trouve cette confiance et cette franchiſe très-nobles. C'eſt ainſi qu'en uſa M. *Deſmarets;* et cette méthode fut très-applaudie. Le ſeul ſecret, pour faire contribuer ſans murmure, eſt de montrer le bon uſage qu'on a fait des contributions. Perſonne n'en fera moins mauvaiſe chère, pour payer les deux vingtièmes. Cet impôt, d'ailleurs, n'étant point arbitraire, n'eſt ſujet à aucune malverſation; et cela conſole le peuple : c'eſt à l'Etat que l'on paye, et non pas aux fermiers généraux.

Je vous envoie un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu ſon effet. M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a menacé le ſieur *la Beaumelle* de le mettre, pour le reſte de ſa vie, dans un cachot, s'il continuait à vomir ſes calomnies.

MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* ſont toujours à Ferney; mais point de tragédies. M. de *Chabanon* en fait une, encore y a-t-il bien de la peine. Pour moi, je ſuis hors de combat. Je me conſole en formant des jeunes gens.

Madame de *Fontaine-Martel* disait que, quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être catin, il fallait être m. . . . . 1767.

Aimez-moi toujours un peu, et soyez sûrs de ma tendre amitié.

## LETTRE CXC.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juin.

Si vous vous portez bien, mon cher ange, j'en suis bien aise; pour moi je me porte mal. C'est ainsi qu'écrivait *Cicéron*, et je ne vois pas trop pourquoi on nous a conservé ces niaiseries. M. de *Thibouville* me mande que votre santé est meilleure, et que vous n'êtes point au lait; il dit grand bien de votre régime. Jouissez, mes anges, d'une bonne santé, sans laquelle il n'y a rien. M. de *Thibouville* m'écrit une lettre peu déchiffrable, mais dans laquelle j'ai entrevu que mademoiselle *Durancy* a passé de Scythie au Canada (*); qu'elle s'est perfectionnée dans les mœurs sauvages, et qu'au lieu de se sacrifier pour son amant, elle le tue par mégarde. C'est-là, sans doute, un beau coup de théâtre, et digne d'un parterre velche.

(*) Les Illinois, tragédie.

1767. Voici ce que je dois répondre à M. de *Thibouville* sur les Scythes, et ce que je vous prie de lui communiquer.

Puisque vous renoncez à votre diabolique monologue, je vous aimerai toujours, et il n'y aura rien que je ne fasse pour vous plaire. Je serai de votre avis sur tous les petits détails dont vous me parlez, du moins sur une bonne partie.

J'attendrai surtout Fontainebleau, pour envoyer à peu-près tout ce que vous désirez. Je me flatte toujours que la naïveté singulière des Scythes les sauvera à la fin; car la naïveté est un mérite tout neuf, et il faut du neuf aux Velches. Mettez votre gloire à faire réussir ce que vous avez approuvé, et ne vous laissez jamais séduire par ces Velches capricieux.

A vous, M. *le Kain*; continuez, combattez pour la bonne cause; ne vous laissez point abattre par les cabales et par le mauvais goût. J'aimerai toujours vos talens et votre personne; et, s'il me reste des forces, c'est pour vous que je les emploîrai.

Voilà, mon cher ange, tous mes sentimens que je dépose entre vos mains, et que je vous supplie de faire valoir avec votre bonté ordinaire: mais surtout ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont ou qui ont eu le bonheur de vivre avec vous. *V.*

## LETTRE CXCI.

1767.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 de juin.

MON cher Marquis, j'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas, depuis quelque temps, une destinée fort heureuse. J'ai été bien consolé quand vous m'avez appris que vous viendriez passer quelque temps dans votre ancien hermitage, et accepter une cellule dans l'abbaye de Ferney ; mais voici une nouvelle contradiction qui me survient. Je ne sais si vous êtes instruit que j'ai la plus grande partie de mon bien chez M. le duc de *Virtemberg*. On propose un arrangement, et je me trouve dans la nécessité d'aller à Montbelliard. Ce voyage me déplaît fort, mais il m'est indispensable. Je vous prie de m'instruire au juste du temps auquel vous pourrez venir, afin que je règle ma marche.

Je présume qu'on commencera le procès des *Sirven* au conseil, pendant votre séjour à Paris. Il me paraît presque impossible qu'on ne leur rende pas la même justice qu'aux *Calas*.

Vous allez voir des remontrances sur les deux vingtièmes, C'est fort bien de remontrer,

1767. mais il faut payer ses dettes. Si le parlement trouve le secret de libérer l'Etat, sans contribution, il me paraîtra fort habile. Messieurs vos fils seront, sans doute, du camp de Compiegne. N'irez-vous pas à ce spectacle ? il est plus beau que ceux dont vous me parlez. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de madame la princesse de *Ligne* ? Je la crois très-favorable à la bonne cause. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE CXCII.

### A M. DAMILAVILLE.

12 de juin.

J'AI vu M. de *Voltaire*, Monsieur, comme vous me l'avez ordonné par votre lettre du 2 de juin. Sa santé décline toujours, et ses sentimens pour vous ne s'affaiblissent pas.

*Sirven*, que vous protégez, est parti avec une lettre pour vous. Nous nous flattons que vous le présenterez à M. *Cassen* avocat au conseil, et qu'il obtiendra le rapport de son affaire.

La seconde lettre de M. *Lambertad* se débite à Genève, mais elle n'est point encore à Lyon. Je ne sais comment je pourrai faire pour la lui

envoyer ;

envoyer ; car il eſt très-ſévèrement défendu de faire paſſer des imprimés du pays étranger à Paris, quoiqu'il ſoit permis d'en envoyer de Paris chez l'étranger. La raiſon m'en paraît plauſible : les livres imprimés hors de France n'ont ni approbation ni privilége, et peuvent être ſuſpects ; mais les moindres brochures imprimées en France, étant imprimées avec permiſſion, et munies de l'approbation des hommes les plus ſages, elles portent leur paſſe-port avec elles. Ainſi j'ai reçu, ſans difficulté, l'excellent *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire* et l'*Examen de Béliſaire*, compoſés au collége Mazarin ; mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir les réponſes à Paris. Il eſt d'ailleurs très-difficile de répondre à ces ouvrages ſupérieurs qui confondent la raiſon humaine. 1767.

On a fait en Hollande une ſixième édition du Dictionnaire philoſophique. Apparemment que ce livre n'eſt pas auſſi dangereux qu'on l'avait préſumé d'abord. On y a ajouté pluſieurs articles de divers auteurs. J'en ai acheté un exemplaire. Je vous avoue que j'ai été très-content d'y voir par-tout l'*Immortalité de l'ame*, et l'*Adoration d'un* DIEU. Au reſte, il eſt ridicule d'avoir attribué ce livre à M. de *Voltaire*, votre ami ; c'eſt évidemment un choix, fait avec aſſez d'art, de plus de vingt auteurs différens.

1767. On me mande auſſi qu'on imprime à Amſterdam un ouvrage curieux de feu milord *Bolingbroke ;* mais il faut plus de trois mois pour que les livres d'Hollande parviennent ici par l'Allemagne. Je crois que toutes ces nouveautés vous intéreſſent moins que les deux vingtièmes. Nous ſommes gens de calcul à Genève ; et nous jugeons que la continuation de cet impôt eſt indiſpenſable, parce que l'Etat doit payer les dettes de l'Etat.

Au reſte, nous eſpérons que nos affaires finiront bientôt, grâces aux bontés de ſa Majeſté, qui eſt auſſi aimée et auſſi révérée à Genève qu'en France.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble ſerviteur,

*Bourſier.*

## LETTRE CXCIII.

1767.

### A M. LE RICHE.

19 de juin.

Un ſolitaire, Monſieur, chez qui vous avez bien voulu accepter, pour trop peu de temps, une petite cellule, et qui a été bien affligé de votre prompt départ, prie le Seigneur continuellement pour votre ſalut et pour celui de vos frères qui ſouffrent perſécution en ce monde. Il ſe flatte que votre voyage à Paris ſera du bien au petit troupeau des fidelles.

On a dû vous remercier de la bonté que vous avez eue de vous charger d'un paquet que vous avez fait rendre à ſon adreſſe. Si, à votre retour, vous paſſez par Lyon, ſongez que nous ſommes ſur votre route, et n'oubliez pas les bons moines qui vous ſont eſſentiellement dévoués. Comptez ſurtout que vous avez en moi un ſerviteur attaché pour jamais.

1767.

## LETTRE CXCIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange ſe trouve-t-il mieux de ſon régime ? peut-on avoir une humeur dartreuſe, et avoir l'humeur ſi douce ? Donnez-moi votre ſecret, car je ſuis inſupportable quand je ſouffre. Je me tapis dans ma cellule, j'y ſuis inacceſſible ; je ne vois ni les frères de mon couvent, ni nos commandans, ni nos inſpecteurs, ni les officiers, hauts de ſix pieds, qui viennent remplir mon château que j'avais bâti pour vivre en retraite.

Je me flatte que vous avez bien voulu inſtruire M. de *Thibouville* et *le Kain* des articles qui étaient pour eux dans ma précédente lettre.

J'avais pris la liberté de vous adreſſer, il y a environ un mois, une lettre pour M. du *Belloi*, dans laquelle il y avait de petits vers en réponſe à une belle et longue épître dont il m'avait gratifié.

On m'apprend qu'il a fourré une lettre de moi dans le *Mercure ;* je ne ſais ſi c'eſt celle dont je vous parle. Mais pourquoi imprimer

les lettres de ses amis ? est-ce qu'on écrit au public, quand on fait des réponses inutiles à des lettres qui ne sont que des complimens ? 1767.

M. de *Chabanon* refait son Eudoxie pour la troisième fois, et notre petit *la Harpe* commence une pièce nouvelle, après en avoir fait une autre à moitié. Vous voyez qu'une tragédie n'est pas aisée à faire. On a représenté Sémiramis sur mon théâtre, et elle a été très-bien jouée. J'avais perdu de vue cet ouvrage; il m'a fait sentir que les Scythes sont un peu ginguets, en comparaison.

Cependant j'ai toujours du faible pour les Scythes, et je vous les recommande pour Fontainebleau.

J'élève un acteur de province, qui a de la figure, de la noblesse et de l'ame; quand je lui aurai bien fait dégorger le ton provincial, je vous l'enverrai. Nous verrons enfin si on pourra vous fournir un acteur supportable.

Je ne sais si vous avez entendu parler d'un livre, composé par un barbare, intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. L'auteur n'est ni poli ni gai; il est hérissé de grec; sa science n'est pas à l'usage du beau monde et des belles dames. Il m'appelle *Capanée*, quoique je n'aye jamais été au siége de Thèbes. Il voudrait me faire passer pour un impie; voyez la malice ! On donne des priviléges à ces livres-là, et les

1767. réponses ne sont pas permises. Avouez qu'il y a d'horribles injustices dans ce monde. Mais portez-vous bien, vous et madame d'*Argental*; conservez-moi vos bontés; jouissez d'une vie heureuse; peu de gens en sont là. *V.*

## LETTRE CXCV.

### A M. LE COMTE DE LAURENCIN.

Au château de Ferney, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI été très-touché de votre lettre. Je dois à la sensibilité que vous me témoignez l'aveu de l'état où je me trouve. Je me suis retiré, il y a environ treize ans, dans le pays de Gex, près de la Franche-Comté, où j'ai la plus grande partie de ma fortune; mais mon âge, ma faible santé, les neiges dont je suis entouré huit mois de l'année dans un pays d'ailleurs très-riant, et surtout les troubles de Genève, et l'interruption de tout commerce avec cette ville, m'avaient fait penser à faire une acquisition dans un climat plus doux. On m'a offert vingt maisons dans le voisinage de Lyon. Tout ce que vous voulez bien m'écrire, et votre

façon de penser qui me charme, me détermineraient à préférer votre château, pourvu que vous n'en fortifiiez pas ; mais j'ai avec moi tant de personnes dont je ne puis me séparer, que ma transmigration devient très-difficile ; car, outre une de mes nièces, à qui j'ai donné la terre que j'habite, j'ai marié une descendante du grand *Corneille* à un gentilhomme du voisinage ; ils logent dans le château avec leurs enfans. J'ai encore deux autres ménages dont je prends soin ; un parent impotent, qu'on ne peut transporter, un aumônier auparavant jésuite, un jeune homme que M. le maréchal de *Richelieu* m'a confié, un domestique trop nombreux ; et enfin je suis obligé de gouverner cette terre, parce que la cessation du commerce avec Genève empêche qu'on ne trouve des fermiers. 1767.

Toutes ces raisons me forcent à demeurer où je suis, quelque dur que soit le climat, dans quelque gêne que les troubles de Genève puissent me mettre. M. le duc de *Choiseul* a bien voulu adoucir le désagrément de ma situation par toutes les facilités possibles. D'ailleurs, ma terre et une autre dont je jouis aux portes de Genève, ont un privilége presque unique dans le royaume, celui de ne rien payer au roi, et d'être parfaitement libres, excepté dans le ressort de la justice. Ainsi

1767. vous voyez, Monsieur, que tout est compensé, et que je dois supporter les inconvéniens, en jouissant des avantages.

Je vous remercie de vos offres, Monsieur, avec bien de la reconnaissance. Vos sentimens m'ont encore plus flatté ; je vois combien vous avez cultivé votre raison. Vous avez un cœur généreux et un esprit juste. Je voudrais vous envoyer des livres qui puissent occuper votre loisir. Je commence par vous adresser un petit écrit qui a paru sur la cruelle aventure des *Calas* et des *Sirven* ; je l'envoie à monsieur *Tabareau* qui vous le fera tenir. Si je trouve quelque occasion de vous faire des envois plus considérables, je ne la manquerai pas. Il est fort difficile de faire passer des livres de Genève à Lyon. Il est triste que ces ressources de l'ame, et les consolations de la retraite soient interdites. J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CXCVI. 1767.

## A M. DAMILAVILLE.

24 de Juin.

MONSIEUR,

Je reçois la vôtre du 16 de juin. Je vois que c'eſt toujours à vous que les infortunés doivent avoir recours. Le ſieur *Nervis* (*) s'eſt un peu trop hâté d'aller à Paris ; mais il n'a pas été poſſible de modérer ſon empreſſement. Il n'était pas d'ailleurs trop content de Genève. Je ſais que ſa préſence n'impoſera pas beaucoup : la veuve reſpectable d'un homme livré par le fanatiſme au plus horrible ſupplice, accompagnée de deux filles dont l'une était belle, devait faire une impreſſion bien différente. Je crois que le mieux que peut faire *Nervis*, eſt de ne ſe montrer que très-peu.

M. *Caſſen*, ſon avocat, me paraît un homme de mérite, qui penſe ſagement, et qui agit avec nobleſſe. Heureuſement, l'affaire eſt uniquement entre ſes mains. Je ſais que le triſte procès de M. de *Beaumont* peut faire grand

(*) *Sirven.*

1767. tort à la caufe que vous foutenez. Le public n'eft pas dupe : il verra trop que l'envie de briller lui a fait entreprendre la caufe des *Calas* et des *Sirven*, et que l'intérêt lui fait réclamer la cruauté de ces mêmes lois contre lefquelles il s'élève dans fes mémoires pour fes deux cliens proteftans. Ils font tous révoltés, ils fe plaignent amèrement. Cette contradiction frappante qui les indigne, les refroidit beaucoup pour le pauvre *Nervis* ; mais leur reffentiment n'aura aucune influence fur le rapporteur et fur les juges.

Il n'eft point du tout vrai que la communication avec Genève foit rétablie ; au contraire, les défenfes de rien laiffer paffer font plus févères que jamais. On ouvre plufieurs lettres. J'ai heureufement reçu tous vos paquets, parce qu'on fait que nous fommes tous deux bons ferviteurs du roi, et que nous ne nous mêlons d'aucune affaire fufpecte.

*Bélifaire*, qui eft, je crois, de M. de *Marmontel*, a été reçu dans toutes les cours étrangères avec tranfport. Mes correfpondans me mandent que l'impératrice de Ruffie l'a lu fur le Volga, où elle eft embarquée (*). On me mande auffi qu'elle a fait un préfent confidérable à madame de *Beaumont* ; mais ce n'eft pas la vôtre, c'eft

(*) Lettre du 29 de mai 1767, Correfpondance de l'impératrice de Ruffie.

une madame de *Beaumont-le-Prince* qui fait des efpèces de catéchifmes pour les jeunes demoifelles. 1767.

Il me femble qu'on ne connaît point encore, hors de Paris, le *Supplément à la Philofophie de l'hiftoire*. Il eft d'un nommé *Larcher*, ancien répétiteur du collége Mazarin, qui l'a compofé fous les yeux de *Ribalier*. Il n'eft pas trop honnête qu'on permette de traiter de *Capanée* feu l'abbé *Bazin* qui était un homme très-pieux. On veut le faire paffer, dans la préface, page 33, pour un impie, parce qu'il a dit que la famine, la pefte et la guerre font envoyées par la Providence. Vous voyez bien que ces meffieurs, qui ofent nier la Providence, fe rendent gaiement coupables de la plus horrible impiété, quand ils en accufent leurs adverfaires. Il eft à croire que les mêmes perfonnes, qui ont permis la rapfodie infame de *Larcher*, permettront une réponfe honnête. Ils le doivent d'autant plus que ce *Larcher* s'appuie de l'autorité de l'hérétique *Warburton* qui a fcandalifé toutes les Eglifes de la chrétienté, en voulant prouver que les Juifs ne connurent jamais l'immortalité de l'ame, et en voulant prouver que cette ignorance même imprimait le caractère de la divinité à la révélation de *Moïfe*. Au refte, je doute fort que les gens du monde lifent tous ces fatras. On

1767. ne peut guère faire naître des fleurs au milieu de tant de chardons.

J'ai dû vous mander déjà qu'on a lu avec beaucoup de satisfaction l'ouvrage du bachelier sur les *trente-sept propositions de Bélisaire*. Ce bachelier paraît orthodoxe, et, qui plus est, de bonne compagnie.

Voilà donc *J. J.* à Vésel. Il n'y tiendra pas; il n'y a que des soldats; mais il ira souvent en Hollande où il fera imprimer toutes ses rêveries. On parle d'un roman intitulé *L'homme sauvage*; on l'attribue à un de vos amis. Je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer par la voie dont vous vous servez ordinairement.

Adieu, Monsieur; toute ma famille vous fait les plus sincères et les plus tendres complimens.

*Boursier.*

## LETTRE CXCVII.

1767.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juillet.

Vous ferez peut-être auffi affligé que moi, mon cher ange, de ne recevoir qu'un maudit livre de profe, au lieu des vers fcythes que vous attendiez. Ce n'eft pas que vous ne foyez bientôt muni de vos vers fcythes, mais enfin ils devaient arriver les premiers, puifque vous les aviez ordonnés; et il eft trifte de ne recevoir que la profe du neveu de l'abbé *Bazin*, quand on attend des couplets de tragédie. *Bazin minor* vous a adreffé fa petite drôlerie, par M. *Marin;* elle eft toute à l'honneur des dames, et même des petits garçons, que les ennemis de l'abbé *Bazin* ont fi indignement accufés. Il eft jufte de prendre la défenfe de la plus jolie partie du genre-humain, que des pédans ont cruellement attaquée.

A l'égard de la défenfe juridique des *Sirven*, j'ai bien peur qu'elle ne foit pas admife. Le procureur général de Touloufe eft à Paris; il réclame vivement les droits de fon corps, et ce droit eft celui de juger les *Sirven*, et probablement de les condamner. De plus, on me

1767.

# LETTRE CXCVIII.

## A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 4 de juillet.

Vous savez, mon cher ami, que ce fut vous qui, dans le temps du triomphe de la famille *Calas* et de M. *Lavaisse*, m'apprîtes que M. *Lavaisse* était beau-frère de ce malheureux *la Beaumelle*. Monsieur son père m'écrivit de Toulouse que, quelque temps après, mademoiselle sa fille, veuve d'un homme assez riche, avait en effet épousé *la Beaumelle*, malgré toutes ses représentations. Je fus affligé qu'une famille à laquelle je m'intéresse, fût alliée à un homme si coupable; mais je n'en demeurai pas moins attaché à cette famille.

Vous n'ignorez pas que j'ai reçu dans ma retraite un nombre prodigieux de lettres anonymes; j'en ai reçu quatre-vingt-quatorze de la même écriture, et je les ai toutes brûlées. Enfin, j'en ai reçu une quatre-vingt-quinzième, qui ne peut être écrite que par *la Beaumelle*, ou par son frère, ou par quelqu'un à qui ils l'auront dictée, puisque, dans cette lettre, il n'est question que de *la Beaumelle* même. J'ai pris le parti de l'envoyer au ministère. J'avais d'ailleurs dessein d'instruire le

public

public littéraire de cette étrange manœuvre, et de faire connaître celui qui outrageait ma vieilleſſe avec tant d'acharnement, pour récompenſe des ſervices rendus à la famille dans laquelle il eſt entré. J'ai même envoyé à M. *Lavaiſſe* le père cette déclaration que je devais rendre publique, et que j'ai ſupprimée, en attendant que je prenne une réſolution plus convenable. 1767.

Dans ces circonſtances, M. *Lavaiſſe de Vidou* m'a écrit le 25 de juin. Il ignore apparemment la conduite de ſon beau-frère : je le plains beaucoup. Je vous prie de lui faire part de mes ſentimens, et de lui montrer cette lettre.

Je crains bien que nous n'ayons d'autre parti à prendre, au ſujet des *Sirven*, que celui de la douleur et de la réſignation. Ils ſont innocens ; on n'en peut douter. On leur a ôté leur honneur et leurs biens, on les a condamnés à la mort comme parricides ; on leur doit juſtice. Mais, d'un côté, le malheureux procès de M. de *Beaumont*, de l'autre, la préſence de monſieur le procureur général du Languedoc, qui ſoutiendra les droits de ſon parlement, enfin les bruits affreux qui courent ſur les proteſtans des provinces méridionales, ne permettent pas de ſe flatter qu'on puiſſe s'adreſſer au conſeil avec ſuccès. Les nouvelles

1767. horreurs de *la Beaumelle* font encore un obstacle. Toutes ces fatalités réunies laissent peu d'espérance. Vous voyez les choses de plus près ; je m'en rapporte à vous. Je vous supplie de m'instruire de l'état des choses.

La multitude de lettres que j'ai à écrire aujourd'hui, et ma santé qui baisse tous les jours, me mettent hors d'état de répondre aussi au long que je le voudrais à M. *Lavaisse de Vidou*. Le peu que je vous écris, mon cher ami, suffira pour le convaincre de mes sentimens et de l'état où je me trouve. Ayez donc la bonté, encore une fois, de lui faire lire cette lettre ; c'est tout ce que je puis vous dire, dans l'incertitude où je suis, et dans les souffrances de corps que j'éprouve.

Je vous embrasse tendrement, et j'attends mes consolations de votre amitié.

# LETTRE CXCIX.

1767.

## A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 10 de juillet.

VOTRE vieux philosophe eſt bien fâché de n'avoir pu voir apparaître encore dans ſon hermitage le philoſophe militaire de Dirac. Comptez, Monſieur, que je ſens toute ma perte.

Je ne ſais ſi la nouvelle que vous m'avez appriſe d'une émeute des calviniſtes, auprès de Sainte-Foi, a eu des ſuites. On m'a mandé qu'on avait démoli un temple auprès de la Rochelle, et qu'il y avait eu du monde tué ; mais je me défie de tous ces bruits, et je me flatte encore qu'il n'y a pas eu de ſang répandu ; il ne faut croire le mal que quand on ne peut plus faire autrement. Notre petit pays eſt plus tranquille, malgré la prétendue guerre de Genève. Nous ſommes entourés des troupes les plus honnêtes et les plus paiſibles ; il n'y a rien eu de tragique que ſur le théâtre de Ferney, où nous leur avons donné les Scythes et Sémiramis ; de grands ſoupers ont été tous nos exploits militaires.

Le miniſtère a daigné jeter les yeux ſur

——. notre pays de Gex. On y fait de très-beaux
1767. chemins ; on m'a même pris quatre-vingts arpens de terre, pour ces nouvelles routes ; mais je sais sacrifier mon intérêt particulier au bien public.

On a des copies très-imparfaites de la petite plaisanterie de la Guerre de Genève : on a mis *Tissot*, au lieu d'un médecin nommé *Bonnet* qui aimait un peu à boire ; le mal est médiocre. Aimez toujours un peu le vieux solitaire. J'apprends, dans ce moment, qu'il y a beaucoup de monde décrété à Bordeaux, que le curé n'est pas mort, et qu'on est fort déchaîné contre les calvinistes. *V.*

## LETTRE CC.

### A M. DE BORDES, *à Lyon.*

10 de juillet.

MON cher confrère en académie, et mon frère en philosophie, mille grâces vous soient rendues de toutes les peines que vous daignez prendre (*). Je n'aime pas les *h* aspirées, cela fait mal à la poitrine ; je suis pour l'euphonie. On disait autrefois *je hésite*, et à présent on

(*) L'édition des Scythes, à Lyon.

dit *j'hésite* ; on est fou d'*Henri IV*, et non plus *de Henri IV*; on achète du linge d'Hollande, et non plus *de Hollande*. Ce qu'on n'adoucira jamais, c'est la canaille de la littérature. Vous en voyez une belle preuve dans ce maraud de *la Beaumelle* qui m'a adressé la plupart de ses lettres anonymes par Lyon, où il faut qu'il ait quelque correspondant. La dernière était datée de Beaujeu, auprès de Lyon. Je crois que ni les ministres, ni monsieur le chancelier, ni la maison de *Noailles*, ni même la maison royale, ne seront contens de ce *la Beaumelle*. En vérité, ceci est plutôt un procès criminel qu'une querelle littéraire. Ce n'est pas le cas de garder le silence. On doit mépriser les critiques, mais il faut confondre les calomniateurs.

176[illegible]

On doit encore plus vous aimer.

Voici une petite brochure, en réponse d'une grosse brochure. S'il y a quelque chose de plaisant, amusez-vous-en; passez ce qui vous ennuiera. Faites-moi votre bibliothécaire, je vous enverrai tout ce que je pourrai faire venir des pays étrangers. Bientôt nous ne pourrons plus avoir de France que des almanachs, ou des fréronades, ou du *Journal chrétien*. Si je suis votre bibliothécaire, soyez, je vous prie, mon *Aristarque*.

Je recommande la Scythie à vos bontés.

1767.

## LETTRE CCI.

### A M. DAMILAVILLE.

21 de juillet.

IL eſt trop certain, mon cher ami, que les proteſtans de Guienne ſont accuſés d'avoir voulu aſſaſſiner pluſieurs curés, et qu'il y a près de deux cents perſonnes en priſon à Bordeaux pour cette fatale aventure qui a retardé l'arrivée de M. le maréchal de *Richelieu* à Paris. C'eſt dans ces circonſtances odieuſes que l'infame *la Beaumelle* m'a fait écrire des lettres anonymes. J'ai été forcé d'envoyer aux miniſtres le mémoire ci-joint.

C'eſt du moins une conſolation pour moi d'avoir à défendre la mémoire de *Louis XIV* et l'honneur de la famille royale, en prenant la juſte défenſe de moi-même contre un ſcélérat audacieux, auſſi ignorant qu'inſenſé. J'ai toujours été perſuadé qu'il faut mépriſer les critiques, mais que c'eſt un devoir de réfuter la calomnie. Au reſte, j'ai mauvaiſe opinion de l'affaire des *Sirven*. Je doute toujours qu'on faſſe un paſſe-droit au parlement de Toulouſe, en faveur des proteſtans, tandis qu'ils ſe rendent ſi coupables, ou du moins ſi ſuſpects.

Tout cela eſt fort triſte : les philoſophes ont beſoin de conſtance. 1767.

Adieu, mon cher ami ; je n'ai pas un moment à moi, je fais la guerre en mourant. Aimez-moi toujours, et fortifiez-moi contre les méchans.

## LETTRE CCII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

Je reçois votre lettre angélique du 10 de juillet, mon tendre et reſpectable ami. Vous aurez bientôt ces malheureux Scythes ; mais je crois qu'il faut mettre un intervalle entre les ſauvages de l'Orient et les ſauvages de l'Occident. Je perſiſte toujours à penſer qu'il faut laiſſer le public dégorger les Illinois ; je penſe encore qu'une ou deux repréſentations ſuffiront avant Fontainebleau. Feſons-nous un peu déſirer et ne nous prodiguons pas.

Je ſuis, ſans doute, plus affligé que le petit *Lavaiſſe* ; mais comment voulez-vous que je faſſe ? j'ai affaire à un *Déon* et à un *Vergy*, et je ne ſuis pas ambaſſadeur de France. Je ſuis perſécuté, depuis long-temps, par mes chers rivaux, les gens de lettres ; c'eſt un tiſſu de

calomnies, si long et si odieux, qu'il faut bien
1767. enfin y mettre ordre. Il y a plus de douze ans que ce *la Beaumelle* me persécute et me fait le même honneur qu'à la maison royale. Il y a plus de sureté à s'attaquer à moi qu'aux princes. Si j'étais prince, je ne m'en soucierais guère; mais je suis un pauvre homme de lettres, sans autre appui que celui de la vérité: il faut bien que je la fasse connaître, ou que je meure calomnié. Il ne s'agit pas ici de la Défense de mon oncle, qui est une pure plaisanterie; il s'agit des plus horribles impostures dont jamais on ait été noirci.

Je serai assez hardi pour écrire à monsieur d'*Aguesseau*, puisque vous m'encouragez, mon cher ange; et je tâcherai de ne lui écrire que des choses qui pourront lui plaire et le toucher.

*La Harpe* (Dieu merci) ne fait point deux tragédies, mais il a abandonné un sujet presque impraticable pour un autre où il est plus à son aise. En un mot, mon atelier aura l'honneur de vous servir.

Je vous avoue que je voudrais bien qu'on jouât Olimpie une ou deux fois, avant Fontainebleau; mais qu'on la jouât comme je l'ai faite; car il est assez dur de se voir mutiler. Il est vrai que je ne le vois point; mais je l'entends dire, et je reçois la blessure par les

oreilles:

oreilles : vous ſavez que les oreilles d'un poëte ſont délicates. Toute notre petite troupe vous préſente ſes hommages, ainſi qu'à madame d'*Argental*. 1767.

Je crois M. de *Thibouville* à la campagne. S'il vient à Paris, je vous ſupplie de ne me pas oublier auprès de lui. Recevez toujours mon culte de dulie.

Je viens d'acheter un *Dictionnaire hiſtorique portatif*, par une ſociété de gens de lettres, en quatre gros volumes in-8°, ſous le titre d'Amſterdam, qu'on dit imprimé à Paris. Je tombe ſur l'article *Tençin ;* madame votre tante y eſt indignement outragée. On y dit que *la Frenaye*, *conſeiller au grand conſeil*, *fut tué chez elle*. Quels hiſtoriens ! quels *Tite-Live !* Dites-moi, après cela, ſi je dois ſouffrir un *la Beaumelle*. Vous devriez bien demander à *Marin* où s'eſt faite cette infame édition, et qui en ſont les auteurs? *V.*

1767.

## LETTRE CCIII.

### A M. LE KAIN.

17 de juillet.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 8 de juillet. J'attends tous les jours l'édition des Scythes, faite à Lyon, pour vous l'envoyer; c'eſt la ſeule à laquelle on doive ſe tenir. Elle eſt faite entièrement ſelon les vues de monſieur d'*Argental*; on a fait tout ce qu'on a pu pour profiter de ſes obſervations judicieuſes. Il eſt vrai que le rôle que vous voulez bien jouer dans cette pièce ne convient pas tout-à-fait à vos grands talens, et n'a pas ce ſublime et cette terreur que vous ſavez ſi bien mettre ſur la ſcène. *Athamare* eſt un très-jeune homme amoureux, vif, pétulant dans ſa tendreſſe, un jeune petit cheval échappé, et puis c'eſt tout. Il eſt fait pour un petit blondin nouvellement entré au ſervice; mais vous ſavez vous plier à toute ſorte de caractères.

Si vous jouez le Droit du ſeigneur, comme je l'eſpère, je donne le rôle d'*Acante* à mademoiſelle *Doligny*, celui de *Colette* à mademoiſelle *Luzy*, celui du fermier *Mathurin* à mon-

ſieur *Montſoulon ;* ce ſont les diſpoſitions que M. d'*Argental* a faites lui-même. 1767.

A l'égard d'Olimpie, je ſuis perſuadé que cette pièce, remiſe au théâtre, vous vaudra quelque argent ; mais il eſt abſolument néceſſaire de la jouer comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiſelle *Clairon* l'a défigurée. Elle a cru devoir ſacrifier la pièce à ſon rôle, ſupprimer et changer des vers dont la ſuppreſſion ou le changement ne forment aucun ſens. On a ſurtout dépouillé le cinquième acte de ce qui en feſait toute la terreur et l'intérêt. Une actrice aſſez bonne, qui a joué Olimpie à Genève, ayant reſtitué tous les endroits ſupprimés ou altérés par mademoiſelle *Clairon*, a eu un ſuccès ſi prodigieux que la pièce a été jouée ſix jours de ſuite.

Si vous jouez l'Orphelin de la Chine, je vous prie très-inſtamment de la donner auſſi telle qu'elle eſt imprimée dans l'édition des *Cramer*. Vous devez avoir cette édition ; et, ſi vous ne l'avez pas, elle eſt chez monſieur d'*Argental*.

Voici encore un petit mot pour l'Ecoſſaiſe, que je vous prie de donner à l'aſſemblée. Nous allons ce ſoir jouer l'Orphelin de la Chine. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* travaillent pour vous de toutes leurs forces. J'aurai du moins le plaiſir de voir mes amis

1767. ſoutenir le théâtre auquel mon grand âge, mes maladies, et peut-être encore plus mes ennemis me forcent de renoncer. Je vous embraſſe de tout mon cœur. *V.*

## LETTRE CCIV.

### A M. DE PARCIEUX,

*Sur ſon projet d'amener la rivière d'Yvette à Paris.*

A Ferney, le 17 de juillet.

Vous avez dû, Monſieur, recevoir des éloges et des remercîmens de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien ſenſible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieilleſſe et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur eſt toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène, mais je m'intéreſſerai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il eſt digne des anciens Romains, et malheureuſement nous ne ſommes pas romains. Je ne ſuis point étonné que votre

projet ſoit encouragé par M. de *Sartine*. Il
penſe comme *Agrippa ;* mais l'hôtel de ville 1767.
de Paris n'eſt pas le capitole. On ne plaint point ſon argent pour avoir un opéra comique, et on le plaindra pour avoir dès aqueducs dignes d'*Auguſte*. Je déſire paſſionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'Yvette former un large baſſin autour de la ſtatue de *Louis XV ;* je voudrais que toutes les maiſons de Paris euſſent de l'eau, comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont précédés et inſtruits en mathématiques, les Italiens en architecture, en peinture, en ſculpture, en poëſie, en muſique ; et j'en ſuis fâché.

J'ai l'honneur d'être, avec l'eſtime infinie que vous méritez, et avec la reconnaiſſance d'un citoyen, Monſieur, votre, &c.

1767. LETTRE CCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

AH ! mon refpectable ami, mon cher ange, qu'il y a une différence immenfe entre les fentimens des fociétés de Paris et le refte de l'Europe ! Il y a bien des efpèces d'hommes différentes ; et quiconque a le malheur d'être un homme public, eft obligé de répondre à tous.

Vous me mandez, dans votre lettre du 15 de juillet, que *la Beaumelle* eft oublié, tandis qu'il y a fept éditions de fes calomnies dans les pays étrangers, et que tous les fots, dont le monde eft plein, prennent fes impoftures pour des vérités. Il eft trifte en effet que *la Beaumelle* foit le beau-frère de *Lavaiffe ;* fa fœur a fait cet indigne mariage malgré fon père. Mais dois-je me laiffer déshonorer par un fcélérat dans toute l'Europe, parce que ce malheureux eft le beau-frère d'un homme à qui j'ai rendu fervice ? n'eft-ce pas au contraire à *Lavaiffe* de forcer ce malheureux à rentrer dans fon devoir, s'il eft poffible. *La Beaumelle* a fait commencer fecrétement

une nouvelle édition de ses infamies dans Avignon. Le commandant du pays de Foix est chargé, par M. le comte de *Saint-Florentin*, de le menacer des plus grands châtimens; mais cela ne le contiendra point; c'est un homme de la trempe des *Déon* et des *Vergy*; il niera tout, et il en sera quitte pour désavouer l'édition. Je n'ai de ressource que dans une justification nécessaire. Je n'envoie mon mémoire qu'aux personnes principales de l'Europe, dont les noms sont intéressés dans les calomnies que *la Beaumelle* a prodiguées : je remplis un devoir indispensable. 1767.

A l'égard des Scythes, je suis indigné de la lenteur du libraire de Lyon. Il me mande qu'enfin l'édition sera prête cette semaine; mais il m'a tant trompé que je ne peux plus me fier à lui. Un libraire d'une autre ville veut en faire encore une nouvelle édition. On n'imprime pas, mais on joue les Illinois. Nous avons joué ici l'Orphelin de la Chine; mais, Dieu merci, nous ne l'avons pas donné tel qu'on me fait l'affront de le représenter à Paris. Je ne sais si du *Belloi* a raison de se plaindre; mais, pour moi, je me plains très-fort d'être défiguré sur le théâtre, et par *Duchesne*. Je me flatte que vos bontés pour moi ne se démentiront pas. Vous m'avouerez qu'il est désagréable que les comédiens, qui

1767. m'ont quelques obligations, prennent la licence de jouer mes pièces autrement que je ne les ai faites. Quel eſt le peintre qui ſouffrirait qu'on mutilât ſes tableaux ?

Ayez ſoin de votre ſanté, mon cher ange ; portez-vous mieux que moi, et je ſerai conſolé d'avoir une ſanté déteſtable.

## LETTRE CCVI.

### A M. DAMILAVILLE.

22 de juillet.

Je ne puis que vous répéter, mon cher ami, que je ſuis très-fâché que *Lavaiſſe* ſoit le beau-frère de *la Beaumelle*, mais que ce n'eſt pas une raiſon pour que je me laiſſe accabler par les calomnies de ce malheureux. Mon mémoire préſenté aux miniſtres a eu déjà une partie de l'effet que je déſirais. Le commandant du pays de Foix a envoyé chercher *la Beaumelle*, et l'a menacé des plus grands châtimens ; mais cela ne détruit pas l'effet de la calomnie. Le devoir des miniſtres eſt de la punir, le mien eſt de la confondre. Je ne fais ni pardonner aux pervers, ni abandonner les malheureux. J'enverrai de l'argent à *Sirven* ; il n'a qu'à parler.

M. *Marin* a dû vous faire tenir un paquet; c'eſt la ſeule voie dont je puiſſe me ſervir. J'ai écrit à M. d'*Agueſſeau*. 1767.

On m'aſſure que la ſorbonne lâchera toujours ſon décret contre *Béliſaire*. Il eſt difficile de comprendre comment un corps entier s'obſtine à ſe rendre ridicule. *Béliſaire* eſt traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Ruſſie m'écrit de Caſan en Aſie qu'on y imprime actuellement la traduction ruſſe.

Je ſuis aſſailli, mon cher ami, à droite et à gauche. Je vous embraſſe en courant, mais très-tendrement.

*Fin du Tome onzième.*

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

B.

## C.

## D.

ETALLONDE

## H.



## L.

## N.



## P.



## R.

## S.



## T.

## V.



*Fin de la Table du tome onzième.*

